

Yves de Morsier

802 Desert Creek Road
NUMBUGGA via BEGA NSW 2550
AUSTRALIA

Tél.: 00 612 / 6492 8498

E-mail: yumorsier@optusnet.com.au

- 1 -

Confort et effort

*une réconciliation
entre nature et humanité*

© copyright Yves de Morsier
Mars 2008

Table des matières

TITRES DES HUIT PARTIES DE CET ESSAI

Chaque partie peut se lire indépendamment des autres, dans l'ordre choisi par le lecteur. Une introduction commune, répétée dans chaque volume, expose l'esprit de la démarche et permet de situer chaque partie par rapport à l'ensemble.

0 - Communauté et autolimitation: une mise en mouvement du changement

1 - Confort et effort: une réconciliation entre nature et humanité

2 - Récessif et dominant: une réconciliation entre féminité et masculinité

3 - Simplicité et abondance: une réconciliation entre pauvretés et richesses

4 - Circulaire et linéaire: une réconciliation entre Sud et Nord

5 - Vocation et subsistance: une réconciliation entre idéaux, argent et marché

6 - Savoir et connaissance: une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés

7 - Esprit et matière: une réconciliation entre apparences et Réalité

TABLE DES MATIERES**TITRES DES HUIT PARTIES DE CET ESSAI 2****TABLE DES MATIÈRES 3****ESPRIT DE LA DÉMARCHE - DÉMARCHE DE L'ESPRIT 6**

<i>La nécessité du changement</i>	6
<i>Le risque des généralisations</i>	7
<i>Un témoignage</i>	9
<i>Des constats et des outils</i>	9
<i>L'autolimitation</i>	10
<i>Le désir de bonheur</i>	11
<i>Une action des personnes au sein de la communauté locale</i>	12
<i>Les lois de cumul, de corruption et de blanchiment</i>	12
<i>La mise en mouvement du changement</i>	13

RÉSUMÉ DU VOLUME PRECEDENT 14

<i>0 - Communauté et autolimitation: une mise en mouvement du changement</i>	<i>Error! Bookmark not defined.</i>
--	-------------------------------------

1) LA NATURE ENTRE PUISSANCE ET FRAGILITÉ 16**Une nature qui nous inclut 16**

<i>Plus qu'un jardin d'Eden</i>	16
<i>L'indifférence du monde à notre égard</i>	16
<i>Le refuge artificiel</i>	16
<i>Une mère qui nous inclut</i>	17

Domination ou dialogue 17

<i>La fragilité</i>	17
<i>L'héritage biblique</i>	18
<i>Le dialogue</i>	18
<i>La mutation permanente</i>	19

2) LE CONFLIT ENTRE HUMANITÉ ET NATURE 20**1er mouvement: le contrôle - dominer 20**

<i>Contrôle</i>	20
<i>Inversion des besoins et participation</i>	20
<i>Exploitation</i>	21
<i>Accumulation et destruction</i>	22
<i>Autodestruction</i>	22
<i>La grenouille et les moutons</i>	22
<i>Alimentation</i>	23
<i>Fast food et slow food</i>	24
<i>Le réchauffement climatique</i>	26
<i>1) Fragilité des équilibres et accélération de l'effet de serre</i>	27
<i>2) Energie et émissions de CO₂</i>	29
<i>3) Ressources et déchets</i>	31
<i>4) L'urgence d'un démantèlement rapide des sources conventionnelles d'énergie (substitution, réduction et décentralisation)</i>	33
<i>5) Excellence et équité</i>	34
<i>6) Mesures et cycles</i>	34
<i>7) Technologie et mode de vie</i>	35
<i>8) Le commerce du carbone</i>	36

2e mouvement: la fuite - nier 38

<i>La force</i>	38
<i>La virtualité</i>	39
<i>Démobilisation</i>	40
<i>La voiture, violence et virtualité</i>	40
<i>L'illusion du confort et de l'individualisme</i>	41
<i>La tirelire à temps</i>	42
<i>Le crime de l'avion</i>	43
<i>Le mythe de la vitesse</i>	44

3e mouvement: la démesure - piller 46

<i>Une bonne gestion, mesure indispensable mais insuffisante</i>	46
<i>La gestion des flux industriels</i>	47
<i>L'énergie grise</i>	48
<i>Distribution</i>	48
<i>Densité et surcharge</i>	49
<i>Le pillage de l'énergie</i>	50
<i>Les sept chemins de la quête énergétique</i>	52
<i>1) Le chemin de la parcimonie</i>	52

Table des matières

2) <i>Le chemin de l'imagination</i>	52	<i>Vieillesse</i>	69
3) <i>Le chemin des choix</i>	52	<i>Mémoire</i>	70
4) <i>Le chemin des cycles</i>	53	<i>Futur et perspective</i>	71
5) <i>Le chemin des incidences</i>	54	<i>Silence et communaux</i>	71
6) <i>Le chemin de l'éthique</i>	54		
7) <i>Le chemin de la gestion</i>	54		
4e mouvement: la rupture - déperir	55	Durée et éternité	72
<i>Cancer</i>	55	<i>Présent</i>	72
<i>Sida</i>	55	<i>Durée</i>	73
<i>Obésité</i>	55	<i>Eternité</i>	74
<i>Les besoins</i>	56		
1) <i>Les besoins vitaux d'ordre matériel</i>	56	4) TECHNOLOGIE ET TRADITION	76
2) <i>Les besoins vitaux d'ordre immatériel</i>	57	L'outil, la machine et la technologie	76
3) <i>Les besoins facultatifs matériels</i>	57	<i>L'outil</i>	76
4) <i>Les besoins facultatifs immatériels</i>	57	<i>La machine</i>	77
5) <i>Les besoins en services</i>	57	<i>Les effets de la machine</i>	77
<i>Le développement fou des transports</i>	58	1) <i>La contrainte.</i>	77
1) <i>La relocalisation des activités et des services</i>	60	2) <i>La démesure.</i>	78
2) <i>L'éloge de la lenteur</i>	60	3) <i>L'illusion de pouvoir.</i>	78
3) <i>La rencontre des personnes</i>	61	4) <i>La dégradation du milieu.</i>	78
		5) <i>La domination sociale.</i>	79
		6) <i>La colonisation culturelle.</i>	79
		<i>Technique et technologie</i>	80
3) LA PERCEPTION DU TEMPS	62	Le choix des peuples aborigènes	83
Constat - les cycles du temps	62	<i>Le confort minimum</i>	83
<i>Le temps linéaire mesuré</i>	62	<i>Le corps, capteur et stimulant de l'être</i>	84
<i>Les cycles naturels</i>	62	<i>L'effort</i>	84
<i>Les divers temps de la vie quotidienne</i>	63		
<i>Les temps de la vie</i>	63	Les cercles concentriques de la tradition ojibway	85
Négation - lutte contre le temps	64	<i>Une position de parasites utiles</i>	85
<i>Le projet, le programme et l'agenda</i>	64	<i>Kopernik</i>	85
<i>Vitesse et accélération</i>	64	<i>Perception émotionnelle</i>	85
<i>Travail</i>	65	Maîtrise et culpabilité	86
<i>Loisirs</i>	65	<i>Entre harmonie et maîtrise</i>	86
<i>Spéculation</i>	66	<i>Une autre compréhension de la faute</i>	87
<i>Le lien</i>	67	<i>Le serpent, l'arbre et le fruit</i>	89
Evolution - les repères du temps	68	Le règne naturel de l'harmonie universelle	90
<i>Mort</i>	68	<i>L'état d'autolimitation comme état de conscience</i>	90

<i>Notre volonté de contrôle</i>	91	<i>Le vent</i>	108
<i>L'harmonie universelle</i>	92	La force harmonisante de la nature	108
<i>La beauté de l'instant présent</i>	93	<i>Le ciel nocturne</i>	109
<i>Le lâcher prise et l'ouverture à la vie</i>	93	<i>Les cycles</i>	109
5) ATTITUDES PSYCHOLOGIQUES ET PISTES D'ÉVOLUTION	95	<i>La paix</i>	109
Deux attitudes d'immaturité	95	7) DES CONSTATS ET OUTILS	111
<i>La pseudo-libération conceptuelle face au corps</i>	95	1) La nature entre puissance et fragilité	111
<i>La perception égocentrique et l'ignorance de la différence</i>	95	2) Le conflit entre humanité et nature	111
Redécouvrir notre humanité	95	3) La perception du temps	121
6) NOTRE EXPÉRIENCE À NUMBUGGA	96	4) Technologie et tradition	124
Entre volonté et adaptation	97	5) Attitudes psychologiques et pistes d'évolution	127
<i>La volonté d'aménager</i>	97	RÉSUMÉ DES VOLUMES SUIVANTS	128
<i>Etre un généraliste</i>	97	<i>2 - Récessif et dominant: une réconciliation entre féminité et masculinité</i>	128
L'énergie	98	<i>3 - Simplicité et abondance: une réconciliation entre pauvretés et richesses</i>	128
<i>L'électricité</i>	98	<i>4 - Circulaire et linéaire: une réconciliation entre Sud et Nord</i>	129
<i>Les carburants fossiles</i>	98	<i>5 - Vocation et subsistance: une réconciliation entre idéaux, argent et marché</i>	129
<i>La chaleur</i>	100	<i>6 - Savoir et connaissance: une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés</i>	130
<i>La réfrigération</i>	101	<i>7 - Esprit et matière: une réconciliation entre apparences et Réalité</i>	130
L'eau et la production maraîchère	102		
<i>L'eau potable</i>	102		
<i>Les toilettes compostables</i>	102		
<i>Les eaux grises</i>	102		
<i>Le jardin et le verger</i>	103		
<i>Le composte</i>	104		
<i>Les animaux</i>	104		
La proximité de la nature	104		
<i>La lenteur</i>	105		
<i>La sécheresse</i>	105		
<i>Les feux de forêt</i>	106		
<i>La faune</i>	106		
<i>Les termites et autres insectes</i>	107		

Esprit de la démarche...

ESPRIT DE LA DEMARCHE - DEMARCHE DE L'ESPRIT

Cet essai veut à la fois décrire une situation complexe et proposer des solutions pratiques. D'une part il tente de décrire la situation de notre société occidentale en proie à des déséquilibres profonds qui anéantissent progressivement nos conditions de vie et engendrent toujours plus d'injustice, et d'autre part il aspire aussi à proposer une autre vision du futur en suggérant un autre regard et des moyens très pratiques de modifier nos comportements de citoyens et de consommateurs.

Il veut d'abord décrire notre société occidentale en étudiant ses valeurs et sa mentalité ainsi que les comportements qui en découlent. C'est une sorte de panorama qui cherche dans nos valeurs et notre manière de penser les causes des grands déséquilibres de notre époque qu'on peut essayer de résumer à sept polarités pour lesquelles il est urgent de rétablir une harmonie fondée sur la complémentarité des contraires: 1) nature - humanité, 2) féminité - masculinité, 3) pauvreté - richesse, 4) Sud - Nord, 5) idéaux - argent et marché, 6) intellect - corps et autres facultés, 7) apparences - Réalité.

L'ensemble de cet essai est constitué de huit volumes: un volume d'introduction consacré à l'exposé des généralités et un volume pour chacun des sept déséquilibres mentionnés. Afin que le lecteur puisse ne lire que ce qui l'intéresse, chacun des thèmes mentionnés fait l'objet d'un livre séparé, qui peut donc se lire de manière indépendante des autres. Toutefois toutes les parties suivent ensemble un développement qu'il est préférable de lire dans l'ordre pour en saisir toutes les finesses. La présente introduction, commune à tous

ces volumes, veut établir le lien entre eux et expliquer la démarche qui les anime.

La nécessité du changement

Chacun voit le monde à sa façon, c'est une évidence! Pourtant nous ne sommes pas conscients de l'importance extrême de ces différences de perceptions et de représentations relatives à notre milieu, aux autres et à nous-mêmes. Entre personnes, entre milieux sociaux, entre classes d'âge, entre cultures différentes, il y a des mondes de différences. Qu'y a-t-il en commun entre le coolie indien et le cadre de Wall Street, entre les chasseurs du Kalahari et la vieille femme esquimau? C'est que nous vivons chacun, un peu comme les enfants en bas âge, profondément centrés sur notre propre manière de voir que nous croyons partager implicitement avec nos semblables. Mais ces différences de perceptions et de comportements sont en fait bien plus importantes que nous le croyons; parce qu'elles ne sont pas perçues et interprétées à leur juste manière, elles ne peuvent plus devenir sources d'enrichissement réciproque; refoulées, elles se retrouvent partout au coeur des grands conflits, à la source de nos compétitions et finalement à l'origine des grands déchirements de notre temps.

La nature elle-même semble avoir sa propre perception de ses équilibres fondamentaux qui ne sont pas acceptés par une humanité qui tente constamment de s'imposer à elle. La masculinité domine notre société occidentale et ne laisse pas d'espace à la féminité pour s'exprimer. La richesse matérielle écrase nos relations et broie le pauvre qui est pourtant riche sous maints aspects. Notre arrogance occidentale domine les autres cultures qui ont pourtant souvent les ressources spirituelles qui pourraient nous aider à trouver les véritables issues. L'argent et le marché règnent en rois sur nos

relations sociales alors que nos communautés locales devraient être capables de maîtriser ces mécanismes afin d'accorder une priorité aux impératifs de nature humaine. La raison et l'intellect nous empêchent d'écouter notre sensibilité, notre intuition et même notre corps qui pourtant ne cesse de nous parler en ami. En fin de compte nous restons prisonniers des apparences, de ce que nous voyons et pouvons mesurer, et oublions que l'essentiel dans notre vie se passe au-delà de l'aspect matériel visible, là où nous éprouvons les joies de l'esprit, la beauté, l'amour et la paix.

Pour quiconque prend la peine de s'arrêter un instant, il est évident que notre société occidentale court à sa perte. Les relations humaines se détériorent, les grands équilibres naturels sont menacés, le fossé entre riches et pauvres s'accroît. Notre esprit se meurt. Nous ne cessons de le répéter au point que cela devient un lieu commun.

Il n'est plus temps d'analyser en détail le mal; nous ne cessons de l'étudier depuis un demi-siècle et le connaissons relativement bien maintenant; mais il devient surtout de plus en plus urgent de montrer comment le changement nécessaire peut s'effectuer et plus particulièrement comment la mise en mouvement de ce changement peut se faire sans nous faire perdre la stabilité minimale nécessaire à notre survie. La grande énigme n'est pas de savoir quelles sources d'énergie nous pouvons exploiter au futur pour respecter notre environnement, même si cette question garde toute son importance, mais elle consiste à inventer ce qui peut nous donner le goût de vivre autrement et provoquer le changement, ce qui peut initier un mouvement de profonde évolution. La question n'est pas: que faire et comment? mais elle est: comment mettre en marche? Si nous parvenons à mettre en marche le changement, le reste suivra facilement, car les solutions sont toutes prêtes. Il ne manque que la

volonté de les appliquer. Cette volonté et ce désir de changement se situent donc au coeur du débat.

Le but de cet essai est justement de mettre en route, de mettre en mouvement, de trouver les points de ruptures qui permettent aux choses de changer. Il est certainement impératif de limiter les dégâts que nous causons, mais il est encore plus urgent de rouvrir une voie pour le bonheur dans un esprit convivial de partage. Le choix consiste certes à abandonner nos habitudes et nos certitudes, à cesser de détruire notre milieu naturel et social, à cesser de surexploiter et de surconsommer. Nous devons certainement effectuer un retournement et apprendre à pratiquer une forme d'autolimitation, mais il importe que cette autolimitation ne se transforme pas en grande privation ni en grande misère dans la douleur du renoncement. Elle n'a de sens, et surtout de chance de devenir réalité que si elle nous ouvre la porte d'un mieux être, la porte de ce bonheur auquel nous aspirons tous et que notre forme de développement semble éloigner de nous de plus en plus. Pour moi, la simplicité est la clé de notre futur.

Le risque des généralisations

C'est pourquoi cet essai cherchera d'abord à observer comment notre société fonctionne, quelles sont ses valeurs et ses mécanismes. Il cherchera à faire en quelque sorte une psychanalyse de notre civilisation occidentale pour déceler tous les aspects inconscients qui guident nos comportements. Il décrira certains mécanismes qui déterminent notre quotidien, le plus souvent sans que nous en ayons conscience.

Pour dégager des tendances générales, il ne faut pas craindre de généraliser. Toute généralisation est dangereuse car elle est forcément fautive en regard des multiples exceptions à la règle qu'elle émet.

Esprit de la démarche...

Mais si une affirmation d'ordre général ne peut être stricte vérité, elle n'est pas moins comme un doigt qui indique une direction. Comme dit le dicton chinois, lorsque le doigt montre la lune, l'imbécile regarde le doigt. Il faudra donc surtout s'intéresser à ce qu'indique chacune de ces vérités simplifiées et ne pas trop se focaliser sur le caractère imparfait de la formulation. Je demanderai au lecteur de se laisser entraîner avec un esprit d'ouverture afin de mieux pouvoir saisir la portée générale du message formulé, sans se laisser arrêter par le caractère toujours trop simpliste de la généralisation.

Il sera beaucoup question dans cet essai de l'Occident. Qu'est-ce que l'Occident? Il faudrait tout un livre pour cerner ce que ce mot peut recouvrir. Dans cet essai, cette appellation désignera les pays les plus riches, qui consomment la majeure partie des ressources disponibles, qui ont joui des fruits de la révolution industrielle, qui ont colonisé le monde, qui continuent à y jouer un rôle dominant et dont le mode de vie est celui de l'homme blanc. Ce sont principalement les pays d'Amérique du Nord et d'Europe, avec adjonction de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, sans limites ni géographiques ni sociales trop précises. Bien que l'Occident (O majuscule) ait été une culture brillante, je serai très virulent dans ma critique à son égard, car je m'attaquerai à son matérialisme et à son manque total de scrupules quand il part à la conquête du monde. Il est certainement faux de diaboliser l'Occident. Il est certainement faux de résumer cette culture si créatrice à un occident (o minuscule) du négoce et de la guerre. Toutefois il faut reconnaître que c'est essentiellement la force des armes et de la technologie qui a permis à la Grande-Bretagne de dominer les mers, l'Asie, l'Amérique du Nord et une partie de l'Afrique, de concert avec la France, avec l'Espagne et le Portugal qui se sont imposés en Amérique latine, en Afrique et en Asie. Les formes de cette domination ont beaucoup évolué au cours des siècles, mais cette domination demeure. Ce ne sont pas le Mali ou le Laos qui

imposent leurs vues au niveau international! Il a bien fallu donc choisir un terme pour désigner ces nations riches. Je demande au lecteur d'accepter cette simplification car nous resterons toujours conscients que ce n'est qu'une simplification outrancière, mais pourtant parlante. On pourrait bien sûr parler des pays riches, de l'occident mercantile ou impérialiste, de l'homme blanc, mais on tomberait là aussi dans d'autres stéréotypes qui ne seraient guère meilleurs.

Il sera aussi beaucoup question des sociétés traditionnelles. Bien sûr, il ne faut pas rêver ni idéaliser ces sociétés qui souffrent des mêmes travers humains que nos sociétés modernes. Toutefois, vu qu'elles disposent de moins de moyens, elles jouissent souvent d'une échelle plus humaine qui permet une plus claire identification des acteurs et des mécanismes. Comment identifier d'une manière précise, dans une grande ville africaine, les retombées du jeu des multinationales sur le destin de la population locale? Une société traditionnelle n'offre-t-elle pas davantage de clarté? Le chef peut être violent, les traditions peuvent entraîner des pratiques destructrices, mais les causes en restent au moins plus lisibles. Par ailleurs, sous le label de sociétés traditionnelles, je comprendrai également toutes ces sociétés européennes dans leur forme héritée du monde agricole et même de la société du bourg, avant que l'internationalisation des relations économiques ne soit venue modifier les relations locales en profondeur, à l'image de ces sociétés rurales encore vivantes et authentiques, il y a quelques décennies seulement. On pourrait dire en raccourci que les sociétés traditionnelles sont celles qui consomment principalement les biens et services qu'elles produisent et dont l'activité est guidée par d'autres objectifs que des buts d'accumulation purement matérielle. Nous verrons dans cet essai le rôle important que joue le mythe, sous toutes ses formes, dans la

manière qu'il a d'orienter le projet d'une société, en tant que rêve de ce que peut être la vie.

Un témoignage

Cet essai aborde un éventail très large de sujets. Forcément, étant un généraliste, je ne suis pas en mesure d'avoir une connaissance complète et approfondie de chacun d'eux. Il ne faut donc pas attendre un traité complet et académique de chaque sujet abordé, mais il convient de comprendre mon approche comme un témoignage personnel, comme une prise de position, comme l'expression d'un engagement concernant une forme simple et conviviale de mode de vie. Cet essai n'est pas une encyclopédie de l'alternative qui traiterait tous les sujets de manière complète et proposerait une panoplie de solutions toutes faites. Non seulement je n'ai pas les connaissances nécessaires à une approche de ce type, mais je suis certain que cette approche serait fautive. Cet essai n'est pas une étude qui veut plaire à l'esprit, mais une prise de position personnelle qui veut inciter au changement et qui m'engage personnellement. Il constitue une forme de partage d'une réflexion que j'ai menée depuis quelques quarante ans pour adapter mon mode de vie à mes convictions, pour faire de ma vie un témoignage de ce que je crois. Je crois que cette aspiration à une cohérence entre convictions et mode de vie est importante et peut inspirer chacun de nous. L'essentiel de ce que nous apportons ne réside pas dans l'efficacité de nos discours, mais dans la cohérence de notre manière d'être et dans l'esprit qui anime chaque jour la pratique de notre quotidien. Notre être est notre seul outil; notre discours ne peut que formuler ce que nous vivons, sinon il reste futile et abstrait. La théorie n'a de sens que si elle nous aide à passer à la pratique, car seule notre pratique change le monde. Ceci demande du courage, beaucoup de courage. Et Gandhi reste, à mes yeux, l'un des modèles

humains les plus inspirants de cette forme de cohérence et de perfection de vie.

Je dirai aussi au cours de cet essai ce que nous essayons de réaliser en Australie, dans un lieu en pleine nature où nous tentons de mettre en oeuvre d'autres formes de subsistance, centrées sur la contemplation, orientées vers le travail pratique, l'écologie, l'accueil, le partage et la recherche.

Des constats et des outils

Non content de décrire nos valeurs et nos comportements, cet essai proposera aussi toute une série d'ébauches de solutions, sous la forme de constats qui viendront petit à petit, à coup de touches successives, compléter une fresque de ce que peut être une autre perception de la vie et initier ainsi un changement par le seul fait que cette recherche propose une autre interprétation de ce qui est. Le constat, par la nouvelle perspective qu'il propose, est instrument de changement. Il est facteur de mise en mouvement car il propose une autre mentalité, une autre attitude et donc un autre comportement.

A cette interprétation du monde qui nous entoure, sous forme de constats, cet essai adjoindra également toute une série d'outils qui seront autant de propositions d'action possibles au niveau personnel ou à l'échelle du petit groupe, au niveau local. Ces propositions peuvent sembler idéalistes au premier abord, car elles viennent contrer nos habitudes et briser nos a priori, mais elles ont toutes, ou presque, une application concrète possible à l'échelle individuelle, de manière progressive, car elles sont censées s'appliquer tout d'abord dans des domaines plus accessoires, puis, au fil du temps, de manière plus centrale, au fur et à mesure que la conscience collective évolue et que la communauté locale adopte ces nouvelles formes de comportement.

Esprit de la démarche...

L'emploi du mot "outil" peut étonner mais il a été choisi pour bien souligner le caractère très pratique de ces propositions; l'outil veut être cet instrument dont nous disposons personnellement dans notre quotidien pour actionner le changement. Cet usage du mot outil peut d'autant plus déranger qu'il se veut moteur d'un changement qui viendra perturber nos habitudes et notre petit confort. Ce mot revêt donc intentionnellement un côté provocateur.

Les constats expriment davantage une interprétation ou une manière de voir tandis que les outils proposent plutôt une action ou un comportement. Toutefois la ligne de partage entre constats et outils n'est pas si précise. Parfois, on aura l'impression que l'un remplace l'autre. Ceci est en fait sans importance, dans la mesure où seule importe la nécessité d'un changement de nos perceptions, attitudes et comportements. D'ailleurs, selon le sujet traité, la proportion entre constats et outils variera beaucoup ainsi que la manière dont ils sont formulés.

Outils et constats seront souvent présentés sous forme de listes de caractéristiques ou de points divers, un peu à la manière des listes du bouddhisme: les 3 joyaux, les 4 nobles vérités, les 5 agrégats. Cette manière de faire paraîtra présomptueuse mais elle doit être perçue avec un certain humour, avec un clin d'oeil amusé; elle veut, de manière très pratique, faciliter la compréhension et la mémorisation de ce qui est affirmé dans cet essai, mais elle cherche aussi à provoquer la réflexion, car, bien sûr, la réalité est bien plus complexe que ce qui sera affirmé par ces listes simplistes. Là où je vois quatre points, quelqu'un d'autre en verra trois ou cinq. Peu importe en fait, ce qui compte, c'est la prise de conscience que cette simplification outrancière permet et la perception des nécessités de changement qui en résultent. La vérité est mobile à nos yeux car elle évolue au fur et à

mesure de notre propre évolution personnelle. Dans ce sens, le mouvement est beaucoup plus important que la formulation.

Ces constats et outils ne sont pas neutres et exigent de chacun une conviction, un engagement personnel, un choix décisif, mais seulement à la mesure consentie par chacun. C'est là tout leur intérêt: ils constituent des prises de position affirmées et incarnent des choix déterminants. Ils ne veulent pas être des solutions passe-partout, mais ils sont destinés à être encore réinterprétés par chacun, par chaque communauté, par chaque culture, car il ne saurait y avoir de solution unique et universelle. Le droit à la différence doit être respecté, cependant il ne saurait constituer une échappatoire. Les deux nécessités de choisir et d'interpréter subsistent et s'avèrent fondamentales. En fait le malheur de notre société, c'est justement son incapacité à décider et à choisir, qui est l'expression d'un état de laisser-aller général qui caractérise notre état de bien-être matériel. Le bonheur matérialiste après lequel nous courrons n'est qu'un faux bonheur (autre évidence!), mais le plus grave c'est que nous courrons après cette forme de bonheur par conformisme, par paresse, par incapacité de rompre avec cette dynamique, par indécision souvent. C'est pourquoi les conditions de la mise en mouvement s'avèrent fondamentalement importantes.

L'autolimitation

Tant que chacun de nous fait tout ce qu'il peut pour consommer autant qu'il le peut, il n'y a pas de remède à nos maux. Mais si nous percevons que la vie est beaucoup plus riche lorsqu'elle s'ancre dans des valeurs non matérielles (vrai, beau, amour, justice, paix), la perspective trop matérialiste de nos sociétés occidentales nous paraît soudain complètement folle et déplacée. Non seulement nos comportements entraînent une grave déprédation de l'environnement

et une injustice profonde dans les relations entre riches et pauvres, mais ils nous éloignent en fait du vrai bonheur en créant, à l'image de la publicité, un mirage fondé sur une consommation exacerbée incapable de nous satisfaire. Le futur, s'il aspire à être plus harmonieux, ne peut que reposer sur une forme d'autolimitation. L'autolimitation, parce qu'elle est librement consentie, permet cette juste simplification de nos modes de vie qui nous ouvre à la richesse de la vie, car elle permet que cette vie ne soit plus ensevelie sous le masque du consumérisme mais qu'elle puisse au contraire se développer harmonieusement si elle parvient à restaurer des liens de collaboration et de solidarité au sein de la communauté locale, en remplacement des lois de compétition et de quête individualiste. Cet essai montrera combien l'autolimitation est un mouvement créatif de la douceur et pourquoi ce changement permet de répondre aux défis de notre temps et selon quels termes il doit s'effectuer. Ce mieux rendu possible par un moins, c'est ce que j'ai appelé la loi du gain qualitatif: lorsque la supériorité d'un mode de vie autolimité (*small is beautiful*) paraît évidente, ce nouveau mode de vie devient attractif, par le gain qualitatif qu'il rend possible.

Le désir de bonheur

Les constats et outils que je proposerai se veulent très concrets et réalistes, mais ils n'en seront pas moins choquants et trop idéalistes parfois. C'est le propre d'une psychothérapie de découvrir les aspects choquants de nos convictions et de nos comportements. Il est important de persévérer dans ces temps de remise en question pour assumer pleinement le côté déstabilisant de nos découvertes, franchir cette phase de transformation mentale et retrouver sur l'autre rive une nouvelle cohérence qui se reconstruit petit à petit. Je demande donc au lecteur de faire un effort pour m'accompagner sur ce chemin et se prêter au jeu de la découverte d'une autre réalité possible qui est en

fait beaucoup plus réaliste que celle dans laquelle nous vivons, car elle s'ancre mieux dans le sens profond de la vie, quel qu'il soit, par le simple fait qu'elle reste en mouvement et voit au-delà des simples apparences. Petit à petit prendra forme ce qui deviendra notre mosaïque et j'espère qu'elle saura toucher le lecteur et faire vibrer en lui la fibre du bonheur.

Lorsque ce désir de bonheur sera clair, il sera plus facile de dire que notre esprit doit pouvoir dominer les forces de la matière. C'est à la soif de beauté, de justice et d'amour de guider nos pas dans ce monde matériel. Matière et esprit ne s'opposent pas, ce sont les deux aspects non contradictoires, bien que différents, d'une même réalité. L'art de cette relation entre esprit et matière consiste à percevoir cette prééminence de l'esprit sur la matière et ce lien indélébile qui lie ces deux entités trop souvent comprises comme antagonistes. La pratique de l'architecture me l'a appris au quotidien: on construit les murs, les planchers, le toit, mais l'essentiel de ce que l'on crée se situe en fait entre ces éléments, dans l'espace immatériel qui apparaît par le jeu des murs, des planchers, des matériaux et de la lumière. Je ne manipule que la matière, mais je crée en fait le vide qui naît du fait qu'il est compris entre ces éléments que j'ai mis en place. C'est l'esprit plus que la matière qui génère la présence de cet espace et cet espace prend corps davantage par le contenu qu'il enveloppe que par la forme apparente elle-même qui le limite. Enigme de cette relation entre esprit et matière.

La vérité de l'esprit reste indicible. C'est pourquoi le titre général de cet essai ressemble un peu à une énigme: il veut dire une vérité sans la figer, en laissant la porte ouverte à différentes interprétations possibles. Elle et Lui, c'est l'énergie qui nous anime, c'est notre source, c'est l'Esprit qui nous inspire, c'est cette force de vie sans laquelle nous ne serions rien, c'est cette Réalité à la fois masculine et

Esprit de la démarche...

féminine qui nous crée sans cesse; la Terre, c'est la planète sur laquelle nous vivons, qui est plus qu'un simple amas de minéraux, car elle est un organisme vivant, certainement doté de sa propre vitalité et de son propre esprit; c'est aussi le lieu de notre incarnation, c'est-à-dire de notre perception et de notre expression; eux, ce sont ces autres, différents de nous, issus de ces autres peuples, de ces autres cultures, de ces autres sensibilités et traditions si différentes de la nôtre; nous, c'est notre propre collectivité, à l'échelon local ou régional, c'est le groupe auquel nous nous identifions; et moi, qui suis-je? quel est le sens de ma vie? A chacun de réinterpréter ce titre à sa propre manière, pour mieux pouvoir y reconnaître la complexité et la multiplicité des forces qui façonnent notre mystérieuse et insaisissable réalité au quotidien.

Une action des personnes au sein de la communauté locale

Les véritables possibilités de changement et d'action sont d'abord bien évidemment celles des personnes; pourtant, la communauté locale joue tout autant un rôle prépondérant car elle constitue le lieu de l'enracinement des personnes et des actions, et elle offre les possibilités de la réalisation de petites transformations qui finissent par affecter l'ensemble de la société, changer les relations et les valeurs, changer les expériences, changer la culture locale.

L'individu tout seul ne peut pas grand chose, car, comme nous le verrons, il s'agit surtout d'améliorer la qualité de nos relations qui impliquent forcément plusieurs acteurs. L'individu est donc fort de ce qu'il peut engendrer dans ses relations aux autres, et la communauté locale est ainsi le champ rêvé pour expérimenter ce nouveau type de relations où chacun a besoin des autres pour être soutenu, encouragé, stimulé. On imagine des petits groupes qui se forment pour soutenir tel commerce qui offre une bonne qualité de biens produits

localement dans des conditions écologiques et équitables, mais on imagine aussi des petits groupes qui se réunissent pour réfléchir aux moyens à mettre en oeuvre pour créer des relations plus harmonieuses au niveau local, avec nos semblables ou avec les autres, ceux des autres cultures et des autres continents, ou tout simplement avec la nature qui nous entoure de manière immédiate.

Le leitmotiv de cette démarche, c'est le slogan "*un choix = un vote*", c'est-à-dire que chaque fois que je choisis quelque chose, je la plébiscite, qu'il s'agisse d'un bien de consommation, d'une coutume, d'une opinion, d'un comportement. Et de la sorte j'encourage ces manières de faire. Au contraire, en m'abstenant de consommer ce que je désapprouve, j'exerce une pression sur les coutumes ou sur le producteur pour qu'il change ses méthodes. La concertation du groupe est ici déterminante pour créer une réelle pression. C'est le retournement du marketing et de la démocratie dans sa vocation première.

Les lois de cumul, de corruption et de blanchiment

Chacun de nous a un effet sur le monde. C'est la loi du double cumul qui régit cette relation complexe entre notre comportement et l'évolution du monde:

- C'est le cumul de nos activités respectives (pourtant individuellement peu nocives) qui engendre les grands déséquilibres;
- et c'est le cumul de nos renoncements respectifs (avec le prix élevé qu'ils représentent pour chacun de nous) qui permet de rétablir ou de maintenir l'équilibre.

Cette loi du double cumul est complétée par deux autres:

- D'abord la loi de corruption: lorsque nous réalisons que notre mode de vie est fondé sur des privilèges issus de la corruption (exploitation des autres et destruction de la nature), nous sommes incités à reconsidérer ces privilèges et à envisager un mode de vie plus équitable.
- Et puis la loi de blanchiment: lorsque nous percevons que les produits de notre consommation ont été blanchis (par une présentation anodine sur les rayons de nos supermarchés) et ne révèlent plus, de ce fait, leur origine souvent corrompue, nous ne pouvons pas continuer à les consommer dans l'indifférence.

La mise en mouvement du changement

Comme on peut le constater dans la formulation de ces lois, il ne s'agit pas tant de prescrire le juste comportement mais surtout de provoquer la prise de conscience et de mettre en mouvement le changement. Le coeur de la question réside dans notre propre conscience, car c'est la conscience qui est le vrai moteur de la métamorphose lorsqu'elle est assez libre pour percevoir l'injustice et voir combien cette injustice est insupportable et appelle le changement de nos comportements. C'est donc une oeuvre de l'esprit, du coeur et du mental, plus qu'une question des moyens à mettre en oeuvre.

Le mouvement du changement doit être ascendant, il doit partir de l'implication locale. La force de ce mouvement ascendant repose sur le constat suivant: Coca-Cola ou Microsoft ne sont des pouvoirs que parce que nous les nourrissons de notre soutien. Les pouvoirs qui nous gouvernent jouissent aussi de notre soutien, dû de plus en plus à une forme d'indifférence. Cette indifférence exprime certes une forme d'impuissance, mais elle n'en contribue pas moins à laisser

faire: tout ce que nous abandonnons au contrôle des puissants se retourne contre nous, riches et pauvres.

De même, la dégradation de nos villes naît de nos propres comportements: elle est le fruit de notre esprit de compétition et de notre manque de solidarité qui relègue en banlieue tous les marginaux dont le nombre croît avec les années. Peut-être aujourd'hui suis-je encore bien loti, mais cette course de compétition se retourne déjà contre chacun d'entre nous, non seulement parce qu'il ne saurait y avoir que des gagnants, mais surtout parce que seule la capacité de collaborer vraiment à la construction de notre communauté peut nous offrir des relations harmonieuses et un réel bien-être à tous.

C'est pourquoi nos sociétés doivent se féminiser; elles doivent revenir à un mode plus naturel et plus organique, à une échelle plus humaine, à un contrôle de l'homme sur les forces du marché. Elles doivent s'ouvrir à la diversité culturelle, elles doivent réapprendre l'idéal qui n'est rien d'autre que le pragmatisme du bonheur. Cet essai cherche à montrer comment cela est possible et à décrire les chemins de cette réalisation.

Il est redevable à toutes celles et tous ceux qui luttent, à toutes celles et tous ceux qui se sont engagés afin de rester fidèles à la vérité, pour une plus grande équité et une meilleure justice, dans un esprit qui nous inspire et nous incite à nous engager aussi sur ce chemin créatif de recherche et de vie.

RESUME DU VOLUME PRECEDENT

0 - Communauté et autolimitation: une mise en mouvement du changement

Ce premier volume définit quelques principes de base qui illustreront l'esprit de cet essai consacré aux grands déséquilibres de notre époque. Je situerai cet essai dans une tension entre esprit et matière et dirai ce que j'entends par des mots comme esprit, spiritualité, âme, ou comme territoire, terre, espace, lieu, qui constituent le cadre de notre milieu de vie et notre ancrage au quotidien. Je montrerai comment la dimension de l'esprit a été galvaudée ou déformée pour devenir le champ de la culpabilité qui nous empêche d'accéder à la vraie libération, bien que cette libération soit en fait la composante principale de notre existence. Cette autre compréhension débouche sur une autre interprétation des sept grands déséquilibres qui caractérisent notre époque. Je montrerai enfin l'importance de la maturité communautaire locale pour générer des choix conscients prônant l'autolimitation comme principal remède qui nous ouvre les portes d'une vie beaucoup plus riche, variée et créative. Je décrirai les conditions nécessaires pour que se fasse une mise en mouvement qui mène à un changement progressif en douceur.

1 - Confort et effort: une réconciliation entre nature et humanité

Je décrirai le premier de ces sept grands déséquilibres, celui de notre humanité face à la nature, qui détermine en fait tous les autres, en montrant la rupture qui s'établit entre nous et notre milieu, due à notre besoin de créer un monde artificiel de confort physique, à l'abri de l'effort, pour échapper, croyons-nous, à l'indifférence de la nature à notre égard, bien que cette rupture en fin de compte nous isole surtout de ses forces harmonisantes. J'évoquerai comment notre conception anthropocentrique du monde et la création de ce cocon artificiel, à l'opposé des traditions, donnent naissance à une machine qui s'entretient elle-même et dont nous devenons les victimes dans une course vers l'accumulation et la destruction, les grandes maladies de notre époque étant une expression tragique de cette dégénérescence. Je décrirai nos tendances à la domination, avec l'exemple du réchauffement climatique et des malentendus qui, à ce sujet, empêchent la mutation urgente nécessaire. J'illustrerai notre recours à la force et au virtuel par l'exemple de la voiture, de l'avion et de tous les mythes qui s'y rattachent. Je décrirai notre tendance au pillage, avec l'exemple du gaspillage de l'énergie et montrerai quelques orientations concernant les alternatives à mettre en place. J'examinerai les caractéristiques de l'outil, de la machine et de la technologie, pour montrer combien l'usage de ces moyens ne servent pas notre vocation et pour tenter de proposer quelques critères de transformation. Je soulignerai combien notre relation conflictuelle au temps, au déroulement des cycles naturels dans la succession des

divers temps de notre quotidien ou de notre vie, et face à la mort elle-même, est fondamentalement l'obstacle à une mutation profonde, nécessaire pour dégager de nouveaux possibles que l'éloge de la lenteur viendra célébrer. Le rapport au temps, c'est aussi celui à la mémoire et à la perspective du futur qui n'existent en fait que dans le présent; ce rapport ne repose pas sur une course contre la montre, car le battement du temps est le pouls de notre vie.

Le déséquilibre entre humanité et nature est le premier et le plus important des sept déséquilibres qu'étudie cet essai, car il traduit, à lui seul, les six autres. Il concerne en fait toute notre mauvaise insertion, en tant qu'humanité, dans le contexte du milieu naturel que forme le cosmos.

Le problème n'a plus besoin d'être démontré: épuisement des ressources naturelles, disparition d'espèces vivantes, grandes vagues de pollution, dégradation des conditions de vie, trou d'ozone, réchauffement climatique, cataclysmes naturels,... la liste n'en finit pas. La nature souffre de la présence de l'homme. Et nous, nous souffrons de tous ces maux.

1) LA NATURE ENTRE PUISSANCE ET FRAGILITE

Une nature qui nous inclut

Plus qu'un jardin d'Eden

Pour la plupart des citoyens occidentaux, la nature évoque les balades du dimanche et les loisirs. Mais c'est une image dérisoire de la nature, car la nature ne se limite pas à un jardin d'Eden. La nature n'inclut pas seulement les minéraux, les végétaux, les animaux. Elle est bien davantage. Elle comprend surtout notre système solaire, les autres constellations, les astres, les galaxies et tout l'univers. Elle est infinie en dimensions, en temps et en puissance. Sur notre petite planète, elle est faite de volcans, d'océans et de déserts, avec leurs éruptions et leurs tempêtes. Ces étendues immenses de forêt, de roc, de sable, de glace ou d'eau en font un monde en grande partie hostile pour nos faibles capacités humaines d'adaptation. Entre ces étendues immenses quelques surfaces plus paisibles offrent un refuge ou même un coin de paradis à l'homme. Cette nature est à la fois quiétude des immensités et violence de tous les excès. Sa puissance nous fait paraître bien faibles dans nos efforts de lui résister.

L'indifférence du monde à notre égard

Il suffit de se retrouver dans une nature en furie ou d'assister aux phénomènes marquants qui ont façonné notre monde (éruptions volcaniques, tremblements de terre, avalanches) pour se rappeler que nous avons complètement perdu la notion de la vitalité du monde naturel dans lequel nous vivons. Il suffit même d'observer le comportement de l'océan par fort vent, du désert sous le sirocco, de la montagne dans le brouillard ou le blizzard, pour mesurer notre fragilité. Lorsque la nature est paisible, nous nous y installons en rois,

comme si elle était insignifiante, mais à son moindre soubresaut, nous voici ramenés à la réalité.

Les grands cataclysmes naturels viennent nous rappeler régulièrement cette vulnérabilité qui est celle de toutes les espèces. Une inondation, un cyclone, une tornade, une coulée de boue, un séisme, un raz de marée emporte en quelques minutes des villes entières et font des dizaines voire des centaines de milliers de morts que ces forces manipulent comme des bouts de bois et des fétus de paille. L'indifférence des forces de la nature à notre égard est un phénomène bouleversant, pour nous choquant, que l'homme n'a jamais réussi à assimiler, dans sa conviction qu'il devrait être, lui, le maître suprême.

Par comparaison aux pays tropicaux comme le Bangladesh ou le Golf du Mexique, nous vivons en occident dans un milieu doublement privilégié, parce que, d'une part, nos climats sont plus cléments et moins sujets aux grandes tornades qu'on trouve sous les tropiques et parce que, d'autre part, nous jouissons d'un meilleur standard économique et technique qui nous permet de mieux appliquer les mesures de prévention et de protection nécessaires et d'assurer ainsi une bien meilleure sécurité de nos conditions de vie.

Le refuge artificiel

Pour ne pas être confronté en permanence à cette indifférence du monde à notre égard, nous nous sommes en fait réfugiés dans un monde artificiel qui a pris forme au cours des siècles, à l'abri de notre technologie: le rythme de vie de nos villes n'a plus grand chose à voir avec le rythme de la nature; c'est tout juste si nous percevons encore l'alternance des jours et des nuits, dans un monde replié sur lui-même, isolé, climatisé, aseptisé. Il peut nous arriver de passer des journées entières sans mettre le nez dehors et ce dehors n'est souvent

qu'une rue asphaltée et murée, éclairée artificiellement. Dans la ville, il est rare de pouvoir même voir les astres. Cela montre combien nous vivons reclus.

Mais n'avons-nous pas coupé ainsi un lien primordial, essentiel à notre croissance? Le tragique de notre civilisation, en s'isolant de la nature, a été de se couper de toutes ces lois régulatrices fondamentales et de tous ces grands rythmes générateurs de vie pour nous jeter dans une sorte de continuum stérilisé, en complet conflit avec notre physiologie d'abord, et avec les aspirations de notre âme ensuite. En somme, la peur de la confrontation à la nature nous coupe de nos racines et nous condamne à évoluer dans un milieu artificiel où nous perdons la juste perception des choses.

Une mère qui nous inclut

C'est que nous sommes liés à la nature pour tout ce qui nous concerne; c'est elle qui nous fournit tout ce dont nous avons besoin; elle nous nourrit, nous désaltère, nous oxygène. Elle nous chauffe et nous rafraîchit. Elle nous enseigne tout, car tout nous a été donné par elle, y compris nos capacités intellectuelles c'est-à-dire notre science et notre technologie, y compris ce qui nous a servi à nous séparer d'elle. Et surtout, elle nous inclut nous-mêmes, en tant qu'êtres humains qui sommes des êtres vivants, au même titre que les autres espèces.

Le fait de manier l'outil plus ou moins habilement nous procure un avantage pratique qui ne change rien au fait que fondamentalement nous ne sommes pas très éloignés des autres êtres vivants. La jouissance de cet outil nous rend plus efficaces, et de ce fait plus redoutables et d'autant plus nuisibles. Malgré ces facultés particulières, nous restons en tout point semblables à ces autres

espèces, par notre dépendance directe vis-à-vis du milieu naturel, avec cependant, en plus, la jouissance d'un mental qui nous joue aussi les pires tours puisque c'est ce même mental qui nous a entraînés à inventer l'esclavage et la bombe atomique, même s'il a su nous permettre de donner forme aussi à tous les chefs-d'oeuvre que nous connaissons. En fait, nous ne sommes qu'une espèce naturelle un peu particulière, dotée d'un mental un peu plus développé que celui des autres espèces.

Domination ou dialogue

La fragilité

La nature, qui englobe tout l'écosystème et tous les corps qui en font partie, est mue par des lois d'équilibre que nous ne pouvons pas contrôler, tant elles sont puissantes. Cette reconnaissance de la nature en tant que système qui nous dépasse par sa mesure comme par l'intensité des forces en jeu devrait être la base de notre relation avec le cosmos et nous inciter à développer une perception respectueuse et craintive de la nature, certes en vertu de ces forces incroyables que l'homme ne pourra heureusement jamais maîtriser, mais surtout aussi en vertu de toute la sagesse qui habite cet équilibre si subtil.

Bien que la nature soit si puissante, ces imposantes lois d'équilibre sont à la fois extrêmement fragiles: un rien les perturbe. L'action de l'homme, pourtant réduite à des moyens insignifiants en regard des forces naturelles en jeu, suffit à tout bouleverser et à remettre en cause un équilibre qui s'est installé au cours de millions d'années. Les écosystèmes dépérissent, les espèces disparaissent, le climat se réchauffe, la pollution provoque des drames irréversibles, en grande partie par notre responsabilité. Nous voici donc mis devant la responsabilité de connaître cette nature et de la respecter, sans

Nature - humanité

pourtant devoir renoncer nous aussi à croître, à condition que notre croissance puisse se faire sans humilier ni écraser.

L'héritage biblique

En occident, l'homme a eu presque toujours pour vocation de dominer la création. Cette vocation est bien étroitement liée, entre autres, à notre tradition judéo-chrétienne et plus précisément au récit de la Genèse, dans la bible, qui nous exhorte à dominer la terre. Il faut bien voir que ce récit est évidemment anthropocentrique, et qu'il met l'homme au centre parce qu'il s'adresse aux hommes et veut les rendre conscients de leurs responsabilités. A titre humoristique, on pourrait supposer que si ce récit s'adressait aux lapins, il mettrait en scène un "Grand Lapin" qui serait au centre du récit et qui aurait pour charge de dominer la création. Mais il faut aussi voir que ce récit a également une valeur symbolique, qu'il est aussi une métaphore décrivant notre réalité psychique intérieure, dans la mesure où cette terre que nous sommes appelés à dominer n'est autre que notre terre intérieure. En clair, il nous est demandé de contrôler nos pulsions sauvages et de développer une conscience lucide de ce qui croît en nous comme émotions, comme sentiments, comme passions, comme désirs, comme réactions instinctives et comme énergie créative. Cette interprétation n'empêche pas le récit de nous enseigner le sens des responsabilités face au milieu naturel qui nous entoure.

Il n'a cependant été gardé de ce message, dans la tradition humaine moderne, que ses effets les plus nocifs: une domination du monde envers et contre tout, trop souvent plus destructive que constructive.

Le dialogue

Placés face au mystère de notre univers et situés au coeur même de ce géant, nous ne pouvons que nous incliner et essayer de comprendre,

tenter de nous adapter et surtout d'apprendre à agir en douceur; comme en navigation, il ne faut jamais, en principe, manoeuvrer à la fois contre le courant et contre le vent, c'est-à-dire qu'il faut toujours trouver la manière d'agir dans le sens des forces dominantes et utiliser ces forces pour nous laisser entraîner là où nous voulons aller, plutôt que de lutter avec violence contre elles. Il est évident que la navigation à voile est beaucoup plus intelligente et fine, et donc plus adaptée au contexte, parce qu'elle sait utiliser à son avantage les forces en jeu, que l'usage brutal de la force qu'implique par exemple l'avion à réaction, qui ne tient pas compte de ce qui se passe autour de lui mais s'impose à la force de ses moteurs. Le second peut certes paraître plus performant. En fait, nous verrons que c'est trop souvent une illusion qui nous cache les vraies conséquences de notre attitude conquérante, en dépit des apports positifs de la technologie.

La nature, ainsi conçue comme interlocutrice, apparaît beaucoup plus riche et subtile que cette image que l'homme blanc en a faite, qui est principalement marquée par la négligence et le mépris, sans doute dans le but inconscient de mieux exorciser la peur qu'elle nous inspire et selon le réflexe inconscient de nous sentir plus libres de la dominer et de l'écraser. Elle est en fait un organisme vivant dont nous faisons partie. A nous de savoir ce qui est pertinent pour son évolution comme pour la nôtre; dans ce lien harmonieux à l'ensemble, nous pourrions trouver un nouvel équilibre. Dans ce dialogue, nous pourrions mieux alors définir ce qui fait notre spécificité propre d'être humain, c'est-à-dire notre humanité. Dans cette nouvelle harmonie, nous saurons recevoir davantage et notre évolution nous mènera dans un univers beaucoup plus riche que celui de notre milieu artificiel si limité.

La mutation permanente

Le rythme de la nature est fait de naissance et de mort, de croissance et de maturation, de dépérissement et de pourriture. Nous-mêmes, comme êtres humains, sommes voués au même cycle, pour ce qui concerne notre corps physique: nous naissons, nous grandissons, nous nous usons, puis nous mourrons et nous nous décomposons. Rien ne saurait durer. Même nos richesses et nos constructions, même notre technologie suit finalement le même cycle, mais d'une manière moins heureuse car, là, le recyclage n'est pas parfait.

Ce cycle de vie et de mort peut sembler macabre; je ne le crois pas, car il est notre essence même. Notre choix est de reconnaître cette vérité ou de la nier. Si nous la reconnaissons et l'assumons, cela confère une dynamique extraordinaire à notre vie qui devient mouvement, transformation, mutation, évolution. Si au contraire nous refusons cette vérité, nous sommes condamnés à nous accrocher à tout ce qui passe à notre portée et à vivre tournés vers le passé, toujours pleins de nostalgie pour ce que nous avons perdu, cloîtrés dans notre bulle de confort trompeur et frustrés dans nos désirs non assouvis.

La force qui nous permet d'affronter ce cycle inévitable de naissance et de mort réside dans la conscience que ce cycle n'affecte en réalité que notre corps; notre esprit est plus large que cette enveloppe qui nous met en relation avec le monde. Que devient notre esprit après la mort? Cette question reste certainement sans réponse précise, mais la réponse trouve malgré tout un embryon de formulation dans une autre question: qui suis-je, au-delà de mon corps, de mon mental, de ma mémoire?

La conscience de cette autre identité mal définie, comme aussi de cette fragilité et de cette mutation permanente, nous incite à mieux savoir où nous allons, pour mieux suivre le fil de notre vie et donner expression à notre vraie nature, au coeur même de ce cycle de vie et de mort. Notre fragilité nous incite ainsi à mieux dominer notre terre intérieure, à acquérir une meilleure connaissance de nous-mêmes pour éviter de nous laisser entraîner par nos pulsions et autres passions mal connues que trop souvent nous laissons libres de prendre le contrôle de nos vies. De toute évidence, pour mieux nous dominer nous-mêmes, nous devons faire obstacle à certains de nos désirs qui nous entraîneraient là où nous percevons qu'il n'est pas juste d'aller. Nous devons nous autolimiter pour rester petits et conserver une relative maîtrise de nos actes. Il ne s'agit pas là d'aspirer à un contrôle seulement restrictif de nos vies, mais au contraire il convient de choisir librement cette forme d'autolimitation pour ne pas nous abandonner aux forces qui nous dépassent et que généreraient nos désirs incontrôlés; il convient surtout de nous concentrer sur celles qui nous confèrent vitalité et moyens justes d'expression.

La peur de la mort et la peur de la vraie vie nous incitent à fuir dans le matérialisme qui nous procure une illusion de puissance et de sécurité, tandis qu'une plus étroite relation avec l'harmonie naturelle de notre milieu nous aidera à trouver un équilibre authentique. Pourquoi donc ne pas choisir la voie de l'équilibre, surtout si elle est plus riche et plus juste?

2) LE CONFLIT ENTRE HUMANITE ET NATURE

Le conflit dans notre relation avec notre milieu est caractérisé par quatre mouvements principaux:

1. un mouvement offensif qui veut contrôler: c'est la volonté de dominer;
2. un mouvement de fuite et de repli sur nous-mêmes qui résulte de la peur générée par notre inadaptation: c'est la négation de la réalité qui nous entoure;
3. un mouvement de démesure qui nous incite à tout faire avec excès, sans capacité d'autolimitation: c'est l'intensité d'un pillage sans contrôle;
4. et enfin un mouvement de rupture qui résulte du déséquilibre d'une vie en porte-à-faux sur nos ressources: c'est le dépérissement par les grandes maladies de notre temps.

1er mouvement: le contrôle - dominer

Notre attitude face à la nature est d'abord une attitude de retrait, un réflexe de séparation dans la mesure où nous fuyons ce caractère effrayant d'un monde dans lequel nous ne pesons pas lourd. Notre séparation d'avec la nature nous a poussés à nous réfugier dans un monde artificiel qui nous protège de l'effort et nous assure le confort physique mais nous coupe des rythmes harmonisants d'une nature agissant comme mère nourricière et comme dynamique de changement qui guiderait notre évolution. Dans cette bulle artificielle où nous vivons, il nous est donc difficile de développer d'autres modes de perception que notre perception égocentrique centrée sur nos propres besoins et notre réaction purement émotionnelle qui veut dominer notre environnement pour mieux masquer cette menace diffuse qu'il représente à nos yeux.

Contrôle

Devant tant d'insécurité et d'émotion, notre comportement se veut d'autant plus rationnel; il renonce à toute forme de sensibilité et d'intuition pour s'affirmer par la raison. Il se fonde essentiellement sur la technique qui permet de contrôler et définir la nature de notre relation au monde. Notre attitude face à l'environnement, c'est-à-dire face à ce qui nous est extérieur et périphérique - puisque celui-ci ne peut être notre milieu ambiant auquel nous devrions être intégrés - est une attitude de domination. Nous restons convaincus que la nature est là pour notre propre profit personnel et que nous devons la maîtriser comme un animal rebelle.

Inversion des besoins et participation

Nos besoins physiques essentiels (abri, alimentation, chaleur) sont à peu près couverts, dans les pays les plus riches, mais nombre de besoins importants restent ignorés. C'est que notre développement n'est pas conçu en fonction de nos besoins réels, en fonction de notre nature, mais en fonction des rouages de notre société et surtout des possibilités qu'offre la technique que nous croyons devoir exploiter jusqu'au bout et qui se développe comme une entité en soi.

De cette volonté de dominer découle donc un développement essentiellement technique qui a sa propre logique. Le commerce et la technique définissent toute une série d'impératifs et de standards de développement qui dictent nos besoins comme consommateurs. La publicité et le marketing viennent encore accentuer cette tendance en nous inspirant des comportements qui n'ont rien à voir avec nos aspirations profondes.

Le possible devient règle. Le possible devient nécessité. La découverte et l'invention (ne serait-ce que d'un gadget inutile) doivent déboucher sur des applications, des développements technologiques et commerciaux, même si elles ne correspondent à aucune nécessité ni même à aucune amélioration qualitative. Le système s'enferme sur lui-même, avec pour seule clé le goût du profit et du pouvoir.

Nous assistons ainsi à une inversion spectaculaire des priorités selon laquelle nous sommes là au service d'un appareil de production et de distribution plutôt que ce soit le circuit économique qui cherche à répondre à nos vrais besoins, qui nous seraient propres selon notre personne.

Naturellement, nous sommes très impliqués dans cette démarche puisque ce système ne pourrait pas fonctionner sans notre collaboration. La participation est maximale: en tant que consommateur nous participons directement à plébisciter le système, en acceptant d'acheter les produits que le système économique a besoin de vendre plutôt que les produits dont nous avons vraiment besoin en fonction de notre vocation propre. Notre participation va même au-delà; elle informe continuellement ce système de ce que nous sommes prêts à accepter, par le truchement d'enquêtes, de sondages, de statistiques auxquelles nous nous prêtons volontiers comme si notre devoir de citoyens nous obligeait aussi à collaborer à la bonne marche des affaires de l'économie privée.

Exploitation

Un système comme celui-ci n'a plus de limites car il se règle sur des lois qu'il secrète lui-même pour s'entretenir lui-même; les valeurs mises en avant par la publicité ne constituent pas un idéal de vie, mais un impératif pour faire fonctionner et pour faire tourner toujours

plus vite une machine qui n'a d'autre but qu'elle-même. Ce système est détaché de tout contexte. Il ne s'intègre plus dans un cosmos ni dans des relations d'échange avec le monde naturel qui l'entoure et qui lui a donné naissance. Il est autonome et centré sur lui-même.

L'exploitation économique des couches pauvres de la population est un tragique sujet: main d'oeuvre enfantine, travail épuisant des femmes dans les pays pauvres à côté des charges de famille et de ménage, conditions déplorables de vie pour les immigrés clandestins. Au-delà de ces cas d'exploitation extrême, on constate combien de gens, chez nous, souffrent dans leur vie de semaine sous la contrainte de conditions de travail qui ont perdu tout sens et qui, parce qu'elles ont le pas sur la dimension humaine, deviennent humiliation au quotidien. Malgré cette profonde aversion qui nous fait sentir combien nous sommes en décalage avec ce système de production, nous finissons par nous soumettre à cette logique économique par pure résignation, en affirmant qu'il n'y a pas d'autre manière de faire.

Cette résignation, si elle n'est pas une solution qui permette de trouver des alternatives, montre bien la profonde contradiction dans laquelle nous nous sommes enfermés. La soumission semble être la seule solution, faute de choix, parce qu'il faut bien vivre et gagner sa vie. Je suis frappé par cette profonde frustration et ce désespérant malaise face à une vie divisée entre un travail qui n'apporte que très peu de satisfaction et des loisirs qui sont plus une échappatoire à la tension d'une vie professionnelle et à un vide intérieur qu'un réel épanouissement de la personne et un moyen de satisfaire des besoins authentiques.

Nature - humanité

Accumulation et destruction

Mais l'exploitation ne se limite pas à notre personne, elle touche aussi profondément le milieu dans lequel nous vivons. Les activités humaines sont profondément dévastatrices. Elles sont ciblées sur deux activités principales: l'accumulation et la destruction. Plus la première se renforce, plus la seconde prend de l'ampleur.

L'accumulation n'a pas besoin d'être démontrée. Elle est le propre de notre système économique: toujours plus. Nous y reviendrons plus loin à propos du rôle que joue l'argent dans la définition de nos valeurs¹.

La destruction est par contre un aspect de notre culture qui n'est pas suffisamment pris en compte. Tout d'abord la part de gaspillage va toujours croissante. La moindre route, le moindre carrefour occupe aujourd'hui des surfaces toujours plus importantes alors qu'on est de plus en plus confronté à la pénurie de sol utilisable. Les déchets sont toujours plus nombreux, bien qu'ils représentent justement tout le temps et toute la frustration que nous avons consacrés et sacrifiés à l'acquisition de biens qui finissent à la décharge publique, de sorte que c'est un peu notre vie que nous jetons. Les appareils que nous produisons durent de moins en moins longtemps alors que la technique permettrait de produire des appareils extrêmement résistants. Les causes de ce sabotage sont évidentes pour ce qui concerne le profit qu'il permet, mais la part de gaspillage non voulu ne cesse pourtant d'augmenter et devient de plus en plus inquiétante. Il suffit d'observer les dysfonctionnements des entreprises et de l'administration pour être sidéré que, dans une culture de profit maximum, on n'ait pas pris en compte cette forme de destruction qui pèse lourd dans le bilan de l'entreprise. De plus en plus, nos projets,

dans les pays fortement équipés, n'ont de sens que dérisoire: une nouvelle route supplémentaire n'apporte que peu de choses, mais détruit par contre une surface immense de terre qu'elle condamne au désert, engendrant ainsi une destruction généralisée sans rapport avec quelques avantages ponctuels mineurs qu'elle procure.

Autodestruction

L'irréalité du monde au quotidien, dans un milieu artificiel qui a perdu toutes ses références naturelles, pousse les personnes sur des chemins très souvent autodestructeurs, comme s'il s'agissait de retrouver des sensations fortes. Faute de possibilités d'exprimer leur créativité, beaucoup fuient dans les drogues diverses ou dans des risques inconsidérés; les sports à risques et les tentations de l'extrême se développent de plus en plus. L'abstraction de notre monde, bercé par le virtuel, par les médias, par le spectacle et autres fictions, trouve son antidote dans le risque et l'autodestruction qui procurent leur taux d'adrénaline et d'émotions fortes.

Le suicide atteint des taux records et touche de plus en plus les jeunes voire même les enfants.

La destruction de notre environnement est un lieu commun qui met clairement en évidence nos tendances suicidaires, car cette destruction a atteint de telles proportions que seule une tendance autodestructrice prononcée peut expliquer notre manque de réaction face à l'urgence de mesures si élémentaires à prendre.

La grenouille et les moutons

Il y a lieu en effet de s'étonner de ce manque presque total de réaction face aux dangers catastrophiques qui nous frappent déjà et menacent notre survie.

¹ Voir: 5 - Vocation et subsistance - une réconciliation des idéaux, de l'argent et du marché.

On connaît le syndrome de la grenouille bouillie: une grenouille mise dans un récipient ouvert plein d'eau dont la température s'élève doucement ne saura pas sauter hors de l'eau, mais mourra ébouillantée, faute d'avoir pu discerner un seuil intolérable dans un processus de détérioration continue. Pour échapper au syndrome de la grenouille, il importe de rester clairement conscient des processus en cours (les observer, les mesurer, les évaluer) et de réagir vigoureusement avant de franchir les divers seuils.

On connaît aussi le syndrome du mal commun qui veut que, tant que tous les moutons du troupeau subissent le même mal, aucun ne réagisse mais que chacun accepte sa souffrance, faute de point de comparaison qui puisse montrer l'existence d'une alternative de meilleure qualité. Pour échapper au syndrome du mouton, il importe d'imaginer des alternatives, de les expérimenter à petite échelle pour tester leur validité, et de rompre ainsi la résignation générale face aux maux qui touchent tout le monde.

La question de la prise de conscience est primordiale, mais, comme je l'ai largement démontré dans mon introduction générale sur la communauté et l'autolimitation², la question de la mise en mouvement, c'est-à-dire de la rupture de nos immobilismes et conformismes, semble encore plus essentielle à l'initialisation d'une dynamique de changement. Le changement demande initiative, créativité et effort. Ni notre grenouille ni nos moutons n'en sont des adeptes convaincus.

² Voir: *0 - Communauté et autolimitation - une mise en mouvement du changement.*

Alimentation

Notre relation à la nourriture est vraiment l'expression de notre relation au monde qui nous entoure. La plupart du temps, les enfants qui ont un trouble alimentaire souffrent en fait d'un trouble de relation avec leur milieu. Ils ne peuvent absorber ce que ce milieu leur procure car ils sont sur la défensive. Une relation harmonieuse avec notre environnement engendre souvent un plaisir dans la consommation des mets les plus divers.

En effet la nourriture est vraiment le bien matériel et énergétique le plus précieux et le plus subtil qui nous relie à ce qui nous entoure. Elle en est l'expression la plus fine et la plus nuancée. Dans une société presque autarcique, elle est le produit visible du travail quotidien et de ce qui a cru localement, mais, dans notre société de marché, l'alimentation est devenu un produit industriel fort complexe. La plupart des aliments ont été transportés sur plusieurs milliers de kilomètres, non seulement le café, le thé ou les fruits exotiques, mais aussi de simples haricots peuvent provenir de pays lointains d'Afrique.

Le lieu de production de notre alimentation joue un rôle bien plus fondamental que nous le croyons, et ceci pour plusieurs raisons:

- Il détermine le type d'énergie que nous absorbons; chaque lieu a son énergie propre et l'alimentation qui y croît revêt des qualités particulières à ce lieu, destinées à apporter à l'autochtone tout ce dont il a besoin. Le fait de transporter la nourriture nie donc cette donnée fondamentale de notre équilibre.
- Une production orientée vers l'exportation et donc vers la seule nécessité d'un gain monétaire, entraîne de profonds déséquilibres dans l'économie locale et la satisfaction des besoins alimentaires

Nature - humanité

de la région productrice. Nombreux sont les pays d'Afrique qui produisent des fruits et des légumes pour l'exportation et qui n'ont pas les ressources nécessaires à nourrir la population locale.

- Les transports sont causes de nombreux défauts de cette nourriture d'exportation, par le simple fait que ces produits doivent être cueillis avant le stade de maturité ou qu'ils doivent être congelés. La qualité ne saurait donc être la même que celle de produits frais livrés sur la marché local qui ont été cueillis la veille, à pleine maturité.
- La consommation d'énergie, l'impact du taux des changes et du marché international sur les prix causent autant de déséquilibres qui ne produisent aucun bienfait.
- La distance engendre l'abstraction des conditions de production qui ne permet aucun contrôle de qualité concernant les méthodes appliquées. Il est impossible au consommateur de savoir si les travailleurs de ces plantations ont été payés honorablement, s'ils travaillent dans des conditions décentes jouissant des libertés syndicales élémentaires, si les méthodes de culture répondent aux exigences de santé (culture biologique, absence de produits chimiques, recyclages de matières). Le plus souvent ces conditions ne sont pas respectées et notre consommation se nourrit ainsi de la souffrance des autres. C'est ce que j'ai appelé le blanchiment des produits, à l'image du blanchiment de l'argent sale qu'effectuent les banques.

L'exigence d'une production locale semble donc impérative, surtout dans la mesure où elle est la seule mesure capable d'assurer à long terme l'autonomie de la communauté locale dans son approvisionnement dans un domaine aussi vital que l'alimentation. Elle est la condition nécessaire, mais non suffisante, pour que cette

communauté puisse contrôler les conditions de cette production, en termes qualitatifs surtout mais quantitatifs aussi.

Fast food et slow food

Depuis que la production alimentaire est devenue un commerce qui permet des profits substantiels, de nombreuses entreprises se sont développées qui contrôlent ainsi une part importante de la production ou de la distribution alimentaire.

- Notre alimentation est de plus en plus artificielle, car l'industrie s'en empare pour la transformer et créer des produits synthétiques qui sont bien loin de leur origine première. La viande est produite dans des conditions industrielles qui font souffrir les animaux, en batterie ou dans des conditions absolument indécentes. La qualité de l'alimentation procurée à ces animaux est définie essentiellement par des critères de rendement économique qui n'ont plus rien à voir ni avec la nature ni avec la santé. Les vaches mangent des farines de poisson, les poulets des hormones, et les pires inventions contribuent à défigurer ces êtres vivants, pour des simples raisons de profit. L'animal est considéré comme un objet au service de notre avidité, alors qu'il est en fait un être vivant qui a une sensibilité, une âme, des sentiments comme nous en avons aussi, même si c'est sur un mode qui peut être très différent.
- Les produits créés le sont uniquement pour générer les profits des entreprises qui les mettent sur le marché. L'objectif de ces entreprises est de s'asservir leur clientèle en créant la dépendance. La conception du produit est donc dictée par cette volonté d'asservissement qui ne recule devant aucun procédé. MacDonald crée une nourriture qui agit comme une drogue, tant elle contient des éléments chimiques qui créent la dépendance, et tant sa teneur en sucre et en graisse est élevée. Des expériences ont montré que

l'injection de produits limitant la dépendance face à la drogue diminue aussi celle face à ce type de nourriture. La liste des produits chimiques contenus dans ces produits artificiels est absolument effarante. Cette dépendance crée d'ailleurs des déséquilibres importants qui sont à l'origine de l'obésité et du diabète qui caractérisent de plus en plus les classes les plus pauvres de nos pays riches. De Dallas à Pékin en passant par Buenos Aires et Kampala, cette chaîne de fast food produit le même goût savamment étudié en laboratoire. Elle s'attaque essentiellement à l'enfance afin de créer très tôt, dans des esprits encore malléables, cette dépendance qui assurera des profits considérables à long terme. Aux Etats-Unis, ces entreprises du fast food partent même à la conquête des cantines scolaires qui acceptent généralement cette forme de sponsoring, faute de moyens financiers mis à disposition par le gouvernement. Il est bien évident que cette nourriture, malgré son prix apparemment bas, coûte en fait extrêmement cher à ses victimes et à la société en termes de santé. On a de la peine à imaginer comment des êtres humains peuvent oser développer une entreprise qui tue lentement ceux-là même qui pourraient être ou même sont souvent leurs propres enfants.

- Les entreprises du fast food s'implantent dans des pays pauvres pour en exploiter la population et ses ressources naturelles, profitant de conditions légales qui ne leur imposent que peu de contraintes. Il en résulte une détérioration sociale, écologique et économique qui dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Les femmes indiennes se mobilisent de plus en plus contre Coca-Cola, qui provoque des déséquilibres tragiques dans ces régions socialement et écologiquement si sensibles.
- La distribution de ces produits présente les mêmes défauts que sa production: détérioration des conditions de travail, anonymat des

formes de production, monopole dans la politique d'achat et de vente, manipulation de la clientèle, étroit lien avec le champ politique pour assurer le développement de ces techniques et empêcher une législation qui lui serait contraire.

On le voit, notre responsabilité est vraiment de lutter contre cette forme de consommation. Des procès ont été intentés à ces grandes entreprises pour mettre en évidence leur responsabilité. Au premier abord, il semble simpliste d'accuser des entreprises de la mauvaise qualité de produits que personne ne nous force à consommer. Mais il s'avère pourtant juste de dénoncer les méthodes trompeuses de vente utilisées par ces forces économiques destructrices car elles s'attaquent dans la plupart des cas à des personnes qui ne sont pas en mesure de se défendre, faute de connaître les conséquences de ce type de consommation. Comme pour les enfants qui sont la cible des campagnes publicitaires, il convient de protéger toute population de l'impact de cette propagande mensongère et pernicieuse. La législation devrait donc restreindre considérablement la liberté de ces entreprises au comportement criminel, en imposant des critères de qualité et de santé. Il est bien interdit d'empoisonner son voisin à la mort aux rats; pourquoi pourrait-on l'empoisonner à long terme à coup de sucre et de graisse?

Un mouvement est né récemment qui s'appelle le *slow food*. Il veut encourager la consommation d'une alimentation de qualité, produite localement et peu transformée, dans des conditions de respect animal, écologique et social. Il veut redonner la joie de la consommation de qualité, car la qualité doit être un objectif plus important que le profit. L'idée de lenteur n'est pas étrangère non plus à cet autre comportement qui jouit davantage du moment présent et sait résister à la pression du mythe de la vitesse. La gastronomie n'est pas un art de luxe; quand elle est pratiquée avec mesure, elle est un art de la

Nature - humanité

relation aux autres et à la nature qui illustre si bien ce que je cherche à décrire dans cet essai. La nature n'est plus ici un réservoir de ressources à exploiter et dominer, mais elle est un don, un monde maternel qui nous accueille et nous abrite, qui nous nourrit et nous aide à croître sur un chemin de vérité.

Le réchauffement climatique

Le grand thème à la mode depuis à peine quelques années, c'est celui du réchauffement climatique, qui vient parfaitement illustrer cette illusion que nous avons de dominer la nature alors que nous sommes tout simplement en train de détruire notre propre milieu vital. Ce thème du changement climatique est sans doute l'un des thèmes dont l'actualité est la plus aiguë depuis plusieurs décennies déjà, mais il n'est devenu à la mode que depuis que le monde politique ne peut plus éviter d'aborder ce sujet et de proposer des actions, faute de paraître complètement irresponsable et de passer pour cette raison à la trappe de l'oubli des prochaines élections. Deux gouvernements parmi les plus en vue, celui des Etats-Unis et de l'Australie, n'ont même pas encore accepté ou ont tardé de signer les accords de Kyoto qui définissent des objectifs en matière de réduction pour les émissions à effet de serre, alors que presque la totalité des autres nations a déjà adhéré à ces engagements qui restent pourtant très élémentaires et modérés. Une perception aussi primitive des choses laisse penser!

La politique s'est emparé de ce thème devenu favori pour le retourner à son avantage. Bien sûr, il est souvent question de faire un travail sérieux pour trouver les justes solutions et éviter le désastre, mais pourtant nombreux restent les aspects de cet enjeu qui ne sont même pas mentionnés. Comme pour le développement durable, le slogan devient un argument de vente et nombreux sont les services d'Etat

dévolus à cette question, et nombreux aussi sont les spécialistes de tout crin qui se déclarent experts en matière de développement durable; dans la plupart des cas, ils appartiennent eux-mêmes à cette catégorie de gens très aisés qui consomment le plus sur notre planète. Munis de leur ordinateur et de leur téléphone portable, il sillonnent la surface de la Terre en avion pour distribuer leurs conseils. Et même Al Gore reçoit le prix Nobel de la paix pour colporter un film de sa confection. On pense avec respect à ceux qui ont véritablement lutté pour la paix (Gandhi, Camata, Martin Luther King) au péril de leur vie. On préférerait que ces spécialistes restent chez eux; leur immobilité préserverait mieux la planète que ne le fait leur discours qui véhicule aussi le modèle de leur propre comportement; que faut-il suivre en l'occurrence: le discours qui appelle à une vie simple ou l'exemple du comportement qui prône un excès de toutes catégories? Il ne suffit pas de se déclarer adeptes d'une cause, mais encore faut-il appliquer strictement les principes qu'on prône, pour devenir crédible.

On ne saurait plaisanter avec cette question, tant elle est sérieuse. Toute incompétence en la matière s'avérera certainement suicidaire. Notre attitude dans les quelques années qui viennent va être déterminante car elle va décider de notre très proche avenir et de notre survie.

Je ne redirai pas ici ce qu'on lit partout à propos des causes du réchauffement climatique et de ses remèdes, mais je désire par contre souligner les malentendus ou les non-dits de ce débat. Je suis frappé par huit sujets de confusion qui viennent en permanence fausser le débat sur le réchauffement climatique, comme par exemple dans le film d'Al Gore *An Inconvenient Truth*, bien que cet exposé soit un admirable instrument pédagogique pour sensibiliser les foules. Je vais donc exposer ici ces huit points majeurs. Ce sont:

- 1) le refus de percevoir la réelle accélération des déséquilibres provoqués par l'effet de serre,
- 2) la confusion entre les notions d'énergie et d'émission de CO₂,
- 3) l'absence de distinction critique entre ressources et déchets,
- 4) l'urgence d'un démantèlement rapide des sources conventionnelles d'énergie (substitution, réduction et décentralisation),
- 5) la croyance en un rêve d'excellence qui exclut l'exigence d'équité,
- 6) la confiance excessive dans les mesures qui cachent la réalité des cycles,
- 7) la confusion entre solutions d'ordre technologique et solutions qui concernent nos modes de vie,
- 8) et enfin la perversion du commerce du carbone.

L'examen de ces sept confusions me permettra de mettre en évidence sept règles d'adaptation auxquelles nous devrions nous soumettre d'urgence.

Il est important de souligner au préalable que le réchauffement climatique est surtout dû aux activités humaines. Même si on peut certainement constater un réchauffement cyclique de la terre, selon une alternance claire de périodes de glaciation et de périodes de réchauffement, le phénomène auquel nous assistons aujourd'hui est provoqué essentiellement par la pollution atmosphérique dont l'humanité est responsable.

1) Fragilité des équilibres et accélération de l'effet de serre

Depuis que nous parlons davantage et plus ouvertement des défis auxquels nous confronte le réchauffement climatique, à savoir surtout l'urgence de réduire nos émissions de CO₂, nous avons malheureusement perdu de vue l'image plus large dans laquelle

s'insère cette problématique du réchauffement climatique; celui-ci n'est en fait que l'expression partielle la plus visible, et certainement la plus pressante, du problème global de la relation profondément déséquilibrée que nous entretenons avec le milieu naturel sous tous ses aspects; il est donc primordial de replacer cette problématique partielle du changement climatique dans son contexte plus large des grands cycles naturels si nous voulons proposer des solutions adéquates face aux menaces d'autodestruction auxquelles nous nous sommes nous-mêmes exposés.

Tandis que le débat qui porte sur le réchauffement climatique ne cherche qu'à proposer des ressources alternatives d'énergie ne dégageant pas de dioxyde de carbone, la problématique générale de l'équilibre dans notre relation à notre milieu naturel exige des changements bien plus importants car elle demande que nous nous réintégrions globalement, en tant qu'humanité, dans la rigueur stricte des cycles naturels de production et d'absorption qui caractérisent la vie de notre milieu naturel.

L'effet de serre qui provoque le réchauffement du climat repose sur un principe relativement simple: le soleil, dont la température est très élevée (approximativement à 6'000 °C), émet des rayons de courte longueur d'onde dus à la haute température de leur source et réchauffe tout ce qui se situe dans le champ de son rayonnement. Tout corps qui fait obstacle à ces rayons absorbe plus ou moins bien l'énergie qu'ils transportent, en fonction de la nature du matériau et de la surface qui lui est propre (bons ou mauvais coefficients d'absorption et de réflexion du matériau) et se réchauffe. La surface de la terre exposée ainsi au soleil se réchauffe donc et, selon sa nouvelle température accrue, émet à son tour un rayonnement, mais qui s'effectue, lui, selon une longueur d'onde plus grande correspondant à sa température plus basse. On assiste donc à un

Nature - humanité

changement de la longueur d'onde entre les rayons incidents et les rayons émis par le corps réchauffé. Dans le cas normal qui a caractérisé les millions d'années écoulées, ce rayonnement émis par la terre renvoie globalement vers le ciel le trop-plein d'énergie gagnée et l'équilibre de température est maintenu. Il n'y a donc pas de réchauffement climatique.

Par contre, depuis plusieurs décennies, l'accumulation de dioxyde de carbone (CO₂) dans l'atmosphère, provoquée par l'activité humaine et surtout par une combustion excessive d'énergie fossile, agit comme si notre planète était enveloppée d'une feuille de verre. C'est la propriété du verre de laisser passer les courtes longueurs d'onde mais de retenir les longues longueurs d'onde. C'est pourquoi le verre de la serre agricole laisse passer la chaleur entrante rayonnée par le soleil (source à très haute température et énergie à courte longueur d'onde) mais qu'il retient la chaleur sortante rayonnée par les surfaces intérieures de la serre chauffées par le soleil (source à température peu élevée et énergie à grande longueur d'onde), comme s'il était soudain devenu opaque à cette énergie sortante. Comme dans une voiture parquée en plein soleil, la température s'élève donc dans la serre. Tel est l'effet de serre provoqué par l'accumulation de CO₂ dans l'atmosphère; notre planète, enveloppée d'une atmosphère trop chargée de dioxyde de carbone, ne laisse plus ressortir le trop-plein d'énergie et elle se réchauffe.

Chacun connaît les conséquences de ce réchauffement qui provoque la fonte de la calotte glaciaire, des glaciers et des neiges éternelles, dont la disparition provoque une accélération du processus car la terre ou l'eau, débarrassées de leur protection réfléchissante, absorbent encore davantage le rayonnement solaire; l'effet devient ainsi, à son tour, cause accrue du réchauffement. Les perturbations se répercutent

ainsi en provoquant d'autres perturbations qui viennent aggraver la situation.

Les équilibres naturels sont extrêmement fragiles car ils se sont établis au cours de millions d'années et un rien peut les faire basculer. Il est faux de penser que ces phénomènes sont lents; ils sont en fait très rapides et s'accélèrent, car une perte d'équilibre entraîne en général une accélération du processus, à l'image de la vitesse de la pierre qu'on jette dans l'abîme ou à l'image de la toupille qui perd son équilibre sous l'effet d'un impact latéral très mineur.

Du constat de la fragilité de ces équilibres découle l'urgence d'une action qui se règle sur la vitesse effective du processus de dégradation plus que sur la lenteur de la réaction politique. Certes nos calendriers de réduction de nos émissions de gaz à effet de serre jouent un rôle pédagogique important et tentent au maximum de mobiliser les forces agissantes, mais ils ne tiennent que très peu compte de la rapidité et de l'accélération de cette dégradation ainsi que de la lenteur du processus de convalescence que l'environnement nécessitera pour de longues décennies encore, avant de retrouver l'équilibre d'origine, si cela est encore possible. Or, tant que l'équilibre n'est pas rétabli, le phénomène de réchauffement continue.

Ce phénomène d'accélération et cette durée de convalescence sont malheureusement négligés et chaque nouveau rapport scientifique publié montre que le réchauffement s'effectue selon un rythme qui s'avère toujours plus rapide que prévu précédemment. C'est bien la preuve que cette accélération est réelle et constamment sous-estimée.

L'urgence n'est donc pas fictive. Je comprends bien le rôle des calendriers qui visent à fixer des objectifs mesurables dans le futur proche, mais toute démarche de ce type ne peut que se laisser prendre

de vitesse. Lorsqu'avec mon véhicule, je me rends compte que je vais entrer en collision avec un obstacle, je freine le plus rapidement possible, au lieu de me dire: je me donne 300 mètres pour m'arrêter sans trop me secouer!

Nous pouvons ainsi formuler la première règle d'adaptation: un déséquilibre est un phénomène qui tend à s'accélérer; l'urgence exige un arrêt immédiat, c'est-à-dire sans délai, de tous les excès qui génèrent l'effet de serre. C'est l'objectif à court terme, formulé en termes d'urgence. argument évidemment peu séduisant pour mener une campagne électorale!

2) *Energie et émissions de CO₂*

Dans sa simplification, le débat politique concernant le réchauffement climatique se contente de rechercher des sources alternatives d'énergie. Mais on oublie trop souvent que tout usage d'énergie n'est pas forcément générateur de réchauffement climatique, car toute consommation d'énergie ne dégage pas forcément du CO₂ dont l'émission résulte en fait de la combustion d'une source quelconque de carburant.

La combustion n'est rien d'autre en fait qu'un phénomène de nature inverse à celui de la photosynthèse. Ces deux phénomènes existent dans la nature depuis toujours et procèdent tout simplement de réactions chimiques qui consomment ou dégagent de l'énergie. Comme rien, dans la nature, ne se crée ni se perd, les quantités respectives d'énergie et d'atomes avant et après chaque réaction chimique sont toujours strictement identiques. Pourtant certaines réactions doivent prélever de l'énergie dans leur milieu environnant (elles consomment alors de l'énergie) lorsque l'assemblage final

requiert davantage d'énergie que l'assemblage d'origine. D'autres en libèrent dans le cas contraire.

La photosynthèse par exemple prélève de l'énergie dans son milieu; l'apport d'énergie supplémentaire nécessaire, capté sous la forme d'énergie solaire par les feuilles de la plante, est piégé par la chlorophylle et converti en énergie chimique; cette énergie nouvelle décompose en oxygène et en hydrogène l'eau prélevée par les racines de la plante; les feuilles émettent l'excès d'oxygène qui résulte de cette décomposition et prélèvent dans le milieu immédiat, par ses feuilles, le CO₂ nécessaire qui se combine avec l'hydrogène pour produire le glucose (C₆H₁₂O₆). La plante prélève ainsi dans son milieu le CO₂ et l'énergie solaire nécessaires tandis qu'elle rejette l'excès d'oxygène. Le milieu a gagné en oxygène et perdu en énergie, tandis que la plante stocke en elle-même le CO₂ et procède ainsi à sa propre croissance.

La combustion est un phénomène inverse. Lorsque nous brûlons du bois ou des hydrocarbures, nous produisons une réaction chimique qui libère de l'énergie car la composition moléculaire finale requiert moins d'énergie que la composition moléculaire initiale. A l'inverse de la photosynthèse, la combustion consomme de l'oxygène et libère de la chaleur. 2 molécules d'hydrocarbure (C₁₈H₃₈) combinées à 55 molécules d'oxygène (O₂) produisent 38 molécules d'eau (H₂O) et 36 molécules de CO₂. Cette forme de combustion produit de l'énergie thermique en prélevant, dans le milieu ambiant, l'oxygène nécessaire à la nouvelle combinaison chimique et en libérant dans l'environnement le CO₂ qui résulte de la réaction et qui causera le réchauffement climatique s'il n'est pas absorbé dans un autre cycle naturel.

Nature - humanité

La respiration n'est rien d'autre qu'une forme de combustion. Plantes, animaux et humains vivent ainsi dans un cycle d'échange réciproques de carbone et d'oxygène. Les plantes se construisent par prélèvement du CO₂ disponible dans l'atmosphère ou à partir des déchets produits par exemple par la respiration humaine ou animale. Le cycle du carbone est le cycle de la vie; c'est d'ailleurs le sujet de la chimie organique qui, par opposition à la chimie minérale, étudie ce cycle de la vie.

Cette longue explication nous permet ainsi de souligner l'importance du carbone dans le cycle vital et d'insister sur le fait que c'est un cycle qui doit se refermer pour pouvoir continuer. Tout excès et tout déséquilibre majeur perturbe grandement ce cycle et empêche donc la vie. Telle est la leçon de ces commentaires sur le carbone, la photosynthèse et la combustion.

Tous les êtres vivants vivent en fin de compte uniquement d'énergie solaire et de ses dérivés. Car, en fin de compte, il n'y a sur notre planète aucune source d'énergie qui ne soit pas solaire ni aucune nourriture qui ne doive pas sa croissance au soleil: le bois, le charbon, les hydrocarbures ne sont rien d'autres que diverses formes d'énergie solaire stockées sous forme de carbone et toute plante n'est que de l'énergie solaire stockée sous forme de carbone.

La combustion de carburant (carbone) stocké dans la nature ne constitue qu'une forme d'énergie parmi d'autres. Les autres formes d'énergie, qui ne procèdent pas du processus de combustion, sont, elles aussi, des dérivés de l'énergie solaire mais elles sont d'une autre nature, car elles consistent en forces mécaniques ou elles produisent de la chaleur sans qu'il y ait de combustion.

L'énergie éolienne, par exemple, provient de la force mécanique du vent. Conséquence du réchauffement différencié par le soleil des diverses parties des continents et des océans, le vent est dû aux mouvements d'air qui résultent des différences de températures, de densités et de pressions entre masses d'air. L'inertie de l'air (masse du fluide en mouvement) est suffisamment importante pour entraîner un élément mécanique (hélice). Cette énergie est entièrement renouvelable car elle naît de la seule force du vent qui est générée par les cycles naturels. Elle n'épuise aucune source et ne produit aucun déchet: elle ne fait que capter une énergie disponible qui se perd si elle n'est pas utilisée.

Il en va de même de l'énergie hydraulique dont la force est, elle, due à la gravitation. Cette énergie est aussi dérivée de l'énergie solaire dans la mesure où l'eau ruisselle sur la surface de la terre après être tombée en pluies qui résultent, elles, de l'évaporation provoquée par le réchauffement sous l'effet du soleil. La gravitation entraîne l'eau dans un mouvement de chute dont résulte une force mécanique due, comme pour le vent, à l'inertie du fluide. Une partie de notre électricité provient de diverses sources hydrauliques, qui, à part leur impact sur le site, ne produisent pas de nuisances, mais une autre part est d'origine nucléaire, qui, elle, produit des déchets non recyclables, ou provient de centrales au charbon qui produisent donc du CO₂.

A côté de l'énergie mécanique (éolienne ou hydraulique), il existe aussi des formes d'énergie chimique sans combustion, comme l'énergie solaire électrique; celle-ci est produite par des panneaux composés de cellules de silicium qui génèrent un courant électrique sous l'effet de la lumière; elle est due à une réaction chimique, par excitation des cellules de silicium. Elle ne résulte pas non plus d'une combustion et ne dégage pas de CO₂.

L'énergie solaire thermique, produite par des capteurs solaires à eau servant par exemple à chauffer l'eau sanitaire, ne dépend pas non plus d'une forme de combustion et ne produit donc pas de CO₂. Elle consiste simplement à absorber directement la chaleur du soleil dans un corps noir qui transmet cette chaleur à l'eau.

L'énergie nucléaire est de nature chimique puisqu'elle fait intervenir une modification de la constitution du noyau de l'atome en divisant le noyau en deux parties plus stables, source d'un dégagement d'énergie considérable. Il ne s'agit pas de combustion et cette énergie ne produit pas de CO₂, mais elle produit par contre des déchets impossibles à recycler: le combustible dégradé par la fission, qui reste hautement radioactif.

La consommation d'une source d'énergie ne signifie donc pas inévitablement une accumulation de CO₂ et un effet de réchauffement climatique. Même la combustion elle-même n'est pas forcément cause de réchauffement climatique, si elle s'intègre dans un cycle d'absorption comme l'échange de la respiration et de la photosynthèse. Le cycle du carbone est le cycle naturel de la vie, et les processus de photosynthèse et de combustion en font naturellement partie, mais tout excès de combustion provoque pourtant une accumulation de CO₂, c'est-à-dire de gaz à effet de serre, qui provoque le réchauffement climatique; toute production de nuisances qui ne sont pas résorbées par la nature provoque une détérioration de notre milieu. Il ne suffit pas, pour éviter toute accumulation de déchets impossibles à résorber, de réduire notre usage de carburants combustibles et de remplacer ces énergies par des énergies qui ne procèdent pas de la combustion, comme par exemple les énergies solaire, éolienne, hydraulique, même si celles-ci ne produisent pas de CO₂ et si elles sont inépuisables car constamment renouvelées. Mais il importe surtout de bien distinguer les diverses

natures d'énergie et d'examiner dans quelle mesure l'utilisation de chacune d'elles peut s'intégrer dans un cycle naturel équilibré. On voit que le remplacement d'une énergie à base de combustible par une autre n'est qu'une mesure partielle qui va dans le sens du respect des cycles. Cette compatibilité avec les cycles naturels doit être examinée tant du point de vue qualitatif que du point de vue quantitatif, en considérant aussi l'impact à l'échelle plus locale et non seulement globale. Tout excès agit en effet comme une incompatibilité. C'est bien cette intégration aux cycles naturels qui est déterminante, et non le remplacement d'une technique de production d'énergie par une autre.

Nous pouvons ainsi formuler la deuxième règle d'adaptation: la production et la consommation de l'énergie, qu'elles procèdent du principe de la combustion ou non, doivent s'intégrer dans un cycle naturel de reconstitution des ressources et d'absorption des déchets, tant du point de vue qualitatif que du point de vue quantitatif. Ce critère du cycle est impératif et déterminant pour notre futur. Il doit être respecté de manière absolue. Dans ce sens, il est évident que les énergies renouvelables qui ne produisent pas de CO₂ s'intègrent mieux dans les cycles naturels.

3) Ressources et déchets

Chaque source d'énergie présente donc certains avantages et certains inconvénients qui sont respectivement très différents d'une énergie à l'autre. Dans ce sens, il convient de bien distinguer les aspects qui concernent les ressources et les aspects qui concernent les nuisances ou déchets. C'est une chose que le débat sur le changement climatique omet complètement.

Nature - humanité

Certaines ressources, comme les énergies fossiles, ne sont pas renouvelables. Nous les épuisons en les consommant et privons ainsi nos descendants de leur usage: plus les ressources se font rares et plus l'enjeu de leur accès devient une question cruciale en regard du type de développement que nous avons choisi, engendrant ainsi des tensions extrêmes qui débouchent sur la guerre (Proche et Moyen-Orient). De plus, ces ressources qui s'épuisent rapidement provoquent une quantité de déchets que la nature ne parvient pas à absorber (CO₂). Elles ne répondent donc pas à l'exigence cyclique, ni du point de vue des ressources ni du point de vue des déchets.

D'autres ressources, telles que les biocarburants et toute la biomasse (bois et autres combustibles d'origine organique), sont renouvelables mais produisent pourtant aussi les mêmes déchets que les carburants fossiles (CO₂) car ces ressources procèdent aussi du principe de combustion. Elles répondent donc à l'exigence cyclique uniquement du point de vue des ressources mais pas du point de vue des déchets. Le débat actuel simplifie le processus de combustion et de réabsorption en affirmant que toute matière organique est du CO₂ stocké, et que par conséquent la combustion de ces matières organiques n'entraîne aucune augmentation de CO₂ dans l'atmosphère, puisque le CO₂ libéré ne tardera pas à retourner dans la masse organique qui va remplacer celle dont il est issu; mais cela n'est pas exact pour les trois raisons suivantes:

1) Premièrement, le combustible n'est pas forcément remplacé par une nouvelle culture capable d'absorber le CO₂ qui a été libéré; puisque la croissance (absorption) précède la combustion (libération de CO₂), et non le contraire, la combustion libère donc du CO₂ stocké sans que ce CO₂ soit assuré d'être de nouveau absorbé par la matière organique.

2) Deuxièmement, le combustible n'est pas forcément brûlé là où il est produit et le cycle n'est donc pas assuré d'être bouclé, sauf transport pour retour au lieu de départ, ce qui n'est pas envisageable.

3) Troisièmement, à moins de remplacer une surface bétonnée ou inculte, la culture du combustible organique remplace en général une autre culture, qui absorbe elle aussi déjà du CO₂ mais sans forcément produire un combustible qui dégagera du CO₂; cette culture de remplacement va donc produire un supplément de carburant sans procurer d'absorption supplémentaire, dans le cas par exemple où elle remplace une culture alimentaire.

Ainsi, le principe selon lequel la combustion de matériaux organiques ne produit pas de CO₂ supplémentaire est faux. Pourtant ce principe sert de base à toutes les projections du futur. On constate ainsi que l'usage de carburants organiques n'est pas forcément une solution.

Pour sa part, l'énergie nucléaire a finalement des caractéristiques très semblables à celles des hydrocarbures, bien qu'elle ne produise pas de CO₂; elle n'est pas renouvelable et produit des déchets encore plus dangereux et encore moins recyclables.

L'énergie éolienne et l'énergie solaire sont complètement renouvelables et ne produisent aucun déchet. Elles répondent donc parfaitement à l'exigence cyclique. Ces sources d'énergie ne font que capter une énergie qui est déjà active et qui se perd si elle n'est pas utilisée. Il faut cependant souligner que la production des installations nécessaires à capter ces énergies consomme, elle, de l'énergie qui n'est pas forcément renouvelable et que les installations devront "rembourser".

En ce qui concerne les déchets, il importe aussi de considérer les conséquences secondaires qu'entraîne l'usage d'un type de ressources, car celui-ci peut par exemple répondre à l'exigence cyclique mais provoquer des effets nuisibles de manière indirecte. Par exemple, la production de biocarburants nécessite de grandes surfaces de cultures qui viennent trop souvent remplacer des productions alimentaires indispensables à la population locale ou entraîner une déforestation nuisible à l'équilibre local. Les installations hydroélectriques viennent souvent détruire de gigantesques sites naturels et chasser les populations établies. Elles provoquent aussi une grave atteinte au paysage (barrages, lignes à haute tension) et à la santé (champ magnétique).

Nous pouvons ainsi formuler la troisième règle d'adaptation: en étudiant de manières distinctes ce qui se passe en amont (ressource) et en aval (déchet), on perçoit mieux les propriétés respectives de chaque source d'énergie, c'est-à-dire ses qualités et ses défauts propres, bien que ressources et déchets ne soient en fait que des étapes successives d'un même cycle de transformation où le déchet de l'étape précédente devient la ressource de l'étape suivante. Les conséquences indirectes doivent aussi être considérées, à titre d'effets secondaires (produits ou déchets).

4) L'urgence d'un démantèlement rapide des sources conventionnelles d'énergie (substitution, réduction et décentralisation)

Il est certes essentiel de développer rapidement des sources renouvelables d'énergie qui s'inscrivent, tant du point de vue des ressources que des déchets, dans la chaîne stricte des cycles naturels. Mais il ne suffit pas de produire de l'énergie propre; il faut aussi

démanteler les autres sources d'énergie conventionnelles actuelles. C'est une chose qu'on omet de dire.

Il ne suffit pas en effet de produire de l'énergie propre car cette source d'énergie ne fait que s'ajouter à la production actuelle. Elle participe donc à augmenter la production et la consommation totale d'énergie, tandis que le dégagement de gaz à effet de serre reste le même. En fait, chaque fois que nous mettons en service une nouvelle source de production d'énergie propre, nous devons nous assurer que l'équivalent en puissance soit mis hors service dans le domaine de production conventionnelle. C'est l'exigence de substitution qui est essentielle pour remédier à l'effet de serre.

A cette exigence de substitution s'ajoute encore l'exigence de diminution. Il importe aussi de démanteler notre système de production plus vite que nous le remplaçons par d'autres sources propres d'énergie. Cette exigence est tout aussi essentielle car elle nous force à diminuer notre consommation totale: gaspillage et consommation superflue.

Dans ce sens, lorsque j'installe ma propre production d'électricité solaire autonome pour satisfaire aux besoins de ma famille ou de mon unité de voisinage, il est préférable de ne pas être connecté au réseau, car je serai ainsi forcé d'adapter ma consommation à la quantité d'énergie disponible localement. Sinon, je consommerai l'énergie du réseau chaque fois que les conditions de production seront les plus mauvaises; et le réseau devra donc être dimensionné pour répondre à cette demande extrême. Il produira donc en permanence la quantité d'énergie capable de répondre à ce maximum de demande. Ma production n'aura donc pas servi à diminuer la production globale. Ce simple exemple montre combien la décentralisation est donc un facteur de réduction de la consommation.

Nature - humanité

Nous pouvons ainsi formuler la quatrième règle d'adaptation: non seulement il importe de produire une énergie propre (renouvelable et dont les déchets se résorbent rapidement) mais il est impératif de démanteler les anciennes installations de production conventionnelle d'énergie plus rapidement que ne sont mises en place les nouvelles sources d'énergie afin que ces nouvelles énergies se substituent aux anciennes et que la production globale diminue dans les mesures envisagées, au lieu de se voir augmentée de la quantité produite par ces nouvelles sources. Et corollaire de cette règle: la décentralisation de la production d'énergie force chacun à respecter les limites de sa propre production, de sorte que le cumul de ces mesures d'autolimitation participe aussi à la diminution globale de consommation.

5) *Excellence et équité*

Dans les milieux qui militent activement pour une reconversion de nos formes d'approvisionnement en énergie, on perçoit souvent l'expression d'un rêve sincère qui désire transformer la collectivité locale en modèle à l'échelle nationale, voire mondiale. Ce désir d'excellence est très positif. Toutefois il omet souvent de considérer que la collectivité locale, bien loin de devenir modèle d'excellence, est, dans nos pays riches, une très grosse dévoreuse de ressources de tous genres. L'empreinte écologique³ d'une telle collectivité se mesure à la surface de sol dont chaque habitant a en moyenne besoin (surface de culture, de pâture, de forêt, de pêche, surface bâtie, aménagée) pour satisfaire tous ses besoins selon le standard de vie qu'il a adopté; bien sûr pour nos riches collectivités, cette empreinte s'avère gigantesque, surtout en comparaison de celle des pays pauvres. Il y a donc une certaine insolence à prétendre à l'excellence

³ Ce sujet sera repris en détail dans *4e déséquilibre: Sud - Nord*.

lorsqu'on consomme en fait quelques 50 à 100 fois plus qu'une autre nation, et cela sans même comparer les extrêmes mais seulement les moyennes nationales.

Il ne peut pas y avoir de débat sur l'écologie et sur le réchauffement climatique sans faire intervenir le concept de partage des ressources disponibles et d'équité de traitement de toutes les catégories sociales, ethniques et culturelles.

A l'heure actuelle, la palme de la douceur revient aux pays pauvres: l'excellence est plus le sort du Mali, du Laos ou du Bangladesh que des Etats-Unis ou de l'Australie, même si ces pays pauvres souffrent de dramatiques problèmes écologiques. En tant que nations riches, notre premier devoir est de ramener notre niveau de consommation à la moyenne mondiale, ce qui revient à diviser par 4 au moins notre niveau actuel de consommation, avant de pouvoir nous affirmer tout simplement moyens. Auparavant, il est exclu de parler d'excellence, sauf en termes négatifs.

Nous pouvons ainsi formuler notre cinquième règle d'adaptation: la véritable excellence en matière de gestion de nos ressources et de nos déchets selon l'exigence d'une juste intégration aux cycles naturels ne peut se fonder que sur les principes de partage et d'équité de traitement de toutes les nations et de toutes les catégories sociales. Les variations de rythmes dans les cycles (vaches grasses - vaches maigres) nous imposent aussi des contraintes importantes en matière d'adaptation et de partage.

6) *Mesures et cycles*

On ne gère bien que ce qu'on peut mesurer, mais toute mesure a ses limites car elle n'est qu'un reflet très simplifié de la réalité. Les

prévisions sur l'évolution future sont trop souvent dénoncées par les mesures ultérieures, car, comme je viens de le mentionner plus haut, l'accélération des déséquilibres est presque toujours sous-estimée, faute d'outils adéquats pour percevoir tous les aspects de cette accélération.

Par ailleurs, les cycles sont extrêmement complexes et donc impossibles à cerner; l'exemple des faux raccourcis concernant les combustibles organiques montre comment les mesures précises ne peuvent pas donner de résultats justes. Les phénomènes ne peuvent pas être mesurés de manière suffisamment précise; par exemple, les vents ne poussent pas forcément le dioxyde de carbone là où il peut être le mieux absorbé, ou les variations des cycles dues à la sécheresse ou aux intempéries viennent en permanence modifier la courbe d'évolution.

Le débat sur le réchauffement climatique, en se focalisant sur la production de CO₂, oublie la perspective plus large de notre intégration au milieu naturel, à ce milieu vital qui nous nourrit et nous procure tout ce dont nous avons besoin. Il néglige tous les processus de détérioration de notre environnement qui sont dus aussi à l'action humaine et qui rendent notre planète de moins en moins habitable et surtout de moins en moins capable de faire face aux charges auxquelles nous la soumettons. La déforestation, la réduction des surfaces cultivables, l'intoxication de nombreuses terres par nos déchets de tout type, la défiguration du paysage, la détérioration des conditions de vie urbaine d'une catégorie sociale toujours plus importante, la croissance de la violence, font également partie de cette perspective globale trop souvent oubliée. Ces formes de dégradation de notre milieu vont même jusqu'à déborder l'exigence pourtant fondamentale d'intégration aux cycles naturels qui, aussi exigeante soit-elle, ne suffit pas à régler notre relation à notre milieu.

Nos domination et contrôle apparents du milieu ne sont qu'illusion. En fait, ils ne sont qu'autodestruction.

De surcroît, nos mesures sont complètement faussées lorsqu'elles abordent le domaine financier. Les coûts sont souvent considérés à tort comme des critères de choix, comme si les prix pouvaient être représentatifs de la vraie hiérarchie des valeurs; ils ne sont en fait que le produit accidentel de la spéculation qui ne considère pas les valeurs réelles de l'équité, de la biodiversité, de la durabilité, de l'équilibre. Les coûts ne sauraient donc représenter les vraies valeurs; ils ne constituent en fait que des contraintes économiques abstraites qu'on ne peut certes éviter de prendre en compte mais qui sont dépourvues de tout sens réel.

Nous pouvons ainsi formuler la sixième règle d'adaptation: nos mesures nous aident certes à cerner ce qui se passe, mais elles ne sont pas le reflet strict de la réalité; il faut donc les utiliser avec beaucoup de précautions et ménager une large marge de sécurité. Les coûts ne peuvent être des critères de choix représentatifs d'aspects qualitatifs, car ils ne représentent que des contraintes économiques sans fondement de valeur. Les critères qualitatifs concernant les cycles, l'équité, la paix, jouent un rôle primordial dans notre appréciation.

7) Technologie et mode de vie

Focalisé sur la production de gaz à effet de serre, le débat sur le réchauffement climatique cherche surtout des solutions techniques à court terme pour remplacer les sources d'énergie nuisibles par des sources moins néfastes, et il se limite ainsi à une démarche d'ordre seulement technologique, sans considérer vraiment ce qui génère les déséquilibres qui nous menacent. N'est-ce pas justement cette fascination pour la technologie qui est la cause de tous nos malheurs?

Nature - humanité

J'y reviendrai plus loin à propos de la technologie, et pour le moment, je me contenterai de souligner que cette manière unilatérale de chercher des solutions uniquement techniques ne saurait suffire à trouver les vraies solutions. L'attitude qui a engendré un problème ne peut pas procurer elle-même les solutions à ce problème; il faut un changement de manière de voir, un changement fondamental de paradigme.

De surcroît, la recherche d'énergies de remplacement ne nous assure pas que ces sources d'énergie ne soient pas tout simplement utilisées comme des sources supplémentaires. Qui nous assure qu'elles vont vraiment remplacer les sources nuisibles, c'est-à-dire que les combustibles fossiles par exemple seront vraiment abandonnés avant d'être épuisés? Ne vont-elles pas au contraire offrir une source supplémentaire pour satisfaire l'augmentation exponentielle de nos besoins? Et si elles les remplacent vraiment, qu'entreprendons-nous aujourd'hui pour assurer une réduction de nos besoins à court terme? Remplacement et réduction vont en effet de pair et ne peuvent être dissociés.

Le véritable enjeu du débat ne se limite pas à quelques choix techniques mais concerne l'ensemble de nos modes de vie. C'est bien la thèse que je défends dans cet essai. Sans une révision de nos valeurs, de nos buts, de notre conception du sens de la vie, il ne peut pas y avoir de solution vivable à long terme. Certes nous devons aussi trouver des solutions techniques, nous devons aussi trouver de nouvelles ressources énergétiques et de nouvelles manières d'approcher les problèmes, mais nous devons surtout revoir nos standards de vie: quel degré de confort? quelle mobilité? quel type d'insertion dans le milieu naturel? quelle faculté de pratiquer l'autolimitation? quelles priorités pour quelles valeurs?

Si nous acceptons de nous livrer à cet examen critique, cette remise en question de nos modes de vie va permettre d'orienter notre quête vers des solutions durables et réellement intégrées aux cycles naturels. Sinon, il ne saurait y avoir de véritable solution. Les solutions technologiques, si elles ne découlent pas de choix de société, deviennent les éléments moteurs de notre développement sur lequel nous perdons ainsi tout contrôle. C'est ce qu'on appelle la technocratie et c'est sans doute un des maux majeurs de notre époque qui a généré les déséquilibres dont nous parlons ici. Or le débat actuel élude cette remise en question de nos modes de vie, en refusant d'envisager de revoir nos standards. Politiquement, il n'est pas accepté de remettre en cause notre ligne de développement, car aucune autorité en place n'ose formuler l'exigence d'une forme d'autolimitation. Les corrections ne peuvent donc qu'être cosmétiques.

Nous pouvons ainsi formuler la septième règle d'adaptation: il n'y a pas de solution au réchauffement climatique et à une réharmonisation de notre relation avec notre milieu naturel tant que nous refusons de remettre en cause nos modes de vie et les valeurs qui les orientent. Sans autolimitation, il ne peut y avoir d'équilibre dans notre relation avec la Terre. Aucune technique ne peut nous offrir la solution, car la solution est d'ordre éthique: elle concerne notre conception du sens de la vie. L'usage de notre technologie doit découler de nos choix sociaux et communautaires, et non venir déterminer les buts de nos collectivités locales.

8) Le commerce du carbone

Le commerce du carbone consiste en transactions sur les mesures mises en oeuvre pour lutter contre l'effet de serre et sur le droit de polluer (en termes de production de CO₂) que concéderaient ces

mesures ou le fait de ne pas utiliser la totalité de son quota de pollution (gaz à effets de serre). L'idée de pouvoir acheter des droits de polluer constitue sans doute l'une des plus grandes aberrations de notre temps, et l'une des plus fortes expressions de perversion de notre société. Moralement, cette option n'est pas défendable. Aucune richesse ne saurait justifier le droit de détruire.

Tout est dit ainsi sur le commerce du carbone. Il ne saurait y avoir de compensation pour un manque à polluer et personne n'a le droit de s'arroger aucun droit de polluer. Pourquoi ne vendrait-on pas aussi le droit d'assassiner son voisin? Par exemple: j'ai mis au monde six enfants; j'ai donc le droit d'assassiner six personnes! Ceci dit, on peut malgré tout encore ajouter les quelques remarques suivantes:

- Le commerce du carbone ne sert qu'aux nations riches qui peuvent s'octroyer le "manque à polluer" des plus pauvres.
- Ce commerce est purement théorique car la pollution reste un phénomène lié étroitement à un lieu de production, même si les grands courants climatiques en font un enjeu global. Les cycles locaux de résorption des déchets et émissions sont primordiaux pour éviter des cataclysmes. C'est pourquoi les grandes concentrations de pollution, comme les villes ou les régions hautement industrialisées, ou encore l'aviation, posent problème: elles ne peuvent résorber leurs émissions négatives localement et ces émissions sont entraînées vers d'autres régions qui ne sont que rarement en mesure de remédier à ces excès.
- La vente de carbone devrait donc aussi s'accompagner d'un transport de déchets (CO₂), ce qui rappelle les pratiques hautement condamnables d'exportation de nos déchets toxiques ou radioactifs vers les pays pauvres. Aucune morale ne saurait justifier cette manière de faire.

- Le principe de précaution et l'exigence d'autolimitation nous imposent de ménager des marges de sécurité aussi grandes que possible. Nous n'avons aucun contrôle sur les cycles naturels et ne pouvons nous risquer à jouer avec ces équilibres subtils. Nous devons aussi apprendre à ne pas consommer tout ce qui est disponible pour la simple raison que c'est disponible.
- Le principe d'amour n'admet pas de détruire ce qu'on respecte. Comment ne pas tout mettre en oeuvre pour limiter les effets néfastes de nos activités.

Nous pouvons ainsi formuler la huitième règle d'adaptation: le commerce du carbone est profondément immoral et ne saurait se justifier en aucune condition. Respect des cycles, précaution, équité et autolimitation sont les règles de rigueur, toutes restrictives.

Voici donc achevée la description de ces sept malentendus majeurs concernant le débat sur le réchauffement climatique. Il me semble que les remarques faites à propos de ces confusions importantes réorientent fondamentalement le débat vers d'autres solutions, dans la mesure où elles font intervenir des critères de perception, de conception, d'orientation et de sélection très différents. Ce n'est qu'en intégrant ces paramètres qualitatifs majeurs au débat que nous pourrions façonner un nouveau chemin d'évolution qui ne repose pas sur une domination exacerbée et à sens unique de la nature mais qui nous offre au contraire l'harmonie d'une intégration qui respecte les cycles naturels et nous permette de trouver notre vraie place comme partie intégrante d'un Tout qui a existé bien avant notre apparition sur Terre.

Il importe aussi de se demander pourquoi le débat est tellement faussé, alors que les constats émis plus hauts sont absolument

Nature - humanité

évidents dès qu'on prend le temps de les étudier. Pourquoi les biocarburants sont-ils présentés comme une solution au réchauffement climatique, alors qu'ils ne le sont pas puisqu'ils reposent aussi sur le principe de combustion qui provoque des gaz à effet de serre? En fait ils ne sont qu'une solution à l'épuisement des ressources en carburants fossiles. Bien sûr, il y a dans ce débat une grande part d'ignorance, d'engouement trop rapide pour des thèses à la mode et aussi un aveuglement certain face aux vérités qui nous dérangent profondément dans la mesure où elles exigent un changement radical de comportement. Cependant, je suis de plus en plus convaincu que les ambiguïtés du débat sont aussi soigneusement entretenues, ou du moins pas démenties, par des intérêts colossaux concernant la reconversion prochaine des grands producteurs actuels de pétrole. Cette ressource fossile est bientôt épuisée et le débat actuel permet de vulgariser les conditions d'une reconversion en préparant les consommateurs à bien accueillir les nouveaux produits de remplacement. Déjà les grandes compagnies pétrolières et les producteurs de semences OGM s'allient pour conquérir ce nouveau marché. La déforestation, le déséquilibre des prix alimentaires, la tendance à la concentration de la production, l'appauvrissement des petits paysans producteurs qu'entraîne déjà la production des agrocarburants sont des signes annonciateurs évidents de cette implication dévastatrice de gros intérêts qui ne reculent devant aucun moyen pour se tailler une grosse part d'un marché futur aussi prometteur. Ce ne sont donc pas eux qui vont rectifier les termes de notre réflexion concernant le réel impact des biocarburants. Seule une pratique rigoureuse au quotidien des principes énoncés plus haut permet de distinguer les authentiques promoteurs d'une nouvelle justice et les parasites opportunistes d'une campagne qui sert leurs intérêts. Comment donc préparer la reconversion sans qu'elle profite encore une fois aux plus puissants mais en assurant d'abord l'intégration de cette nouvelle production dans un cycle naturel et

conformément à des priorités éthiques absolument fondamentales, comme la priorité de la production alimentaire sur celle du carburant ou le principe de juste rétribution des petits paysans qui cultivent ces produits? A un stade encore très préliminaire, la réponse à cette question passe d'abord par une réadaptation des termes du débat sur le réchauffement climatique.

2e mouvement: la fuite - nier

Non seulement notre culture s'enferme dans un monde artificiel replié sur lui-même et coupé de la nature, mais elle triche aussi lors de la confrontation avec son milieu, essentiellement par deux moyens: la force et la virtualité.

La force

La nature nous impose, dans le temps, divers rythmes journaliers et saisonniers et, dans l'espace, un terrain qui a toute la lourdeur des matières qui le constituent, qui est marqué par la distance et par la pente, c'est-à-dire par l'effort nécessaire à transporter des masses, que ce soit la nôtre ou celle de marchandises. Franchir un col des Alpes à dos de mulet pour se procurer des biens essentiels dans la vallée voisine en échange de ses propres produits, requiert effort et temps.

Or notre civilisation technicienne veut faire vite et éviter l'effort physique. Pour cela, elle use de la force. On ne se contente plus de se laisser pousser par le vent au gré du courant. Nous avons perdu toute patience et faculté d'observer la nature et de trouver une manière appropriée de jouer avec ses propres forces. Nous ne savons plus rester aux aguets de circonstances favorables. Nous voulons tout et tout de suite.

Nous avons donc recours à l'énergie que nous dépensons sans compter, avec un rendement extrêmement faible. C'est que nos machines sont beaucoup moins efficaces que ne l'est notre corps physique, bien qu'elles soient infiniment plus puissantes. Un avion utilise le 90% de son énergie à déplacer son poids propre et donc seulement 10% de sa charge totale est vraiment utile, tandis qu'un homme transporte presque l'équivalent de son propre poids sur son dos. De plus, l'avion doit s'élever en l'air, jusqu'à 10'000 m d'altitude, pour revenir ensuite au sol, sans que cet effort n'ait rien produit. On pourrait continuer ainsi, par une liste infinie, à démontrer l'inefficacité de nos machines et mettre surtout en évidence cette mentalité d'impatience qui veut que tout soit à tout prix immédiat et exactement conforme au désir initial, sans compromis.

Cette attitude d'impatience extrême se traduit non seulement par une débauche d'énergie mais aussi par une intolérance et une violence de comportement qui engendrent guerres et destructions de tous ordres.

La virtualité

A côté de l'usage de la force, l'autre fuite devant la réalité d'un milieu physique perçu comme trop contraignant consiste à se réfugier dans un monde fictif, coupé de toute relation avec ce monde physique environnant. Les nouvelles techniques de l'information et de la communication nous permettent de trouver aisément ce refuge dans un monde virtuel qui manipule tout ce qu'il trouve, mais dont jamais le produit n'entre en confrontation avec la réalité physique et sociale.

Information et publicité se confondent de plus en plus: tandis que l'aspect commercial prend toujours plus d'importance dans la sélection de ce qui nous est offert à titre d'information, nous ne pouvons plus faire de distinction entre la description des faits et leur

interprétation, livrées toutes deux dans un même élan qui les mêlent savamment. Nous perdons ainsi tout contrôle et toute chance d'exercer notre esprit critique tandis que l'information, toujours plus manipulée en fonction des intérêts de ceux qui en détiennent la source, nécessiterait au contraire, justement à cause de sa nature ambiguë, beaucoup plus de possibilités de recouper ce qui nous est dit et de nous faire notre propre opinion.

Notre conception de la communication se berce d'illusions en croyant que l'avalanche de messages permet de créer le lien, alors que notre saturation est telle que nous ne pouvons plus rien absorber. Certes il est agréable de pouvoir communiquer rapidement et à bon marché avec ceux que nous aimons à l'autre extrémité de la terre. Mais cette relation ne peut être profonde que si elle est alimentée par des échanges authentiques dans une proximité réelle de coeur et d'esprit, si elle n'est pas physique; telle est notre nature et nous ne pouvons pas y échapper.

Le pire aspect du monde virtuel des médias et de la communication est qu'il n'établit plus de distinction claire entre ce qui est imaginaire et ce qui est réel. Les morts de la guerre à laquelle on assiste en direct sur le petit écran ne sont ni plus réels ni moins fictifs que ceux du film policier. Les jeux électroniques créent un monde de héros préprogrammés et le joueur, pour un moment, croit réellement qu'il est ce personnage fantastique. Le fou d'internet qui communique avec divers interlocuteurs inconnus croit en fait les connaître alors qu'il ne projette que ses attentes sur ces gens dont il ne peut avoir une image qu'à travers ce qu'ils lui disent, c'est-à-dire sans vérification possible, sans confrontation avec le réel.

Nature - humanité

Démobilisation

Les contes de fées ont toujours existé et ont toujours fait rêver l'humanité; mais ils sont toujours restés des contes, car ils n'ont jamais été réalité, bien qu'ils aient pour fonction principale d'expliquer cette réalité. Mais surtout ils ont toujours été le véhicule d'une sagesse séculaire, c'est-à-dire qu'ils transmettent un enseignement issu d'une longue expérience humaine. Ce n'est pas le cas de la publicité qui est pure manipulation dans sa tentative de créer de faux désirs et besoins. Aujourd'hui cette frontière entre réel et fiction s'estompe. Ce fossé est synonyme de la rupture entre notre société et la nature, mais le côté le plus tragique de cette évolution est qu'il ouvre une porte à tous les dérèglements psychologiques: fuite dans la fiction, illusion de pouvoir, volonté de puissance, sans oublier le caractère démobilisant d'un monde qui n'a pas de réalité, dans lequel tout est possible mais où on sait que tout est fiction. Je crois que, pour la jeunesse d'aujourd'hui, ce caractère démobilisateur joue un rôle fondamental: comment aurait-elle confiance en une culture qui la trompe continuellement? comment vouloir prendre ses responsabilités dans un monde mouvant où rien n'est palpable, où tricher est si facile et créer des liens authentiques si difficile, où tout est manipulation pour défendre des intérêts cachés?

La voiture, violence et virtualité

La voiture est le produit idéal de notre société qui illustre notre tendance à échapper à la confrontation avec la réalité en recourant à la force et à la virtualité, surtout dans la mesure où certaines caractéristiques de la voiture montrent bien combien celle-ci est le support de la plupart de nos valeurs dites modernes.

Tout d'abord, il faut reconnaître que la voiture est une invention géniale et séduisante, mais que nous ne savons pas l'utiliser à bon

escient. En tant que machine, elle a un gigantesque potentiel et une valeur neutre; seule l'utilisation dégénérée que nous en avons lui confère une valeur aussi funeste! Elle permet le transport rapide et indépendant de toutes sortes de personnes et de charges. Sa souplesse d'utilisation est presque infinie, tant elle permet d'aller presque n'importe où. Pourtant, malgré ou sans doute à cause de ce potentiel incroyable, elle est devenue le vecteur de la plupart des maux de notre société. Elle détruit notre milieu naturel, construit et social.

Parce qu'elle est symbole de confort, de prestige et de vitesse, elle a eu mille conséquences tragiques sur notre environnement. La pollution par les gaz et par le bruit envahit notre milieu. Les villes s'accroissent de manière tentaculaire, englobant les campagnes environnantes qui s'urbanisent à leur tour et perdent leur originalité. Les produits sont transportés à des distances considérables et deviennent le support d'une mentalité identique. La main d'oeuvre est aspirée par des pôles de développement sans égard pour les conditions de vie des femmes et hommes qui la procurent. Les routes et les autoroutes défigurent notre paysage. 40% de la surface d'une ville comme Los Angeles est sacrifiée au bétonnage pour les routes et parkings. La structure des villes est bouleversée; la rue et la place, qui constituaient autrefois le lieu de la rencontre et de la vie communautaire - c'était les véritables communaux - sont sacrifiées au transit du trafic qui détruit les espaces servant originellement de liaisons entre les parties de la ville entre elles - comme les veines relient les organes d'un même corps - et isole ainsi les quartiers qui ne peuvent plus communiquer. La voiture tue ainsi les liens sociaux que permettaient la rue et la place autrefois comme lieu convivial. A cela vient encore s'ajouter l'épuisement des ressources naturelles, la mortalité élevée sur la route, le prix incroyable de la souffrance, de l'invalidité et de la perte de créativité dues aux accidents, les coûts de santé.

La voiture constitue un enjeu économique colossal. Il suffit d'examiner quels sont les secteurs qui en profitent: du commerce de carburant aux ateliers de production et de réparation y compris tous les produits annexes qui lui sont liés, du génie civil aux hôpitaux et aux cimetières, tous tirent profit de son utilisation. La voiture de surcroît est de plus en plus le fait de spécialistes, alors qu'autrefois elle se réparait avec un seul jeu de clés.

L'illusion du confort et de l'individualisme

Facteur de violence et de destruction, la voiture est aussi facteur de virtualité. Elle donne l'illusion du confort et de l'absence d'effort; on traverse dans sa bulle climatisée des régions inconnues au relief accidenté. La distance et le relief semblent abolis. La pente n'est plus perceptible. On vit ainsi dans un monde transformé par l'illusion, par une illusion sur les véritables relations dans l'espace et le temps, sur nos relations entre nous et notre milieu ou nos relations entre humains.

Par la vitesse de déplacement toujours accrue (rayon d'action), la loi de l'immédiateté semble absolue et normale. Je peux être ici ce matin et là-bas ce soir! De cette destruction de la distance par l'illusion naît l'uniformisation et l'appauvrissement.

En fait, on s'étonne qu'un outil aussi nocif et peu performant que la voiture se soit développé à ce point. C'est qu'il renforce une illusion de puissance chez celui qui conduit sa voiture, illusion qui est sans doute à l'origine des massacres causés par les accidents de la route.

Combien de personnes ne considèrent leur voiture que comme un moyen de transport purement fonctionnel, sans se soucier de

l'impression que donne l'allure de leur véhicule? Ces personnes constituent certainement un extrême minorité, en contradiction complète avec les valeurs de notre société, et pourtant le fait de réduire la voiture à sa seule fonction d'outil de transport minimal serait la solution à bien des maux.

Elle devrait dans ce sens être beaucoup plus simple, de sorte qu'on puisse la démonter et la remonter comme c'était le cas autrefois, avant que l'électronique envahisse ce secteur de la production industrielle. Une voiture très élémentaire est beaucoup plus simple à réparer. Sa vie peut être considérablement allongée.

La voiture est par excellence une incantation à l'individualisme; symbole de la liberté de l'individu, elle est certes une autre peau protectrice pour la personnalité fragile. Elle est même considérée en psychanalyse, dans les rêves, comme une expression de l'ego. Elle est signe de représentativité sociale. Etant le vecteur de l'individualisme, la voiture est le support de l'isolement de beaucoup, car elle brise la dimension communautaire des transports en commun; tandis que l'autocar est, par essence, convivial, cet enfermement individuel dans cette petite carapace de métal devrait être considéré comme absolument ridicule: n'est-ce pas débile de s'aligner à la queue-leu-leu, chacun isolé dans sa boîte de conserve, dans les embouteillages des grandes villes à l'heure de pointe? Evaporés la vitesse, l'illusion de pouvoir, le confort, la belle prestance, la fierté! Qu'y a-t-il d'évolué dans ce type de comportement? On aura de la peine à justifier le sens d'une telle aberration que les autres cultures trouvent certainement du plus haut ridicule, tant qu'elles ne se sont pas encore laissées séduire par ce mirage du progrès. Seul notre individualisme et notre avidité peut expliquer une tel aveuglement. Les 8% de la population mondiale qui possèdent une voiture sont aussi les consommateurs les plus voraces des autres biens car ils ont un standard de vie bien

Nature - humanité

supérieur à la moyenne mondiale. Ils ne constituent qu'une part des 10% de la population mondiale qui consomment le 80% des richesses.

La tirelire à temps

Le développement de la voiture repose en fait sur un profond malentendu. On croit qu'elle est rapide et qu'elle représente un gain de temps considérable. C'est une illusion complète. Ivan Illich⁴ avait tenté de calculer la vitesse effective de la voiture, en incluant tous les paramètres connus et mesurables. C'était en 1975 et les données ont certainement changé pour ce qui concerne le détail du calcul, mais le raisonnement reste valable et riche en enseignement. En mettant en rapport la distance totale parcourue et le temps consacré à la voiture par chaque utilisateur, que ce soit pour la conduire, l'entretenir, la réparer, mais aussi pour gagner le revenu nécessaire à son acquisition et à couvrir tous les frais qu'elle implique pour le carburant et les réparations, pour les taxes de tout type comme celles liées à la construction des routes, pour les impôts liés à la santé, concernant la réparation de tous les dommages que cause la voiture, Illich arrivait à une vitesse moyenne qui se situe entre 4 et 14 km/h, selon le modèle de voiture et selon le revenu horaire de la personne considérée. C'est donc la vitesse d'un homme au pas ou en vélo. Un calcul semblable effectué pour le vélo aboutit, toujours selon Illich, à une moyenne de 12 à 14 km/h qui est donc bien plus favorable. C'est dire que le vélo est plus rapide que la voiture!

On peut d'ailleurs s'amuser à essayer de reconstituer ce calcul, en se livrant seulement à des estimations très rapides fondées sur le seul bon sens de notre expérience personnelle (sans effectuer de

recherches statistiques particulières). Cela pourrait donner par exemple le petit tableau suivant:

On admet:	voiture neuve
total des km parcourus	300'000 km
durée de l'exercice	20 ans
vitesse moy .(trafic pendulaire)	40 km/h
consommation moyenne	10 l/100km
Salaire horaire comme salarié	12 Eur/h

On calcule:		en Eur	en h
Achat initial de la voiture (neuve)		14'000	
Essence + huile au prix de	2.50 Eur/l	75'000	
Services d'entretien régulier	200 Eur/service; tous les 7000 km	8'571	
Réparations d'usure	5 * 2'000	10'000	
Réparations d'accidents	moyenne par voiture	3'000	
Coûts autres après accidents		5'000	
Impôts et assurances annuels	1'000 Eur/an	20'000	
Impôts routes et hôpitaux	100 Eur/an	2'000	
Temps de conduite	à vitesse moyenne		7'500
Temps d'entretien	1h/semaine		1'040
Temps perdu (attente)	1h/semaine		1'040
Temps de convalescence	3 semaines		120
Total des dépenses		137'571	
Conversion selon revenu /h			11'464
Temps total consacré:		en h	21'164
Vitesse moyenne de déplac.:	pour total des km parcourus	km/h	14

Naturellement, il faut voir ici que la voiture est une sorte de tirelire à temps, car elle a un rayon d'action bien supérieur à celui du vélo, mais qui implique une immobilisation forcée de temps, en dehors de celui de la jouissance du véhicule en déplacement. La règle est la suivante: chaque propriétaire doit investir préalablement dans sa tirelire, souvent sous forme de travail ou d'entretien du véhicule, un

⁴ Ivan Illich: *Energie et équité*. Seuil, Paris. 1975

“temps d'épargne” pour pouvoir "consommer" d'un seul coup ce temps engrangé, lors du déplacement, en se donnant ainsi l'illusion de réduire le temps que dure le trajet. On appelle cette illusion du nom de vitesse, mais en fait ce n'est qu'un moyen artificiel d'accroître le rayon d'action, moyennant une perte de temps globale. C'est un peu l'histoire du lièvre et de la tortue: un déplacement lent et régulier est aussi efficace, voire plus efficace (exemple du vélo), qu'un déplacement rapide, par courtes pointes de vitesse. Pour la voiture, le gain de temps est donc illusoire. Comparativement au vélo ou à la marche à pied, la voiture fait en réalité perdre du temps. Son seul atout réside ainsi dans sa seule valeur de tirelire à temps, c'est-à-dire dans son rayon d'action.

Pour éviter que la voiture ne soit support de notre violence, nous devrions:

- utiliser la voiture que pour le transport de charges ou de personnes, seulement sur de courtes distances, lorsqu'il n'y a pas d'autre moyen de transport disponible,
- transférer dès que possible les personnes et les marchandises sur les moyens de transport public et le train ou le bateau,
- protéger les espaces publics conviviaux de son invasion (rues et places),
- limiter drastiquement sa vitesse et son usage lorsqu'elle est en compétition avec les transports publics,
- utiliser des formes d'énergies renouvelables (solaire, végétal, électrique, air comprimé),
- limiter la puissance et la vitesse des véhicules à un strict minimum et ne produire que des machines facilement réparables avec un simple jeu de clés.

Pour éviter que la voiture ne soit support de virtualité, nous devrions:

- abolir l'usage de la voiture comme cocon individuel ou familial,
- entraver sa mobilité partout où cela permet de protéger les piétons et les personnes,
- limiter sa vitesse et son usage chaque fois que cela est possible,
- encourager la partage et la mise en commun des véhicules individuelles ou la location de voitures en service public,
- gérer l'énergie nécessaire à nos déplacements selon les règles d'équilibre et d'équité.

Le crime de l'avion

L'obsession de la vitesse et du temps à gagner (pour en faire quoi?) n'est pas seulement propre à la voiture. Elle règle tout notre emploi du temps et surtout nos modes de transport. L'avion, qui est comme la voiture une expression de notre fascination pour la force et la virtualité, est de nos jours un des meilleurs signes de cette obsession de la vitesse. Aller à l'autre bout du monde en 24 heures seulement, à Rio ou à Bangkok pour passer un long week-end ou une petite semaine, et ceci pour un prix relativement modique.

On sait combien l'avion cause de dommages graves, par la pollution et le bruit qu'il génère et par la rapidité des métamorphoses sociales et le transfert des usages qu'il provoque. Il est un des majeurs facteurs de la mondialisation.

Le déplacement en avion produit 141 g de CO₂ par passager et par kilomètre parcouru, contre seulement 44 g pour le rail ou pour le transport maritime, et même 34 g pour le transport en autocar. Et encore il n'est pas tenu compte ici de possibilités de trains alimentés seulement par de l'électricité d'origine hydraulique ou solaire. En volant d'Europe en Australie et retour, je produis donc, à moi tout

Nature - humanité

seul, environ 5.1 tonnes⁵ de CO₂ qui participent directement au réchauffement climatique car cette quantité de gaz à effet de serre est produite là où elle ne peut pas être absorbée, contrairement aux gaz produits par nos voitures ou nos trains qui ont encore une relative chance d'être partiellement digérés par les forêts et les océans qui nous environnent. De plus, cette quantité de gaz produit si loin de la croûte terrestre est chaude et a tendance à monter dans une atmosphère très froide et dispersée, à 10'000 m d'altitude, et donc à s'éloigner de tout milieu qui pourrait la résorber.

Pour résorber cette émission de CO₂ qui correspond à ma production personnelle, il faut, pendant un an, l'équivalent de 5.1 ha de forêt moyenne⁶ pour chaque vol aller-retour que j'effectue annuellement. Cette surface ne sert à absorber que ce dioxyde de carbone que j'ai produit annuellement en me déplaçant, et rien d'autre; elle vient donc s'ajouter intégralement à mon empreinte écologique personnelle qui, pour un Européen moyen, se situe entre 4 et 6 ha⁷. Un vol annuel vient donc doubler mon empreinte écologique.

Ou, pour le dire autrement, sachant que l'empreinte écologique moyenne par personne devrait se situer aux environs de 1.8 ha pour permettre à l'ensemble de la population mondiale de vivre en équilibre avec la productivité de la terre, chaque fois que je parcours

6'400 km en avion⁸, aller et retour, je consomme la production terrestre annuelle nécessaire à la survie d'un habitant et prive donc cet habitant de toute sa subsistance que je m'arrose sans raison.

En fait, pour absorber pendant la seule durée de vol la totalité du CO₂ émis par l'avion qui me transporte, il faudrait une bande permanente de forêt d'un demi kilomètre de large, sur toute la longueur du trajet, que l'avion emprunterait, et lui seul, pour ses allers et retours quotidiens. Et ceci à 10'000 m d'altitude⁹!

Ce mode de transport est donc complètement destructeur, surtout qu'il ne se justifie en rien, sauf par la soif de vitesse et l'avidité d'avoir tout et immédiatement: la Thaïlande pour quelques dollars, Londres, Rome ou Istanbul pour quelques heures. Le prix de cette avidité est payé par le paysan bangladaïsi ou par les populations des atolls du Pacifique qui voient l'océan monter et détruire leur milieu de vie et leurs moyens de subsistance, sans aucune possibilité de se défendre. C'est en fait tout simplement criminel, mais nous nous le cachons, car notre avidité est plus forte que notre désir de vérité.

Le mythe de la vitesse

Cette obsession de la vitesse n'est pas seulement criminelle, mais elle est aussi une aberration. La vitesse ne produit rien en soi; elle nécessite un investissement puissant en énergie, mais ne crée en fin

⁵ Selon les données statistiques de l'Union européenne. 18'000 km à 141 g x 2 (aller-retour) = 5.1 tonnes.

⁶ On admet une capacité moyenne d'absorption du dioxyde de carbone par la forêt de 1 tonne par hectare et par an, selon les données de Global Footprint Network.

⁷ L'empreinte écologique est la surface moyenne de sol exploité ou aménagé nécessaire à couvrir les besoins d'une personne, c'est-à-dire la surface moyenne nécessaire à la production de l'alimentation, à l'extraction et à la transformation des ressources naturelles, à l'établissement de l'habitat, à la consommation en énergie, etc. propres au mode de vie de cette personne. Cette empreinte varie considérablement d'un pays à l'autre, comme nous le verrons à propos des relations entre Sud et Nord. Voir: *4 - Circulaire et linéaire - une réconciliation entre Sud et Nord.*

⁸ On admet une capacité d'absorption moyenne annuelle de 1 to de CO₂ par ha de forêt, une empreinte de 1.8 ha/pers et une production de 141g de CO₂ par personne et km parcouru en avion. 1.8 ha de forêt absorbe donc 1.8 to de CO₂ par an. 1.8 to à 141 g/km soit 6'400 km aller-retour.

⁹ On admet une capacité d'absorption moyenne annuelle de 1 to de CO₂ par ha de forêt, une émission de 5.1 to de CO₂ (notre calcul pour un seul passager, aller-retour), 500 passagers par avion, 56h de voyage aller-retour soit 24h/56h x 365 j soit 1/156 d'année. Cela donne: 5.1 to x 500 pa x 156 = 397'800 ha = 3'978 km² sur une longueur de 36'000 km, soit 110 m de large pour l'aller et autant pour le retour, ou une bande permanente de 220 m que l'avion emprunte dans ses allers et retours incessants. Ou 56h/24h x 220 m = 512 m = ½ km pour un aller et retour quotidien.

de compte que des distorsions dans nos modes de vie et dans celui des autres. Nous sommes tous finalement victimes de ce mythe de la vitesse.

Le règne de la vitesse a bouleversé notre paysage; l'exigence d'ubiquité et la pratique de l'immédiateté transforment notre perception de l'espace. La vitesse tue l'espace, la distance et, par conséquence, la différence. La vitesse aplanit. Elle tue les hiérarchies de valeurs et crée un paysage uniforme et plat, c'est-à-dire morne plaine sans accent ni conscience.

Si on compare à nos habitudes actuelles l'incroyable faculté de voyage qu'on avait au Moyen-Âge, on n'a pas l'impression que notre capacité de voyager et de découvrir d'autres pays se soit beaucoup améliorée. Marco Polo, ou déjà St Paul, ou les moines itinérants ont pu franchir des distances incroyables dans une simplicité de moyens impressionnante, malgré une insécurité, il est vrai, considérable.

J'ai tenté d'organiser un voyage pour aller d'Europe en Australie par voie de terre, sans chercher particulièrement à faire du tourisme, puisque le but était de me rendre en Australie sans avoir recours à l'avion. Cela ne prenait qu'une quinzaine de jours en train pour atteindre le Viêt-nam ou Singapour, en passant par la Turquie, l'Iran, l'Ouzbékistan, la Kazakhstan et la Chine, mais il devenait très difficile, plus loin, de trouver un bateau pour franchir le détroit de Malacca et passer d'une île indonésienne à l'autre, tant l'usage de l'avion s'est déjà généralisé. Il n'y a plus de bateaux de ligne, sauf très localement. Pourtant il est certain qu'on doit trouver sur place de petits bateaux qui effectuent des transports informels locaux. Le prix du transport ne s'avérait au total pas beaucoup plus cher que celui de l'avion. Naturellement, comme le voyage prend plus de temps, il faut compter avec les frais de subsistance en plus, mais qui découlent

directement de notre propre durée de vie comme personne vivante. Malheureusement, nombre de conflits, dans lesquels nos propres états sont plus ou moins directement impliqués, rendent le passage de certaines frontières difficile ou la traversée de certaines régions dangereuse pour des étrangers.

Il est intéressant de décrire un peu plus concrètement un cas pratique de cette manière de voyager, selon l'exemple déjà mentionné d'un voyage d'Europe en Australie mais selon une version simplifiée. Vu les difficultés qui se présentent pour traverser la Mer de Java et le détroit de la Sonde, nous pouvons admettre une sorte de compromis qui combine train et avion: on prend le train par exemple de France à Hanoi, en passant par la Russie, la Mongolie et la Chine, soit par Berlin, Moscou, Novossibirsk, Irkutsk, Ulan Bator et Beijing, puis on prend l'avion de Hanoi à Sydney. Sur 18'000 km (distances à vol d'oiseau de ville à ville), on effectue 3/5 en train (env. 11'000 km) et 2/5 en avion (env. 7'000 km). La durée du voyage est de 10 à 12 jours.

Le supplément de prix par rapport au voyage en avion n'est pas aussi important qu'on peut le croire; comparativement à un vol direct d'Europe à Sydney, pour un trajet simple course, il n'y a approximativement pas de différence de prix, et pour un voyage aller-retour, on n'économise pas plus, en volant, que le quart du prix; cette différence de prix s'explique en fait aisément car le voyage en train offre, en plus, un logement sommaire (couchettes) pendant une vingtaine de jours (une dizaine de jours dans chaque sens), à un prix comparable à celui de l'auberge de jeunesse, et procure une expérience considérablement plus riche. Même si l'on ne fait pas de tourisme, on peut s'offrir une journée de vadrouille à Beijing et une à Moscou, sans parler de toutes les impressions accumulées concernant les paysages, les ambiances des diverses gares, les sons ou les odeurs

Nature - humanité

propres à chaque nation traversée, et la variété des voyageurs rencontrés. Ce supplément de richesse vaut bien ce minime supplément de prix. Quant au facteur temps, il n'est en fait pas si important qu'on le pense, puisque l'adaptation au décalage horaire (jetlag) exige aussi un temps d'adaptation après le vol. Naturellement, le voyage en train est plus fatiguant que celui en avion.

Ce voyage aller-retour produit en théorie 2.9 tonnes¹⁰ de CO₂ par passager. Mais ce calcul ne tient pas compte du fait que la grande différence par rapport à la variante de l'avion consiste surtout dans la meilleure résorption du dioxyde de carbone émis sur terre (train) par rapport à celui qui est émis en haute altitude (avion). Si on admet un taux de résorption de 90% pour le déplacement terrestre, cette quantité tombe à 2.1 tonnes, qu'il faut comparer aux 5.1 tonnes de la variante en avion, calculées plus haut. C'est donc une réduction de 60% qui s'avère strictement proportionnelle à la portion du trajet parcourue en train (11'000 km sur 18'000). C'est dire que l'émission d'un voyage intégralement terrestre, compte tenu de la résorption admise, serait presque nulle.

Une telle manière de voyager prend certainement plus de temps mais elle est, tout aussi certainement, plus en accord avec notre constitution humaine et avec notre sensibilité. Le voyage demande une mobilité physique mais aussi une mobilité mentale; nous avons tous besoin de temps pour connaître une autre réalité et pour nous adapter, ne serait-ce que physiquement, à un autre monde. Notre époque, plus que de vitesse, a besoin de faire l'éloge de la lenteur. Dans cette perspective, un long voyage en train comme celui décrit ci-dessus apparaît beaucoup plus plausible et justifié, car il devient vraiment une expérience. C'est que l'avion et la vitesse nous

¹⁰11'000 km à 44g + 7'000 km à 141g x 2 (aller-retour) = 2.9 tonnes.

permettent de changer de lieu (par lassitude?) sans subir de changement majeur. C'est bien absurde! Dans ce sens, l'usage de l'avion devrait se limiter aux seuls cas d'extrême urgence. Une taxe maximale devrait venir pénaliser les vols et les offres alléchantes des agences de voyage qui ont recours à l'avion. Cette politique restituerait toute sa valeur au transport en train et en bateau qui pourrait de nouveau se développer selon des modes simples qui permettraient aux plus pauvres de se déplacer, certainement à meilleur compte. Dire que, il y a une trentaine d'années, j'ai traversé toute la Turquie en train pour quelques 15 euros!

3e mouvement: la démesure - piller

Notre civilisation occidentale n'a aucune faculté d'autolimitation. Tout ce qui est disponible doit être pris; tout ce qui est possible doit être réalisé. Globalement, notre civilisation a perdu tout repère, tout critère, toute valeur qui puisse nous guider dans nos choix. L'excès, s'il est possible, est devenu la norme.

C'est un lieu commun - mais pourtant pas encore pris au sérieux - de répéter que nos ressources naturelles s'épuisent plus rapidement qu'elles ne se reconstituent et que les déchets que nous produisons ne se résorbent pas au rythme de leur production. Il est évident que nous courrons à notre perte puisque nous détruisons même ce dont nous avons le plus besoin pour vivre: la terre, l'eau et l'air qui constituent notre milieu vital. L'alimentation devient un domaine de plus en plus fragile. Une part importante de l'humanité meurt de faim alors que l'autre souffre d'excès.

Une bonne gestion, mesure indispensable mais insuffisante

Bien sûr, ces excès impliquent l'urgence d'une meilleure gestion des ressources et des déchets que nous produisons. Il est urgent de trouver

une forme de gestion qui ne parte pas du principe erroné selon lequel nous vivons sur un stock gigantesque de ressources infinies, mais qui comprenne au contraire l'interdépendance des phénomènes naturels et considère le cycle dans lequel nous nous intégrons. Dans la nature, ressources et déchets sont liés, les seconds procurant les premières par recyclage. Cette forme d'enchaînement implique de respecter tout d'abord la nature de l'enchaînement du cycle, puis le rythme auquel il se déroule, qui nous est imposé. Sans quoi, nous vivrons bientôt sur une terre épuisée qui ne sera plus qu'une immense décharge publique. Ce sera l'héritage que nous laisserons à nos enfants.

Cette gestion absolument indispensable nécessite une panoplie d'outils adaptés afin que nous puissions mesurer ce que nous voulons gérer. On ne gère bien en effet que ce qu'on peut mesurer. Mais la mesure permet également de fausser la perception des enjeux, entre autres ceux relatifs au temps, car la gestion elle-même a tendance à minimiser les questions qui ne relèvent pas de son domaine ou ce qu'elle cerne mal. Cette gestion stricte est bien entendu nécessaire, mais elle n'est pas suffisante.

La gestion des flux industriels

Pourtant la mesure minimale d'une gestion stricte de nos ressources n'est même pas à l'oeuvre. On s'étonne de constater que l'industrie ignore tout des quantités qu'elle traite. Comme le faisait remarquer un groupe d'étude auquel je participais, son approche n'est que comptable, fondée sur la gestion des flux financiers. Or les coûts des matières premières ne sont pas représentatifs de leur valeur réelle; cette comptabilité est donc fautive, car il suffit de changer de fournisseur pour que les quantités financières en jeu évoluent sans que les flux de matières n'aient effectivement changé. C'est la raison des développements incroyables de nos relations avec la Chine, et qui

dureront tant que celle-ci pratiquera des prix (c'est-à-dire des salaires) en dessous de tout!

Pour contrer cette tendance, il est impératif aujourd'hui de mettre en place une comptabilité des ressources et des déchets, qui donne une idée précise des flux d'énergie et des flux de matières en jeu. Combien d'énergie nécessite la production de tel produit? aucune entreprise n'est capable de répondre à cette question, sauf peut-être en divisant sa consommation totale d'énergie par le nombre de pièces produites! Or cette information est déterminante pour choisir des produits vraiment écologiques, car elle permet de considérer ce qui se passe en amont de la mise en vente du produit sur le marché. Cette ignorance des flux et cette inconscience sont caractéristiques de la mentalité dans laquelle travaille l'industrie: le marché est roi et seul le coût importe. Le processus est obsédé par l'objet à produire, considéré en termes financiers, à l'exception de toute considération éthique ou sociale. Le processus n'est pas considéré, sauf du point de vue du coût. Ainsi les transports se développent d'une manière insensée, car ils doivent remédier à l'extrême éparpillement géographique des acteurs impliqués dans la production d'un produit, gérée selon le seul critère du coût de production.

Ce processus de production devrait s'inspirer de la nature et se développer en formes elles aussi cycliques, impliquant le recyclage des déchets et le renouvellement des ressources. C'est l'objectif de ce qu'on appelle l'écologie industrielle de développer des processus qui permettent à une entreprise d'utiliser les déchets de l'autre comme ressource propre: l'une produit trop de chaleur, ou ne sait que faire de ses copeaux de bois, tandis que la voisine cherche une source de chaleur ou un combustible; les voilà destinées à s'entendre et à s'établir dans la proximité l'une de l'autre. Des expériences très convaincantes ont été faites dans ce domaine à Kalundborg au

Nature - humanité

Danemark, sans toutefois résoudre le problème des flux. La contribution de l'écologie industrielle ne touche cependant que 2 à 3% des ressources en jeu et ne peut être donc qu'une contribution, certes absolument indispensable mais cependant partielle.

L'énergie grise

Tout reste donc à inventer dans ce domaine: mise en place des outils de mesure, gestion des flux, établissement de bilans, influence des résultats sur la pratique, nouveaux critères pour prise de décisions. Ces outils sont absolument indispensables pour évaluer notre politique énergétique qui concerne la majeure pollution et la majeure consommation de ressources non renouvelables. Il est important de pouvoir définir la part d'énergie grise incorporée dans tout objet produit, c'est-à-dire l'énergie qui a été nécessaire à sa production: un capteur solaire doit par exemple travailler environ deux ans, dans de bonnes conditions d'ensoleillement, pour produire l'équivalent de la quantité d'énergie qui a été consommée pour le produire. A cela, il faut ajouter l'énergie nécessaire à la production des batteries auxquelles il est connecté. On est ainsi assuré qu'il permet vraiment une économie, mais seulement après 4 ou 5 ans de fonctionnement. Il ne pourra de toute façon jamais rembourser l'énergie nécessaire à sa production et à celle des batteries, car l'énergie qu'il produit est elle aussi dépensée à d'autres fins ou, sinon, reste inutilisée.

On apprend aussi par ce calcul que sa fonction de capteur solaire ne sert pas seulement à décentraliser la production d'énergie mais qu'il peut produire davantage d'énergie qu'il en a coûté. Il vaut donc mieux produire des capteurs solaires qui produiront de l'électricité que de produire directement du courant. Néanmoins, cette dernière fonction de décentralisation constitue déjà en soi une qualité fort intéressante et justifie à elle seule cette application, car elle permet

l'économie de toutes les installations de production et de distribution avec leur lourd impact écologique (barrages, lignes à haute tension).

La mesure permet certes de gérer, mais elle permet surtout de changer la mentalité du processus de production et de faire ainsi intervenir une panoplie de critères qui s'avèrent être d'un autre ordre qualitatif. Chaque produit est lié à toute une série de conditions qui ont déterminé sa production et le consommateur devrait avoir accès à ces informations pour qu'il puisse effectuer un choix éthique. Trop de produits sont anonymes et encouragent de ce fait l'exploitation sociale, la dégradation écologique, le gaspillage (loi du blanchiment).

A chaque produit il importe de joindre sa description détaillée; accompagnons tous les produits d'une information sur leurs conditions de production: conditions sociales et politiques, localisation, transport, intermédiaires, écologie, matières utilisées, énergie grise, santé.

Distribution

Comme cela a été vu dans l'introduction générale¹¹, aux deux critères de gestion concernant la nature du recyclage des déchets et le rythme du cycle de reconstitution des ressources, s'en ajoute un autre: celui de la distribution équitable entre les bénéficiaires. Il est inadmissible que nous assistions à de telles concentrations de richesses et de pouvoir. Face à la pénurie ou à l'inégalité dans la répartition des richesses, on évoque la nécessité de trouver de nouvelles ressources. C'est une échappatoire pour éviter aux riches de devoir diminuer leur standard matériel de vie. Car il n'est pas question aujourd'hui de chercher à produire plus, ni de trouver d'autres ressources; il faut songer d'abord à une réduction du niveau de consommation des

¹¹ Voir: 0 - Communauté et autolimitation - une mise en mouvement du changement.

catégories riches de la population mais surtout à une meilleure répartition entre diverses catégories sociales. Cet aspect fondamental ne concerne pas de manière identique les denrées qui se transportent aisément et celles, d'ailleurs plus fondamentalement nécessaires, dont l'origine est davantage liée au lieu, comme l'eau, l'air et l'alimentation.

Densité et surcharge

Même si une population vit très modestement, son augmentation participe à augmenter la charge sur l'environnement. Intervient très vite un facteur de densité qui met en évidence la particulière fragilité du milieu naturel. Le déboisement et l'érosion sont en général les premiers symptômes d'une trop grande sollicitation du lieu. Plus une population est pauvre, plus elle cherchera dans l'environnement la solution de ses besoins, et plus, par conséquent, la pression sur le milieu sera élevée, avec toutes les dégradations et l'accélération de cette dégradation que cela implique.

La démographie met en évidence la croissance numérique des populations. Les pays riches ont tendance à affirmer que le problème se situe chez les pauvres, au nom du fait que la pression d'une surpopulation pauvre sur l'environnement entraîne sa dégradation. Elle encourage le contrôle démographique chez les pauvres, comme si les pauvres représentaient une menace pour nous, riches. Mais on peut considérer le problème en sens inverse et dire que le problème démographique apparaît surtout dans les pays riches comme les Etats-Unis, puisque c'est la nation qui consomme le plus au monde. Ainsi, comme le fait remarquer Jack Loeffler, la naissance d'un petit Américain équivaut à la naissance de quelques 10'000 Bengalis, dans la mesure où le premier consommera en moyenne 10'000 fois plus que les seconds. Par ailleurs, le constat du pillage des richesses naturelles des pays pauvres par des entreprises occidentales

encouragerait plutôt, s'il était possible, le contrôle démographique du nombre d'entrepreneurs pillant ces richesses que le contrôle des populations victimes de ce pillage. Sachant que les balances de paiements de ces pays sont toutes déficitaires, il est clair que les richesses se déplacent des pauvres vers les riches: quel est le rapport entre ce phénomène et la démographie? Il ne peut qu'inciter un plus fort contrôle démographique dans les pays occidentaux et non dans les pays du Sud. A ces considérations intentionnellement provocatrices, on peut encore ajouter celles concernant la fuite de capitaux qui trouvent refuge dans nos banques pour profiter aux intérêts des dictateurs et classes privilégiées de ces pays soi-disant surpeuplés. La surpopulation concerne dans ce cas une classe au pouvoir, bien définie et très minoritaire. On le voit, l'approche démographique ne peut donc pas se faire qu'en termes quantitatifs, elle doit aussi inclure des paramètres qualitatifs: la vie reste la vie et ne saurait être taxée de négative. La vitalité des jeunes générations sert d'ailleurs de système de sécurité sociale dans les pays pauvres.

Les sociétés traditionnelles savaient en principe régler ce genre de problèmes liés à la dégradation du milieu sous l'effet de la pression démographique, car elles étaient très attentives à la lecture de leur milieu. Mais aujourd'hui les villes attirent la population dans un mouvement de concentration qui fait craindre le pire; comment tant d'habitants peuvent-ils occuper si peu d'espace sans que la situation dégénère? comment ressources et déchets peuvent-ils être reconstitués, acheminés, recyclés, évacués? comment produire l'alimentation nécessaire pour une foule toujours croissante d'urbains, alors que la surface agraire disponible décroît? ces questions primordiales sont certes souvent évoquées au niveau global. Elles ne sont jamais prises en compte au niveau local, au moment des grandes décisions concernant par exemple l'aménagement du territoire, et encore moins à l'échelle de projets mineurs dont la réalisation

Nature - humanité

cumulée définit pourtant, petit à petit, l'évolution globale de notre milieu. C'est ce cumul lent des effets qui constitue l'obstacle le plus grand à la planification et à la réduction de notre empreinte écologique (impact de la collectivité sur le territoire qu'elle occupe).

C'est même à l'échelle réduite de ces projets plus locaux que doivent être prises les mesures qui permettent d'éviter les cumuls négatifs: la charge d'une collectivité sur l'espace qu'elle occupe et sur ceux qu'elle exploite à distance est déterminante pour établir une forme d'équilibre malgré les fortes densités. Cette charge d'une collectivité sur son territoire peut pourtant être allégée par diverses pratiques, comme, par exemple en ville, celle de l'agriculture urbaine et du recyclage, afin, par tous les moyens, de rétablir des cycles complets de renouvellement des ressources et d'absorption des déchets.

Le pillage de l'énergie

Résultat d'une forme effrénée de pillage, l'épuisement des ressources naturelles en énergie fossile va contraindre notre société à modifier fondamentalement l'orientation de son développement dans les années qui viennent ou sinon à prendre des mesures extrêmement violentes pour que les plus riches puissent conserver le contrôle de ces ressources qui ne suffiront de toute façon plus pour longtemps. J'ai déjà abordé indirectement la question énergétique à propos du réchauffement climatique. La question est souvent débattue et je ne vais pas redire ici ce qui se dit sur la nécessité de cette reconversion urgente, mais il est bon de faire quelques remarques suivantes qui devraient participer à réorienter le débat en des termes bien différents.

Je constate que les articles qu'on peut lire dans la presse critique et indépendante ou les débats auxquels on assiste n'abordent pas le fond du sujet car les spécialistes se limitent trop souvent à parler

d'accroissement de l'exploitation des ressources actuelles, de développement de nouvelles énergies, de l'utilisation étendue des énergies douces et de mesures de réduction du gaspillage. On reste donc très étroitement en marge du sujet; on parle uniquement des moyens de satisfaire les besoins existants car on admet tacitement que les besoins ne peuvent pas changer, qu'ils vont même augmenter dans la continuation de la croissance actuelle et proportionnellement à la croissance démographique, et que seules des solutions assurant la satisfaction de ces futurs besoins accrus doivent être recherchées, étudiées ou adaptées. En agissant ainsi nous courrons à la catastrophe assurée. Il est donc temps pour une reconversion profonde de notre politique énergétique.

Pour mettre en évidence la nécessité d'un changement immédiat, il suffit de nous livrer à un petit calcul qui permettra de cerner à quelle part d'énergie fossile nous avons droit si nous voulons respecter la loi du renouvellement des ressources que nous consommons, car nos descendants, comme nous-mêmes ont le même droit que nous à consommer cette forme d'énergie: soit cette énergie est indispensable et irremplaçable, et nous devons leur laisser leur part, soit cette énergie n'est qu'une source parmi d'autres et dont ils pourront bien se passer, et cela est aussi vrai pour nous-mêmes. En imaginant que nous n'ayons pas encore, à l'heure actuelle, consommé la moindre goutte de pétrole et que les réserves de la terre soient encore intactes, nous aurions à disposition un stock d'énergie fossile¹² (pétrole seulement) de 223 Gtep (milliards de tonnes équivalent pétrole) que nous pourrions consommer sur une durée de 500 millions d'années (durée de formation du pétrole sans certitude d'ailleurs que le

¹² Les données sont tirées de: Benjamin Dessus, *Atlas des énergies pour un monde vivable*, Syros, Paris, 1994, soit: pétrole consommé avant 1990: 86 Gtep, réserves restantes: 137 Gtep, et donc stock total de 86 + 137 = 223 Gtep. Réserves supplémentaires difficilement exploitable de 230 Gtep. Durée de reconstitution de 500 millions d'années. Population mondiale de 5.2 milliards d'habitants.

processus se répète). Cela signifie que nous (l'humanité entière) ne pouvons brûler globalement chaque année plus que 446 kg de pétrole; notre part est donc d'environ 85g (un peu moins d'un décilitre) pour mille habitants. Cela revient à dire très grossièrement que chaque mètre¹³ que nous parcourons en voiture brûle la part à laquelle chacun de nous a droit pour l'année en cours; un mètre par an, tel est notre quota personnel. Et pour chaque 3 km que je parcours quotidiennement, je brûle la part d'un million de personnes par an¹⁴, prétendant ainsi que je suis plus important qu'eux, voire même un million de fois plus important que chacun d'eux, puisque je m'empare de leurs ressources pour atteindre mes propres buts. Notre consommation mondiale actuelle est de 3.1 Gtep par an, soit 7 milliard de fois trop élevée. Même en incluant dans ce calcul les réserves difficilement exploitables, et en général surévaluées pour des raisons stratégiques, nous ne faisons que doubler la consommation possible, ce qui ne change fondamentalement rien! Au rythme actuel de notre consommation, il semble que les réserves seront épuisées en 2035. Et, avant cette date, nous aurons plus de peine à extraire le pétrole nécessaire à notre consommation, accroissant de la sorte les tensions internationales. Il ne reste que peu de temps pour agir dans des conditions encore relativement saines.

Cette reconversion radicale de notre conception de l'énergie doit se faire maintenant, lorsque la crise se présente de manière aiguë mais qu'elle nous laisse encore, malgré l'urgence extrême, la latitude de réagir librement, par notre propre volonté, et d'organiser notre futur selon une conception claire et consciente. Nous avons encore la

¹³ On admet une consommation de 10 litres / 100km, ce qui correspond encore à la réalité de beaucoup de voitures, surtout lorsqu'on pense aux puissantes 4x4 de prestige qui sont de plus en plus à la mode, malgré les menaces sur le climat et en dépit des améliorations techniques qui ont participé à baisser considérablement la consommation. Même en divisant cette consommation au kilomètre par deux, notre quota annuel reste dérisoire!

¹⁴ Soit 3000m x 365 jours = environ 1 million de parts.

possibilité de choisir l'avenir que nous voulons. Bientôt, très bientôt, il sera trop tard et cette reconversion se fera de manière forcée, car la pénurie sera intervenue et elle créera des tensions sociales telles qu'aucune réflexion ni débat ne sera plus possible. La violence se répandra et provoquera un affrontement non seulement des pays riches contre les pays pauvres ou détenteurs de ressources pétrolières, mais aussi et surtout des classes aisées contre les classes les plus pauvres. Que deviendront les grandes villes américaines ou australiennes lorsqu'il n'y aura plus de pétrole ou que son prix aura tellement augmenté que la majorité des personnes ne pourront plus financer leurs déplacements quotidiens sans lesquels leur gagne-pain devient impossible? La crise, lorsqu'elle sera à son paroxysme, ne peut qu'engendrer des tensions si violentes que toute autre solution lui semble préférable, aussi drastique soit-elle, sans même parler de l'état dans lequel nous léguons la planète à nos enfants. Voulons-nous les condamner à une guerre civile étendue? Aucun idéalisme, aucune restriction ne semble trop contraignant en regard des tensions et de la souffrance extrême qu'un laisser-aller engendrerait certainement. Cela nous incite donc à tous les courages pour refaçonner notre avenir de manière vivable. Il importe donc de mettre sur pied une pratique de l'énergie d'ici 5 à 10 ans (avant que n'éclate la violence sociale):

- qui soit durable, c'est-à-dire qui respecte le cycle naturel de la reconstitution des sources d'énergie,
- et qui soit équitable, c'est-à-dire qui attribue à chacun son quota d'énergie en fonction de ses besoins, sans créer de privilèges ni de dépendances.

Il faut oser envisager des solutions courageuses et exigeantes.

Nature - humanité

Les sept chemins de la quête énergétique

Pour dépasser donc l'état actuel d'un débat qui, sans aucune imagination, se limite à une simple recherche de moyens nouveaux ou accrus de satisfaire la demande toujours croissante, la solution de la question énergétique passe par une démarche beaucoup plus large qui devrait suivre les 7 chemins suivants:

- 1) le chemin de la parcimonie,
- 2) le chemin de l'imagination,
- 3) le chemin des choix,
- 4) le chemin des cycles,
- 5) le chemin des incidences,
- 6) le chemin de l'éthique,
- 7) le chemin de la gestion.

1) Le chemin de la parcimonie

Cette démarche de la parcimonie doit surtout remédier au gaspillage incroyable que nous faisons de l'énergie. Comme nous n'avons pas encore compris et intégré combien elle est précieuse et rare, nous ne nous préoccupons pas de l'utiliser parcimonieusement. C'est donc la première priorité de notre recherche de remédier à toutes les formes de gaspillage. Il ne s'agit dans ce cas que de remédier aux pertes qui ne nous procurent rien. C'est donc le chemin de l'économie d'énergie sans même encore changer ni nos buts ni nos moyens. En isolant mieux notre maison, en ne laissant pas la lumière allumée dans les locaux qui ne sont pas utilisés, nous pouvons réaliser une économie étonnante. En incluant dans toutes ces mesures préventives contre le gaspillage un regard critique sur l'utilisation que nous faisons de l'énergie, nous parviendrons aussi à éliminer toutes les utilisations stériles parce qu'elles n'apportent rien. Nous sommes une société de gaspillage car le gaspillage accroît la consommation et donc le profit

du vendeur. En nous situant en consommateurs conscients et responsables, nous pouvons donc réduire considérablement la mesure de cette énergie qui ne produit rien, peut-être même de moitié si nous sommes vraiment rigoureux.

2) Le chemin de l'imagination

Cette démarche de l'imagination doit nous aider à sortir des ornières dans lesquelles nous nous sommes enfoncés, car nous ne savons plus penser que de manière linéaire, selon la direction déjà choisie. Or, il faut changer de direction. Et il faut changer maintenant et fondamentalement. Aucun choix n'est utopique en regard de la catastrophe vers laquelle nous courrons, du monceau de déchets que nous sommes en train de léguer à nos enfants dans un monde épuisé, et des graves injustices qu'engendre notre course à l'énergie. Renoncer aujourd'hui aux énergies fossiles est un devoir éthique et philosophique non seulement nécessaire et lucide, mais surtout impossible à éviter. Les moyens de faire sans ces énergies doivent donc être inventés, et cela implique toutes les solutions possibles y compris la possibilité qui peut sembler extrême de revenir à un stade antérieur de notre développement énergétique et technique. Renoncer à un usage aussi intensif de la voiture semble aujourd'hui impensable, comme il semblait, il y a à peine 20 ans, impensable de fermer les centres des villes à l'accès des véhicules. essayons donc aujourd'hui d'imaginer cette nouvelle fiction!

3) Le chemin des choix

Cette démarche relative aux choix doit remettre en cause nos modes de vie et nos besoins actuels. L'approche n'est pas technique, elle doit être d'abord philosophique et spirituelle, c'est-à-dire qu'elle doit déterminer certaines limites à nos besoins et envisager des modes de vie adéquats, certes dans la limite des ressources disponibles, mais

surtout en rapport avec une philosophie globale d'insertion dans l'univers. L'option doit être minimale. Les besoins doivent être réduits à ce qui peut être satisfait équitablement pour tous, quitte à renoncer aux derniers progrès techniques qui s'avèrent incompatibles avec une politique énergétique stable et harmonieuse. La vie autrefois était possible sans que l'humanité dévore tant d'énergie et sa qualité ne devait pas être très différente de ce qu'elle est actuellement (autres avantages, autres maux). Il ne s'agit pas de revenir à la préhistoire mais de revenir à un mode de vie plus simple et plus équilibré, tout en gardant l'acquis de nos expériences et de cette nouvelle forme de conscience qui a pris forme à l'approche du gouffre. Sachant que les principales causes de notre excessive dépense d'énergie résident dans les domaines du transport et du chauffage, nous pouvons aisément envisager les changements dans divers domaines qui nous sont proches mais ne sont pas essentiels selon le critère des besoins vitaux et nécessaires. Par exemple, l'usage extensif de la voiture n'est pas une nécessité, il n'est qu'une commodité et surtout une question d'enfermement dans une mentalité donnée, celle de la vitesse et de l'individualisme. D'ailleurs seuls quelques 8% de la population mondiale disposent d'une voiture! Les autres ne vivent-ils pas? De manière analogue, les transports par avion ne sont vraiment indispensables qu'en cas d'extrême urgence (et encore?). Les transports de produits non vitaux sur de longues distances comme l'importation de haricots d'Afrique ne procurent aucune valeur réelle. La production industrielle de produits inutiles ne crée que surcharge du marché et dépenses inutiles des ménages. Elle est cause de dégénérescence. La faiblesse technique intentionnelle des produits qui ne sont faits que pour durer quelques années ou voire quelques mois engendre une consommation inutile d'énergie. Les produits devraient être de bonne qualité et faits pour durer un maximum, malgré la loi du profit. Puisque le chauffage et l'éclairage excessifs sont une des causes majeures de la haute consommation en énergie, la

lutte déjà mentionnée contre le gaspillage est naturellement l'axe prioritaire sur lequel se concentrer. Les standards de confort peuvent être revus à la baisse. On ne peut chauffer qu'une pièce centrale de la maison à une température de 18°C au lieu de chauffer toutes les pièces à 22°C, par exemple.

4) *Le chemin des cycles*

Cette démarche concernant les cycles doit envisager des solutions qui s'intègrent totalement dans le processus de recyclage naturel, sans laisser de traces à long terme ni épuiser aucune ressource disponible dans la nature, comme cela a été exposé à propos du réchauffement climatique. Cette exigence exclut toutes les énergies nucléaires et fossiles. Le solaire est certainement une solution qui offre beaucoup de possibilités sans aller jusqu'à lancer des stations spatiales, car l'intérêt du solaire, c'est la décentralisation. Le chauffage peut se faire au solaire passif et au bois (pelets). Les besoins en combustibles pourraient être considérablement réduits si la gestion communautaire et la solidarité étaient meilleures.

Chaque propriétaire de véhicule diesel peut dès aujourd'hui convertir son propre véhicule aisément pour une somme modique (environ 2000 euros) et utiliser l'huile de friture de la friterie du coin. Pourtant, l'usage de l'huile végétale (biodiesel) pour les transports n'est admissible que pour une satisfaction très partielle et seulement s'il y a une forte réduction de la consommation, sinon la surface de notre planète ne suffirait pas à couvrir les besoins actuels en carburants. Déjà la consommation de ce type de carburants entraîne de gros déséquilibres écologiques dans des pays comme la Thaïlande, où ces plantations génèrent une déforestation importante. De surcroît l'usage du biodiesel ne résout que le problème de la disponibilité en énergie et non pas celui de la pollution: c'est une énergie

Nature - humanité

renouvelable à production dispersée, qui n'exige pas d'envahir militairement les pays producteurs pour contrôler la régularité de l'approvisionnement! C'est certes un immense avantage par rapport au pétrole, mais la question du réchauffement climatique par la production de CO₂ reste entière, car ce carburant est aussi brûlé et dégage donc grossièrement autant de CO₂ que la combustion de pétrole.

L'usage de véhicules électriques est plus répandu qu'on ne le croit, dotés de batteries rechargées à domicile grâce au réseau ou même à une énergie d'origine solaire par panneaux photovoltaïques. La conversion d'une voiture normale en voiture électrique est une chose simple, possible pour un prix relativement modique (quelques 4 à 6'000 euros). Ces véhicules ont un rayon d'action de quelques 20 à 30 km, selon le terrain, le poids du véhicule et la quantité de batteries à bord (limitée en fonction du poids et du volume). Leur usage correspond parfaitement aux besoins de base, surtout en régions de faible densité, hors ville, pour atteindre le réseau de transports publics ou effectuer le ravitaillement familial.

5) *Le chemin des incidences*

Cette démarche concernant les incidences doit envisager tous les enjeux liés à l'énergie, et non seulement la question de disponibilité ou de puissance énergétique à fournir pour satisfaire nos besoins. Cela inclut la politique d'approvisionnement et ses conséquences pour les diverses nations et classes sociales, les guerres entreprises par les gouvernements des pays riches (p.e. USA en Iraq) pour s'assurer le contrôle des sources d'approvisionnement, les horreurs (terrorisme) et toutes formes d'exploitation humaine qui en découlent, les problèmes de sécurité (risque, agressions) liés aux grands systèmes de productions (centrales), la forme de dépendance

que représente un approvisionnement à distance (aspect dévastateur et nocif des lignes à haute tension), mais aussi les questions de transports et le risque de pollution (superpétroliers), les incidences de l'usage de l'énergie en terme de transformations du milieu tant du point de vue écologique (réchauffement climatique, effet de serre, industrialisation excessive, urbanisation violente, bruits, odeurs, élimination des déchets) que du point de vue social (cloisonnement social, cumul de richesses) ou culturel (appât du gain).

6) *Le chemin de l'éthique*

Cette démarche de l'éthique doit envisager la manière dont ces ressources doivent être réparties de manière à préserver l'équité, la solidarité et la paix. Le juste prix doit être payé pour chaque forme d'énergie. Chaque région doit utiliser en priorité ses propres ressources et traiter les déchets chez elle. Les régions défavorisées doivent jouir d'une forme de solidarité.

7) *Le chemin de la gestion*

Cette démarche doit mettre en places les moyens de mesure, de contrôle et d'évaluation de ce qui est entrepris. On devrait avoir un quota/personne, à titre indicatif du moins, propre à chaque région et déterminé par l'ampleur de la population et par les sources d'énergie disponibles. Les flux doivent être mesurés et contrôlés en fonction de critères à établir et à réévaluer constamment. Cette proposition d'un quota/personne peut paraître totalitaire mais elle procure un critère de référence pour chacun, sans lequel il est vraiment difficile de situer l'impact de notre propre consommation. Dans une société vraiment mature, ce quota peut se réduire à une valeur purement indicative, sans force légale.

Nous nous contenterons de ces quelques généralités; il faudrait en fait approfondir chacun de ces axes de réflexion, mais cela donnerait matière à un livre en soi.

4e mouvement: la rupture - dépérir

Les grandes maladies de notre temps sont significatives du mal-être de notre société. Pour l'avoir observé sur moi-même, je crois profondément à la dimension psychologique des maladies qui représentent des aspects non résolus des conflits que nous vivons. Cela ne veut pas dire que toute maladie ne soit que d'origine psychologique mais cela signifie que la dimension psychologique est toujours une des composantes de la maladie, que ce soit à une échelle individuelle ou collective. Ces conflits majeurs de notre temps sont vécus par la société toute entière et engendre des désordres types qui sont révélateurs de nos malfonctionnements. Ceci explique la recrudescence de certaines maladies. Bien évidemment, cette comparaison ne peut se justifier qu'au niveau global d'une société; elle perd toutefois son sens au niveau individuel dans la mesure où l'individu est complexe et les origines de sa maladie toujours mystérieuses et multiples malgré les éclaircissements que chacun peut percevoir pour lui-même. L'énigme reste entière de savoir pourquoi une personne peut être touchée par une maladie et pourquoi l'autre continue à vivre en pleine santé. Car les individus qui souffrent de ces maladies typiques de notre temps sont aussi démunis que les autres pour résoudre ces grands conflits, et c'est comme si certains individus devaient payer le prix de nos déviances. Personnellement, je souffre avec les victimes de ces maladies; elles me touchent beaucoup dans la mesure où c'est notre corps social entier qui est malade, et que, même si je suis un organe plutôt sain, j'appartiens à ce corps qui souffre. Cette souffrance me concerne directement, et je n'en parle pas à la légère.

Cancer

Le cancer est un trouble d'une forme de croissance qui ne se contrôle plus. Nos sociétés génèrent des développements qui ne suivent plus le modèle naturel, tant ils sont forcés et volontaristes. Nous intervenons comme des apprentis sorciers et jouons à tâtons avec la psychologie, la sociologie, la chimie et la génétique, sans avoir aucune idée des conséquences de nos actes. Nous prônons une croissance sans limites et nous ne savons plus comment orienter et maîtriser ces forces qui poussent à accroître tout ce qui peut l'être quantitativement. Si notre société était mieux capable de se régler sur l'ordre qui existe dans l'univers et de se fixer des priorités claires, en rapport avec sa nature humaine, elle aurait sous les yeux un modèle d'évolution qui lui servirait de repère et lui permettrait de mieux combattre le cancer.

Sida

Le sida est un trouble du système immunitaire qui ne sait plus identifier ce qui lui est néfaste. L'organisme ne sait plus établir de distinctions entre ce qu'il doit assimiler et ce qu'il doit combattre. Nos sociétés repoussent toujours plus loin la limite de l'interdit. On songe à légaliser les drogues, on autorise tous les excès au nom de la liberté individuelle. Si notre société retrouvait une capacité de choisir des options fondamentales, d'établir des hiérarchies de valeurs, elle disposerait de critères de choix et aurait une meilleure faculté de combattre le sida.

Obésité

L'obésité est à l'image d'une société qui consomme trop et qui se détruit elle-même autant qu'elle détruit son environnement. Son excès de pression sur le milieu détruit la nature qu'elle épuise, et, simultanément, son excès de consommation alourdit son propre

Nature - humanité

corps. Nous nous sentons vides et nous compensons ce vide par une poursuite effrénée des biens matériels qui pourtant jamais ne nous rassasient. C'est dire que l'objet de notre consommation n'est pas adapté à notre véritable besoin. Si notre société arrivait à mieux identifier ses besoins fondamentaux, elle se perdrait moins dans des consommations superficielles et destructrices pour le milieu comme pour nous-mêmes. En Inde, par exemple, on ne voit pas de personnes obèses dans les classes pauvres de la population; cela montre que cette maladie est liée à un mode de vie et à un type de société.

Ces trois catégories de maux nous le montrent: le malaise tourne toujours autour de la question de choix, de hiérarchie, de valeurs, de priorités qui concernent autant les personnes que les communautés.

Les besoins

Nos priorités ne sont plus claires et nous ne savons plus effectuer les choix de la vie. La publicité vient nous truffer la tête d'idées fausses et nous sommes influencés par les modes, par la pression sociale, par toute une stratégie du paraître qui ne nous aide pas à trouver le vrai bonheur. Il est donc bon de faire un tour du côté des besoins qui ne sera que rapide, bien que ce soit là un sujet essentiel auquel on puisse consacrer toute une recherche. Nous distinguerons plus loin, dans la partie sur le déséquilibre entre pauvretés et richesses¹⁵, diverses catégories de biens en fonction de leur nature propre et de leur capacité de se diviser ou de se multiplier. En attendant, nous allons nous intéresser davantage aux besoins qu'aux biens car les besoins sont, en vertu du bon sens du moins, en amont des biens qu'ils appellent pour leur satisfaction et il est normal qu'on leur donne priorité lorsqu'ils s'avèrent raisonnables et qu'ils peuvent être satisfaits sans incidence majeure. Nous admettrons une division des

besoins qui peut sembler un peu simpliste mais qui mettra en évidence comment traiter le thème des choix et plus particulièrement le problème des transports que je vais aborder ici, à propos de cette croissance désordonnée de notre société qui génère toutes les formes de maux et de maladies que nous venons d'examiner, propres à notre manque de discernement.

- 1) D'une part il faut établir une première distinction évidente entre les besoins vitaux qui définissent le minimum nécessaire et sont liés à la survie de l'être, et ceux qui relèvent plus du domaine du désir, du plaisir et d'un certain luxe (pas forcément condamnable).
- 2) D'autre part on peut établir une distinction entre les besoins qui nécessitent des biens matériels pour leur satisfaction - c'est-à-dire des biens qui, pour exister, demandent des matières premières, une transformation, de l'énergie, une forme de transport et de distribution, et ceux qui appellent des biens non matériels - c'est-à-dire des biens qui sont essentiellement de nature intellectuelle, affective, sensible ou artistique, dotée d'un support et d'une forme de transmission simples.

A l'aide de ces deux paires de catégories qui se combinent, nous pouvons donc constituer quatre catégories de besoins, à laquelle nous en ajouterons pourtant une cinquième parce qu'elle est de nature mixte:

1) Les besoins vitaux d'ordre matériel

Respirer, boire, manger, se vêtir, s'abriter, se réchauffer. Ces besoins exigent seulement un minimum de biens qui peuvent être procurés à tous, vu les richesses disponibles globalement. Certains de ces biens ne se transportent pas du tout (air pur), tandis que d'autres se transportent aisément (vêtement, nourriture, matériaux de

¹⁵ Voir: 3 - Simplicité et abondance - une réconciliation entre pauvretés et richesses.

construction) malgré les nuisances et les problèmes nouveaux que ce transport peut engendrer. Entre ces deux extrêmes, les autres biens se transportent plus ou moins aisément. Le transport de l'eau n'est réaliste que sur de faibles distances, il ne nécessite qu'une infrastructure (réseau de distribution) et ne requiert en principe aucune énergie (poids propre); malgré tout, son transport sur de plus longues distances provoque de graves déséquilibres, comme le montre une croissance urbaine excessive qui va chercher ses ressources toujours plus loin et doit de ce fait conquérir une surface toujours plus grande, au détriment des voisins, pour assurer ses propres besoins.

2) Les besoins vitaux d'ordre immatériel

Etre soigné (physiquement, psychologiquement, spirituellement), être éduqué (savoir, connaissance, morale, vie spirituelle - vrai, juste, bon), être en relation (amour), créer (travail, arts - beau). Ces besoins, bien qu'ils ne soient pas de nature physique, sont tout autant voire même plus importants que les précédents; ils sont le contenu même de la vie, avec tout ce qu'ils orientent dans notre vie personnelle ou communautaire. Nous le verrons à propos des catégories de biens, combien ce type de besoins peut être couvert sans engendrer de gros investissements matériels car le savoir, la beauté et l'amour se transportent aisément, vu qu'ils n'ont pas de consistance matérielle; c'est leur mise en oeuvre qui est la plus difficile. Seul compte ici le poids de leur support. La catégorie de biens qui viennent satisfaire ces besoins se prête donc plus facilement que toute autre au transport. C'est elle qui participe le mieux à notre croissance intellectuelle, artistique et spirituelle. Ce transport génère aussi les échanges dans la diversité des personnes et des cultures, pour peu qu'il se fasse dans des conditions de respect et de réciprocité.

3) Les besoins facultatifs matériels

Ce sont les extensions de la catégorie précédente correspondante, de la première catégorie. Dans cette catégorie de besoins entrent tous les besoins qui relèvent d'une exigence de confort matériel accrue et qui créent inévitablement une certaine forme de dépendance; les biens qui correspondent à la satisfaction de ces besoins ne sont pas indispensables au développement humain. Ils constituent par excellence le champ de l'autolimitation dont nous avons parlé, sans dire pour autant qu'ils soient tous négligeables. C'est aussi, en général parce qu'ils sont plus sophistiqués, la catégorie de biens qui nécessitent le plus d'énergie et de ressources naturelles pour leur production. C'est aussi la catégorie des biens qui sont transportés en tous sens pour des usages souvent peu convaincants ou, tout simplement même, seulement pour générer un profit. Vu qu'ils ne sont pas accessibles à tous, ils sont souvent le signe d'une hiérarchie sociale.

4) Les besoins facultatifs immatériels

Ce sont les extensions de la catégorie précédente correspondante, de la deuxième catégorie. Comme leurs semblables absolument nécessaires, ils exigent peu de matière, mais leur présentation est en général plus sophistiquée, ce qui rend leur support matériel plus onéreux et plus lourd en terme de matière, et surtout ce qui en fait les signes de privilèges et donc d'une injustice. Ils ressemblent en fait beaucoup à ceux de la catégorie des biens facultatifs matériels.

5) Les besoins en services

Ces besoins peuvent être vitaux, comme ceux concernant une santé élémentaire, mais ils peuvent être facultatifs, comme ceux concernant notre image de marque et nos apparences physique. En général, les services visant à la satisfaction de ces besoins consomment peu de

Nature - humanité

matières premières pour effectuer leur tâche de base si celle-ci est indispensable, bien conçue et bien gérée. Plus ils s'orientent vers des besoins superflus ou des intérêts propres à celui qui les procure, plus ils semblent consommer de l'énergie et des matières. A chacune de ces catégories mentionnées correspond un type de service qui consommera plus ou moins d'énergie, plus ou moins de papier ou qui nécessite des moyens de transport plus ou moins développés. Chaque activité de services peut donc redimensionner son activité en fonction de son utilité, de son efficacité, de son degré de service publique et des ressources qu'elle consomme. Le commerce, surtout celui de luxe, est par exemple un domaine qui produit peu en regard de sa fonction spéculative.

Comme on le voit, les catégories 3 et 4 prolongent les catégories 1 et 2 et la catégorie 5 les recouvre toutes les 4.

Il importe surtout de distinguer besoin et désir. Le désir est non seulement perçu par chacun comme l'expression d'un véritable besoin, sans véritable discernement des priorités, mais il devient surtout le champ de la compétition sociale. Le désir des uns stimule le désir des autres. Mode et publicité exploitent ce mécanisme.

Le développement fou des transports

Du fait de sa facilité d'usage et de son coût de revient extrêmement bas vu que le pétrole, ressource non renouvelable sur une période à échelle humaine, est bradé à prix si bas, le transport routier (voitures et camions) est devenu un outil élémentaire de notre infrastructure commerciale; la part des transports est presque négligeable dans la constitution du prix des marchandises et on n'a jamais vu les marchandises autant être transportées que de nos jours. Selon l'exemple décrit par un quotidien suisse (*le Temps*), une paire de

pantalons peut parcourir des milliers de kilomètres avant d'être acquise par l'utilisateur, car elle est déjà transportée d'un pays à l'autre en cours de fabrication, chaque phase de sa production se déroulant dans un autre pays: production du tissu, teinture, coupe et couture, pose des fermetures éclairées et des boutons, emballage. Cette paire de pantalon peut même avoir traversé plusieurs fois l'Europe car chaque opération est effectuée là où elle revient au meilleur prix. C'est donc la loi du profit qui va décider du lieu d'exécution de ces tâches successives, sans considérer l'aberration écologique que signifie un transport aussi extensif et nullement productif. Le transport n'apporte en fait aucune valeur à l'objet. Par ailleurs, il encourage la délocalisation des activités. Ainsi de petites entreprises bien ancrées localement font fabriquer des pièces dans un pays lointain où la main d'oeuvre est bon marché et importe ces pièces. Ces entreprises finissent par émigrer complètement car elles trouvent ailleurs des conditions de production moins contraignantes, surtout en ce qui concerne les acquis sociaux (sécurité de l'emploi, système de pensions, droit syndical).

Il est donc impératif de poser la question du sens véritable des transports envisagés. La question devrait être la suivante: le fait de transporter les produits concernés répond-il à une impérative nécessité et quelles nuisances apporte-t-il et pour qui?

Depuis que notre civilisation a développé les transports au point que presque chacun, dans nos pays riches, peut en user à sa guise, de graves perturbations de notre milieu et de l'équilibre mondial sont intervenues, comme par exemple:

- la destruction du paysage et des tissus villageois et urbain,
- la destruction des villes et des régions,

- la concentration toujours croissante des activités et de la richesse dans les lieux les plus favorisés,
- la délocalisation des activités, par l'intégration à un marché mondial,
- le pillage des ressources naturelles des pays pauvres,
- la course au contrôle des puits de pétrole et les guerres visant à l'accès aux ressources naturelles,
- la pollution des mers ou des sols due aux accidents de transport,
- la grave désarticulation des sociétés plus traditionnelles par l'implantation en leur sein de secteurs d'une économie mondiale qui sont en fait autant de corps étrangers,
- la pression à l'exportation pour des sociétés rurales qui se mettent à produire une alimentation pour les riches alors que ces sociétés ne jouissent même pas du minimum vital,
- l'expansion des monocultures et l'étroite dépendance des plus pauvres face à l'évolution du cours du café, du cacao.

La liste est interminable car elle touche fondamentalement à notre incapacité de mettre une limite au transport.

La réduction de la vitesse et des transports, dans l'esprit d'un éloge de la lenteur, ne peut que favoriser l'épanouissement des différences. Nous devons avoir le courage de limiter le rayon d'action des transports de marchandises. Il s'avère censé de transporter les produits locaux jusqu'à la place du marché où ils sont échangés. Mais au-delà, il s'agit de commerce de luxe, si on s'en réfère à la logique du négoce tel qu'il s'est développé depuis le Moyen-Âge. Une restriction sévère, qui doit relever plus de la conscience collective que de la législation et pour laquelle il reste encore à trouver la forme adéquate, permettrait d'éviter de longs déplacements et offrirait ainsi, presque automatiquement, un facteur important d'équilibrage local, la

région se voyant ainsi à l'abri de l'intrusion de forces extérieures. Que peut en effet un petit artisanat local contre l'importation massive de biens fabriqués en Chine dans des conditions sociales et écologiques désastreuses. Seul le profit justifie cette forme d'échange; il entraîne une dégradation sociale ici et en Chine, où il génère aussi une forte destruction de l'environnement, une destruction de la société, et tout cela pour une qualité de bien toujours plus médiocre puisqu'elle est définie en fonction de critères de vente et non d'utilité (sens) ou d'utilisation (durabilité) des biens produits. Certains comprendront cette mesure comme un repli frileux, mais je suis convaincu que cette réduction de l'ampleur de nos échanges n'enlèverait rien à la richesse des échanges humains; elle réduirait seulement les nuisances de notre avidité, et favoriserait les échanges de biens non matériels restent beaucoup plus faciles.

Cette reconversion radicale de notre conception et de notre système des transports doit se faire maintenant, avec la même urgence que celle évoquée pour la question de l'énergie. Là aussi, nous sommes appelés à faire preuve de tous les courages pour éviter le pire en mettant en place dès aujourd'hui une pratique complètement nouvelle qui ne manquera pas d'impliquer de gros changements dans nos habitudes, changements à la baisse bien évidemment. Il est urgent de mettre sur pied, pendant qu'il est encore temps c'est-à-dire d'ici 5 à 10 ans, une pratique de l'énergie et des transports:

- 1) qui relocalise les activités et les services,
- 2) qui fasse l'éloge de la lenteur ,
- 3) qui permette la vraie rencontre des personnes .

Ainsi, nous pouvons envisager trois types d'impact concret pour des mesures conséquentes visant à limiter les transports de manière que ceux-ci puissent s'opérer dans des conditions durables et équitables.

Nature - humanité

1) La relocalisation des activités et des services

Il faut assurer que chaque région dispose de ses propres pôles d'activité et d'échange. Cela suppose un effort pour permettre aux habitants d'une région défavorisée d'y rester et d'y trouver tout ce qui leur est nécessaire au quotidien. Le corollaire de cette option consiste à assurer autant que possible l'autonomie des régions et leur autosuffisance. Ce n'est pas une forme d'autarcie, mais c'est au contraire un renforcement de la solidarité et de l'interdépendance dans la différence qui ne peut permettre qu'une meilleure qualité d'échanges. Or actuellement la tendance est justement à l'inverse, car on planifie des pôles de développement dans les régions les plus développées et on admet que les régions les plus pauvres soient condamnées à disparaître.

Pour limiter l'envergure des transports et améliorer la qualité de vie en évitant le déplacement quotidien des personnes, il faut permettre à chaque région, à chaque quartier, de disposer de pôles d'activités et de services. Nous restreindrons ainsi le rayon d'action et le transit des transports. En créant des pôles locaux d'activité de sorte à limiter le déplacement quotidien des personnes, nous n'induirons pas de déséquilibres dans les autres sociétés et n'exporterons pas nos maux. En exploitant les ressources à un niveau local, nous aiderons les sociétés traditionnelles et les sociétés locales à retrouver des ressources locales et propres d'auto-provisionnement.

2) L'éloge de la lenteur

Les moyens de transport doivent être repensés selon des exigences de convivialité. C'est une manière de faire l'éloge de la lenteur, de redonner du temps au temps de vivre, de favoriser l'aménagement humain des espaces extérieurs, et de permettre à la rue et à la place de

devenir le théâtre de la rencontre et de la vie collective locale, certes avec aussi tous ses aspects conflictuels qui peuvent au moins trouver là une terrain d'expression et de résolution.

Beaucoup argueront que le déplacement rapide est nécessaire à notre quotidien et à notre survie économique dans un contexte de compétition et que les solutions du futur consistent tout simplement à développer les possibilités existantes de mobilité. En fait, comme disait Einstein, un problème ne peut jamais être résolu par des propositions relevant de la même mentalité que celle qui les a engendrés, et ce sera donc le choix de nouvelles valeurs sociales qui aidera à une désescalade de nos exigences de vitesse, permettant ainsi l'émergence de nouvelles solutions.

L'exemple de Séoul qui ose démolir l'une de ses autoroutes urbaines résonne comme une incitation à changer de mentalité. Lee Myung Bak, le maire, élu sur la base de ce projet, a généré récemment (entre 2000 et 2005) une métamorphose importante du centre ville en entreprenant la démolition d'une autoroute qui transportait plus de 160'000 véhicules par jour. Cette voie express, qui était sans cesse engorgée, a été remplacée par la rivière qui coulait là autrefois, restituée à son état d'origine, ainsi que par un parc sur ses rives d'une longueur de 8 km sur une largeur de 800m environ. La conséquence de ces travaux a, de manière saisissante, contribué à alléger les charges de trafic dans le centre ville, vu que les utilisateurs ont opté pour d'autres moyens de transport que la voiture. D'autre part la rivière a créé un microclimat dont la température est 3°C inférieure à ce qu'elle était au préalable. Le parc sert de lieu de promenade et de détente pour l'ensemble des habitants de cette ville. Le coût d'une telle opération est évidemment élevé (380 mio de US\$) mais, ce qui est le plus inspirant, c'est sans doute le courage de cette entreprise qui montre que les solutions résident dans un changement fondamental de

notre manière d'aborder les problèmes et de concevoir les priorités. Seule une approche fondamentalement différente est capable d'engendrer d'autres solutions qui entraînent des mécanismes d'une nature fondamentalement différente.

La vitesse provoque une concentration et une centralisation toujours plus grandes, avec une polarisation autour de centres toujours plus puissants. Elle nous oriente vers une forme de consommation rapide et avide qui n'a plus le temps de goûter à ce qu'elle déguste. En faisant l'éloge de la lenteur et en la pratiquant, nous pouvons:

- renoncer à l'usage de l'avion réservé exclusivement aux cas d'urgence,
- réaménager les réseaux de transports en vertu des besoins locaux,
- améliorer la sécurité des transports et surtout limiter les risques,
- protéger le tissu naturel, social et construit de l'impact des transports,
- restaurer des rues et des places conviviales.

3) La rencontre des personnes

Il est préférable de déplacer les personnes que les biens. Cela implique qu'il faille se déplacer pour consommer des fruits exotiques, comme il faut déjà se déplacer pour admirer d'autres paysages. Le déplacement des personnes engendre la vraie rencontre. Si ce déplacement s'effectue lentement, c'est-à-dire en train, en bateau ou en autocar, l'ampleur en sera beaucoup plus limitée, par la force des contraintes naturelles, et chaque expérience sera d'autant plus marquante, avec une préparation certainement aussi plus sérieuse à rencontrer l'autre. On peut toujours rêver d'une meilleure qualité de l'échange et du tourisme! On peut surtout rêver d'un monde qui remette chaque chose à sa place. C'est le cas de le dire!

En protégeant la valeur de la distance parce qu'elle fonde la différence, nous travaillerons à la diversification locale des activités et de l'expression des facultés. A distance, nous pourrions favoriser plutôt les échanges de nature immatérielle: échanges culturels, intellectuels, artistiques, spirituels. Nous pourrions encourager le déplacement des personnes plutôt que celui des biens lorsqu'il est question de jouissance facultative (tourisme, échanges culturels). Nous pourrions mieux sauvegarder la réciprocité des échanges, en nous assurant que chacun apprenne à écouter l'autre. Nous nous montrerons ainsi plus capables de ne pas générer des relations de domination ou de dépendance.

3) LA PERCEPTION DU TEMPS

Un des meilleurs exemples de notre décalage par rapport à la nature est celui de notre perception du temps.

Constat - les cycles du temps

Le temps linéaire mesuré

Le temps de la nature est cyclique; il fait intervenir des alternances de jours et de nuits, de mois marqués par les cycles de la lune, de saisons rythmées par la position du soleil sur l'horizon. Malgré tous ces changements autour de lui, l'homme occidental continue à vivre selon une échelle de temps toujours identique, définie par le défilement des chiffres sur l'affichage digital de sa montre. Le temps se déroule pour nous de manière linéaire, selon une progression inexorablement régulière. Quelles que soient nos expériences et nos intuitions, nous devons nous conformer à ce rythme dominateur. Les machines sont réglées sur cette cadence et déterminent le tempo de notre vie. Les trains roulent selon l'horaire, la production mécanisée opère à une vitesse constante qui ne tient pas compte de nos états d'âme. Nous sommes devenus ainsi les esclaves de ce temps objectif qui met, dit-on, tout le monde d'accord sous prétexte qu'il est scientifique, alors que tous en souffrent d'une manière ou d'une autre. Ainsi pour nous y conformer nous dépensons une énergie faramineuse pour forcer notre corps à suivre la cadence imposée: quel effort, surhumain et pourtant si peu productif, pour rattraper deux misérables minutes lorsqu'on court prendre un train!

Les cycles naturels

Pourtant nos journées sont à l'origine rythmées par les cycles de la nature. L'alternance jour-nuit, les lunaisons, les saisons ont un très

fort impact sur notre corps et notre esprit. La nuit est temps de ralentissement et de repos, le matin est naissance, le midi paroxysme qui souvent s'avère lourd sous la chaleur, le soir marque le retour du calme, temps de bilan et de silence, la soirée est tissée de liens, et la nuit revient, temps de repos. Je me rappelle ce signal sur l'île de Patmos en Grèce: circulation interdite dans cette rue entre 13h et 15h. La pratique d'un lever au petit jour pour éviter la chaleur et celle de la sieste estivale par exemple sont les signes d'une adaptation naturelle de notre rythme quotidien à cette alternance de divers climats au cours de la journée en fonction des saisons. Mais la société moderne persiste à vivre toutes les heures du jour sur le même rythme.

Les lunaisons, plus discrètes, marquent aussi fortement nos humeurs. Elles dictent les menstruations de la femme et les marées. Nous qui sommes constitués à quelque 70% d'eau, comment ne serions-nous pas sensibles à ces rythmes puisque les océans y répondent? Les calendriers horticoles selon l'approche anthroposophique soulignent l'influence de la lune, lorsque elle est en position haute ou en position basse, par exemple. Selon la constellation qu'elle traverse, il est temps de semer ou de soigner les plantes à feuilles, à racines, ou à fruits. Notre humeur, un jour de pleine lune, est souvent bien différente de celle des autres jours, même si, en ville, il est difficile de voir le ciel et de distinguer quelle est la phase de la lune. Qui, en effet, connaît en ville l'état de la lune, si elle est croissante ou décroissante, haute ou basse, et à quelle heure elle se lève, à moins de l'avoir lu dans le journal?

Les saisons marquent encore plus fortement nos états, et cela d'autant plus que la latitude est élevée, car la durée du jour varie davantage. Les peuples esquimaux ont l'habitude de cette forte alternance et entrent dans des rythmes complètement différents en hiver ou en été. L'hiver est marqué par les longues soirées et la vie sociale intense,

tandis que l'été est imprégné d'une lumière presque omniprésente encourageant les activités d'extérieur. Nos sociétés modernes nient complètement cette alternance et persistent à maintenir un rythme de vie constant, à l'abri de notre bulle artificielle de lumière électrique et de climatisation. Nos corps pourtant ressentent fortement cette contrainte persistante, surtout quand vient l'hiver et que la nature trouve un rythme au ralenti, annonciateur d'un sommeil bienfaisant et reconstituitif.

Ces rythmes irréguliers et cycliques naturels du temps nourrissent notre organisme et notre être profond et nous incitent à régler notre vie sociale et nos activités sur les rythmes cycliques de la nature. Nous devons pour cela adapter notre mode de vie de manière qu'il varie selon ces divers rythmes en alternance.

Les divers temps de la vie quotidienne

Notre vie organisée par la société industrielle se découpe en temps divers; principalement, il y a le temps du travail qui s'exécute le plus souvent hors de la sphère familiale et au sein de l'entreprise, ou le temps de l'école. Il y a le temps familial ou le temps amical qui constitue le pendant du temps de travail. Entre les deux, il y a le temps de transport. Il y a aussi le temps des services publics ou des achats. En marge, il y a le temps des loisirs, du sport, du bistrot, de la décompression. Pour ceux qui en ont la chance, il y a encore le temps plus intime du silence et du recentrement sur soi. Nous voici donc divisés en plusieurs êtres qui se succèdent sans jamais se rencontrer ni se combiner, car chaque temps est exclusif. Au travail, je ne peux pas me soucier de ma vie privée ni de ma famille. A la maison, on me demande de ne plus parler tout le temps de ma journée de travail. Le besoin est grand aujourd'hui d'une véritable concordance des temps qui permette de réunifier l'homme, comme le suggérait un écrivain

belge. Cette concordance permettra d'intégrer le travail à la vie quotidienne dont il est une partie intégrante et bien liée aux autres dimensions de la personne et de son vécu.

Les temps de la vie

Comme la journée enchaîne divers temps de diverses valeurs, la vie aussi est comme une chaîne qui commence à la naissance et se constitue de divers temps: temps d'identification et de formation dans l'enfance, de découverte du monde et de soi, de son lien aux autres et au milieu, temps de croissance dans l'adolescence et d'apprentissage d'un rôle trop souvent contraint, temps de l'expression comme jeune adulte, temps des responsabilités comme parent, temps de maturité lorsque les enfants ont grandi et que, riche de l'expérience de la vie, on retrouve la liberté d'une expression plus adéquate moins orientée vers l'action, temps de la vieillesse, maturité partagée avec les jeunes générations, transmission de l'expérience accumulée, du savoir-faire et de la sagesse perçue.

Pourtant, malgré cet enchaînement et cette progression organique, notre société moderne force chaque âge dans un moule calqué sur le modèle de production et réduit cette alternance de temps divers à trois stades bien cloisonnés: temps d'apprentissage d'un rôle, temps de production et temps de relégation. Les enfants comme les vieux ne font pas encore ou plus partie de la société vivante. Quel gâchis! alors que ce sont sans doute ces âges qui sont les plus porteurs d'enseignements pour l'âge adulte: naïveté et sagesse sont les deux pôles qui peuvent nous remettre en question et nous faire échapper à l'enfermement de nos charges souvent lourdes, pour nous ouvrir à la vie.

Nature - humanité

Malheureusement le cloisonnement des rôles crée aussi un cloisonnement des classes d'âge, par contraste avec les sociétés traditionnelles qui savaient créer des liens très forts, souvent aussi contraignants, entre générations. Et cet échange entre classes d'âge se perd, rendant difficiles à vivre et impossibles à partager les diverses crises que nous traversons, car nous nous sentons abandonnés et reniés lorsque nous ne pouvons plus suivre le rythme imposé. Pourtant l'évolution et la croissance rendent ces crises nécessaires, car il est sain de changer de rôle et de réinterpréter ses responsabilités. Notre société connaît bien la grande crise de l'adolescence et celle aussi de la maturité à la quarantaine, les crises de 14-18 et de 39-45 comme les appelait un humoriste, et pourtant le tissu social n'est pas prêt à laisser la personne se resituer et changer les règles du jeu.

Négation - lutte contre le temps

Le projet, le programme et l'agenda

Comme le rapport de forces que notre civilisation engage contre la nature, notre relation au temps est aussi une relation conflictuelle et une course contre la montre. Au lieu de nous adapter au cours naturel du temps et de vivre notre vie comme une relation harmonieuse avec notre milieu, avec la nature et avec les autres êtres qui nous entourent, nous entrons dans une relation de compétition car la vie est, pour notre culture, un projet à réaliser, que nous avons défini, selon nos désirs, nos projections, nos attentes; notre vie est un projet à imposer; nous avons un plan de carrière, un projet familial, des aspirations de nous réaliser pleinement, et toutes ces projections sur le futur ont déjà revêtu une forme à nos yeux, bien définie, qu'il faut concrétiser dans une lutte contre les circonstances. Cette volonté de réaliser (de faire) doit se traduire par des actes dont l'échelonnement dans le temps est défini par nous-mêmes, selon un calendrier que nous nous sommes fixé, et ce projet entre ainsi en conflit avec le

déroulement naturel du temps, nous privant de l'ouverture à être pleinement disponibles, c'est-à-dire à être tout simplement, à être dans le présent, ici et maintenant. Le projet du faire anéantit la disponibilité de l'être. La clé de notre projet est notre agenda, c'est-à-dire ce qui doit être fait, au sens étymologique du terme.

Cette conception du temps nous met sous pression et nous enlève tout temps pour vivre. Cette perception d'un temps qui fait défaut est centrale dans nos comportements et elle doit devenir une des clés du changement dans la mesure où c'est notre tentative permanente de contrôler le temps qui nous éloigne du sens de la vie. En effet, nombre d'arguments qui justifient nos valeurs et nos comportements ont trait au temps comme une valeur suprême à économiser. Comme dit le dicton bouddhiste, le passé est nostalgie, le futur est fuite dans l'imagination, le présent est un cadeau, c'est pourquoi on l'appelle présent.

Vitesse et accélération

La vitesse, dans notre société, est une nécessité; si je me déplace, ce doit être rapidement! Suis-je si pressé d'en finir? Pourquoi ne pas aller à la ville à pied ou en vélo? Que gagnerai-je à être si rapide? Que ferai-je du temps gagné? N'est-il pas plutôt perdu? La vitesse est une course illusoire après l'action; en somme, à bien y réfléchir, elle ne nous offre pas plus que ne le fait la sédentarité, puisqu'elle ne change rien à notre être, sauf peut-être qu'elle permet la fuite, le changement devant notre ennui d'être, devant ce vide qui meuble si mal le présent lorsqu'il n'est plus attente du futur, ou devant l'attente de la mort. Mort et ennui ne deviennent-ils pas synonymes dans le grand déboussolement?

Travail

Le temps, c'est de l'argent, dit le dicton. Notre vie moderne est organisée autour du temps de travail qui est une activité bien distincte du reste de nos autres activités. Le travail commence en général à une heure donnée et s'achève aussi de manière précise. Il est réglé essentiellement sur le déroulement linéaire du temps et le travailleur est rémunéré en fonction du nombre d'heures qu'il consacre à cette activité où il vend sa force de travail. Il devient main-d'oeuvre pendant ce temps sacrifié à son employeur et tous ses autres besoins sont censés être suspendus. Le contrat de travail se règle sur le marché qui détermine le tarif auquel le travailleur est acheté, c'est-à-dire rémunéré. Son temps devient donc marchandise, tandis que lui-même disparaît dans l'insignifiance.

Le travail rémunéré se distingue clairement du reste des tâches quotidiennes qui ne se voient pas rémunérées, mais restent pourtant tout aussi nécessaires à la subsistance de la famille, comme par exemple le temps de travail ménager, l'éducation des enfants, les soins apportés aux proches, le temps consacré à sa propre subsistance, à l'entretien de la maison, aux aménagements divers. C'est ce qu'Ivan Illich appelle le travail fantôme¹⁶. Les femmes ont été longtemps confinées dans ce rôle dont la valeur économique n'est pas du tout reconnue. La hiérarchie des activités entre travail rémunéré et travail fantôme engendre une hiérarchie des rôles et donc des valeurs des personnes qui exercent ces activités. Là aussi le marché intervient pour définir la valeur de la vie selon des critères artificiels qui n'ont rien à voir avec les personnes concernées. Certains proposent une rémunération de ce travail fantôme, mais cette solution ne résout rien en fait car l'extension du marché à ce secteur encore protégé ne peut qu'entraîner de nouveaux dommages sans résoudre le problème posé

par la hiérarchie mais en le renforçant au contraire. La hiérarchie se consolide selon la valeur économique et chacun se retrouve classé en fonction de son revenu horaire, avec les cadres au sommet de l'échelle, les professions manuelles en bas de l'échelle, et les femmes ménagères, les chômeurs et ceux qu'on considère par analogie comme d'autres marginaux, parce qu'ils ne se vendent pas sur le marché du tarif horaire, se voient relégués en vrac tout au pied de l'échelle, parce qu'ils sont considérés sans valeur.

Pour redonner au travail sa dimension créative, il faut le soustraire aux lois du marché et valoriser toutes les formes de travail, indépendamment du tarif horaire et même de l'intégration ou non au marché du travail. Ce n'est qu'en abolissant la notion de main d'oeuvre (force de travail sans la personne) que nous pourrions valoriser la dimension de la créativité dans le travail. Nous pourrions ainsi redéfinir un profil humaniste du travail pour en déduire les règles d'application.

Loisirs

L'opposé du travail, aussi étonnant que cela puisse paraître, ce sont les loisirs! Notre société cherche à réduire la durée du travail et à augmenter la durée du temps de loisirs. Le travail est considéré comme une peine, comme une punition - c'est d'ailleurs le sens étymologique du mot - tandis que les loisirs semblent être une récompense. Chacun attend la fin de la journée, ou la fin de la semaine pour pouvoir s'adonner à ses activités préférées. C'est dire combien le travail est éloigné de ce qui devrait constituer un moyen d'expression, qualité qu'il n'a d'ailleurs peut-être jamais revêtue, pas même dans les sociétés traditionnelles. Le temps de loisirs est aussi étroitement lié à la spéculation, car il est étroitement lié à la valeur des revenus et au coût de la vie. Les populations pauvres du Sud n'ont

¹⁶ Ivan Illich, *le travail fantôme*, Seuil, 1981.

Nature - humanité

ni revenu ni loisirs, même si ces gens ont pourtant de nombreuses occasions de célébrer la vie.

Le temps de loisirs implique une distinction très marquée d'avec le monde du travail rémunéré et du travail fantôme. Dans notre contexte économique moderne auquel il est aussi étroitement lié que l'est la notion de travail, il implique aussi une forme de consommation. On va au cinéma, on mange au restaurant, on s'offre de belles vacances dans un pays lointain. Rares sont les loisirs qui relèvent de la seule créativité personnelle et qui pourraient se fondre en ce sens avec l'oeuvre créatrice, avec l'ouvrage de nos mains, avec le travail d'une vie.

Au fur et à mesure que le temps de loisirs augmente, on sent les gens de plus en plus déboussolés face aux choix de l'existence, car celle-ci éclate en mille parties qu'on n'arrive plus à recoudre ensemble. La cohésion de notre vie répond pourtant au sens que nous lui voyons et qui nécessite que nous puissions lier tous les aspects de cette vie en une continuité temporelle et factuelle. Les valeurs qui guident notre vie et les mythes qui orientent notre communauté tendent traditionnellement à ressouder ces parties éparses, tandis que notre conception moderne du temps vient la fragmenter en mille parties qui perdent leur sens. Cette crise du sens de la vie touche visiblement très fort les loisirs et se fait de plus en plus sentir au fur et à mesure que le temps de loisirs augmente et se déconnecte du reste de la vie, parce qu'il devient fuite des peines quotidiennes.

L'abolition de ces frontières entre les divers secteurs de notre vie, lorsqu'on arrive à la vivre dans la contradiction au système établi, abolit la notion même de loisirs comme temps à part et va aussi à l'encontre de la notion très limitée de travail comme force de travail qu'on vend sur le marché. Loisirs, travail rémunéré, travail fantôme,

temps de la relation, expression de notre créativité, peine de la subsistance, se fondent en fait en un tout cohérent, indistinctement, pour marquer le déroulement de notre vie.

Pour rendre aux loisirs leur dimension créative, il importe de mettre un frein à toutes les formes de loisirs qui se développent comme secteurs lucratifs peu soucieux de répondre aux besoins des clients, de réintroduire les notions de service, de simplicité et de créativité, et de réintégrer ces attitudes à la vie quotidienne comme formes d'expression personnelles qui créent le lien. Il est préférable en effet d'encourager la simplicité et le dépouillement des équipements destinés à permettre la détente et le plaisir pour en faire un champ créatif plus qu'un objet de consommation. Nous reconnâtrons ainsi l'enfant qui se cache en chaque adulte.

Spéculation

La spéculation est un secteur important de notre secteur économique, car elle offre la seule manière rapide de s'enrichir, en jouant sur l'évolution des valeurs du marché. Il est désormais presque démodé de travailler pour gagner sa vie car la spéculation offre, comparativement, des chances nettement accrues de faire fortune, à condition bien sûr de disposer de la mise de fonds initiale nécessaire. Naturellement, la valeur gagnée en bourse est fictive; la valeur d'une action ne croît que grâce aux artifices du marché boursier qui n'a rien à voir avec la valeur effective (valeur d'usage) des produits générés par l'activité à laquelle correspond l'action; cette valeur d'usage reste, elle, inchangée malgré les fluctuations boursières. L'augmentation de la valeur boursière est donc tout à fait artificielle. Tandis que le commerce apprend à jouer sur les différences de prix (et non de valeur) selon le lieu, la spéculation, elle, joue sur les différences de valeurs fictives selon le moment. Le premier spéculé donc sur la

distance en transportant les marchandises tandis que la seconde spéculé sur le temps sans même toucher au produit. La spéculation est de moins en moins en rapport avec le circuit de production, car la bourse joue désormais sur les actions comme sur des produits finis; elle spéculé sur la valeur que les actions boursières peuvent prendre ou perdre comme si elles étaient des produits en soi et le secteur de la spéculation se voit ainsi de plus en plus décollé du secteur de la production et de la réalité économique du travail, sauf pour ce qui concerne les profits que cette activité permet de dégager.

Il semble cependant légitime de placer son argent pour qu'il conserve son pouvoir d'achat, en fonction de sa dévaluation régulière, puisque celui qui emprunte se doit de restituer une valeur égale, non pas nominale mais effective. Par contre, tout gain au-delà de cette conservation de la valeur originelle du placement correspond en fait à l'usurpation d'une valeur qui n'a pas été produite et qui doit donc être payée par un tiers. Il n'y a pas de gain possible sans qu'il y ait un perdant quelque part. Tout gain de la spéculation doit être payé par quelqu'un qui est le perdant réel de cette spéculation. Or ce gain, mal acquis par celui qui le reçoit, n'est aucunement légitime car il n'a nécessité aucune implication directe de son bénéficiaire, ni aucune valeur ajoutée au produit qui puisse être profitable à quiconque, ni aucune valeur ajoutée à l'objet produit. Toute spéculation est donc du vol.

Le lien

Le mot *communication* est le grand terme de notre époque: transports, internet, médias, tout n'est aujourd'hui que communication. Or on n'a sans doute jamais aussi mal écouté que depuis que tous ces moyens existent. Chacun, il parle; personne, il écoute!

La qualité de la communication n'a jamais été aussi mauvaise, malgré les moyens modernes qui permettent de communiquer dans l'immédiat malgré la distance. Cette dégradation est due à l'inversion à laquelle nous contraignent les lois du marché: le temps est devenu argent qui régit tous nos rapports: marché, travail et lien social.

La relation entre les êtres constitue sans doute une dimension primordiale du sens de la vie. Et le travail, avant qu'il ne soit dénaturé en force de travail vendue sur le marché, constitue sans doute un aspect essentiel de cette relation entre les êtres. Souvent même on a l'impression que le travail, comme par exemple les services et plus particulièrement le commerce, ne sont que prétextes à l'échange, non pas dans son sens purement économique mais dans son sens plein de relations réciproques. Le plaisir que les gens prennent à leur travail naît principalement de cette valeur non monnayable de l'échange humain et personnalisé. Ce qu'ils peuvent alors offrir est un don qui honore celui qui le reçoit et valorise celui qui le donne, à la manière des potlatch de la tradition amérindienne, tradition selon laquelle le chef de la tribu fait étalage de sa richesse et de sa générosité pour asseoir son autorité.

Le lien social est certainement ce qui constitue l'essence de nos communautés et ce qui donne un sens à notre vie. Or on constate que tant le travail que les loisirs et la spéculation, tels qu'ils sont conçus et façonnés par notre société moderne, font perdre ce sens à nos relations humaines et détruisent même le lien social car, à l'image du marché, ils se concentrent sur l'objet au détriment de la relation. Or la relation est primordiale sur toute chose. La vie en communauté est façonnée à l'image de la matière: celle-ci est faite surtout de vide dont l'espace est régi par une force d'énergie qui établit des relations d'attraction et de répulsion entre ces quelques grains épars de matières

Nature - humanité

que sont les électrons et les protons ou neutrons. Ce sont bien les relations qui tiennent le monde, et non les objets!

La communication est temps gratuit du lien. Cela veut dire qu'elle a besoin d'un espace libre de toutes contraintes financières et temporelles pour se développer. La rue et la place ont toujours été cet espace de la rencontre communautaire où le temps est libre. Le temps du lien, comme la rue et la place, fait partie des communaux, c'est-à-dire de ce bien commun que personne ne peut exploiter, mais auquel chacun a accès. Ces espaces du lien doivent être protégés contre l'invasion des voitures, des lois du marché, du bruit, de la pollution, de la mainmise des intérêts privés, de toute domination.

Evolution - les repères du temps

Mort

Comme nous l'avons vu, la perception du temps dans nos sociétés modernes ignore les rythmes et les cycles. Ce n'est même plus une aiguille qui tourne, mais c'est un compte à rebours! Cette volonté de maîtriser le temps est naturellement étroitement liée à la peur de la mort.

Nous avons peur du temps, car il nous rapproche de la mort que nous percevons comme la négation de ce que nous sommes. Pourtant, entre naissance et mort, ce temps est notre vie qui nous offre la chance d'une évolution et d'un approfondissement de notre être et de notre conscience. Le sens de la vie réside pour moi dans la découverte de ce sens, et non dans un programme à réaliser envers et contre tout. La vie est chance de devenir, plus que de faire.

Bien sûr, pour assurer notre subsistance, nombre de tâches doivent être effectuées: je dois travailler pour gagner ma vie, je dois nourrir

mes enfants, cultiver mon jardin, et assumer toutes les responsabilités matérielles nécessaires à ma subsistance. Mais ces tâches sont autant d'occasions de me voir et de voir les autres être et agir. Plus qu'un programme, elles sont une occasion d'être. Perçues ainsi, elles ne sont plus en compétition avec le temps. Bien au contraire!

Comme l'écrivait un moine: *“Il ne s'agit plus de 'faire des choses' mais 'd'être avec', paisiblement disponible à l'Amour, disponible pour me laisser aimer par Lui autant qu'Il le désire, pour laisser Dieu aimer en moi...et aimer les autres en Lui et par Lui. Avec, autant que possible, un sourire émerveillé; çà c'est le 'programme'. Prie pour qu'il soit fidèlement réalisé! “.*

Etre ici et maintenant n'a plus rien à voir avec le faire. Il est une manière d'être dans cette qualité de disponibilité à la vie, où l'amour constitue la force essentielle du lien entre les êtres. C'est un tout autre programme que celui de nos projets personnels. Et ce programme se fonde surtout sur une autre relation au temps; ce n'est plus le temps qui file, mais le temps qui coule, comme le sang dans nos veines.

Naturellement, cette confrontation à l'être dans notre présent nous ouvre au mystère de la vie qui est étroitement lié au sens de notre mort. La mort est un passage vers l'autre dimension. En assumant notre présent et notre dimension de l'être, nous nous familiarisons avec le sens de cette mort qui nous accompagne sans cesse. Une autre relation au temps, si celui-ci devient chance de nous découvrir et de découvrir la vie, permet dès lors de nous familiariser avec cette dimension toujours présente de la mort plutôt que de la fuir dans une illusion et une destruction de ce qui nous lie à notre milieu et de l'essence de notre vie, par destruction de ce temps qui bat comme pouls et sang de notre vitalité. La mort, perçue comme inhérente à la vie, n'est plus notre ennemi mais la mutation qui nous permet de

croître, dans le sens d'un cycle de transformation qui fait alterner les temps de repos et de réveil à l'image des saisons ou des temps de la journée. C'est pourquoi une autre compréhension du temps qui laisse une place importante à ces alternances et à la dimension cyclique de ces alternances ne peut être qu'une aide dans notre approfondissement du sens de la vie, car chaque phase de ces cycles est fondée sur la logique de la naissance, de la vie et de la mort comme cycle qui fonde l'essence de la vie. Et chaque mort y ouvre à la richesse de la phase suivante, en tant que renaissance et accomplissement. La nature est pétrie de ce cycle qui marque aussi notre quotidien, nos lunaisons, nos saisons. Ainsi vivons-nous en continuelle familiarité avec cette mort et le seul fait de reconnaître cette présence non seulement nous initie aux mystères de la vie mais encore nous libère de cette peur de la mort.

Nous pouvons un jour rêver que nous serons capables, en occident, de brûler nos morts en public, comme cela se fait, en Inde, sur les ghats de Varanasi, tandis que les jeunes jouent au cricket et viennent rechercher leur balle à proximité du foyer ou entre les jambes de ceux qui portent le corps. Une telle intégration de la dimension de la mort à notre vie quotidienne relève de la plus grande sagesse. Il est urgent de redonner à la mort sa place visible dans notre culture.

Vieillesse

La vieillesse est à nos yeux étroitement associée à l'idée de la mort; c'est sans doute pourquoi nous la rejetons si violemment, car elle est perçue comme une menace de la vie. Mais, selon ce qui vient d'être dit, il est évident qu'elle constitue le stade de maturité de notre vie adulte. Elle devrait en être le temps le plus riche et le plus respecté. C'est l'âge de la sagesse et du cumul de l'expérience, c'est le temps de la conscience maximum du sens, comme le considèrent en général les

sociétés traditionnelles. C'est aussi, de manière paradoxale, l'âge de la faiblesse physique et parfois de la démence qui enlèvent toute protection à l'être et le révèlent tel qu'il est.

Dans notre société moderne, cet âge est sacrifié et relégué en marge. Nous perdons ainsi toute la richesse de ce lien à la vie, à la maturité, et à la mort, car la vieillesse, comme chaque âge de la vie, est aussi préparation au temps qui vient. Parce que la vieillesse s'accompagne souvent de faiblesse mentale ou physique, nous la considérons comme une dégradation. Mais là encore nous pensons en termes matérialistes car nous sommes complètement intoxiqués par notre conception de la productivité et par l'échelle des valeurs personnelles respectives établie par le marché en fonction du salaire horaire, telle que nous l'avons décrite plus haut.

Le temps de la vieillesse des uns offre une chance aux jeunes générations des autres de s'inscrire dans la durée, de clarifier le sens de la mémoire et de tirer un enseignement de l'expérience des ancêtres. Cette transmission ne se fait plus dans notre société moderne et tout cet héritage est perdu, gaspillé, jeté aux orties, faute de pouvoir lui donner un visage vivant, parce que nous lui préférons les promesses illusoire de la publicité et de la promotion sociale ou professionnelle, ou encore les distractions des loisirs.

Il serait pourtant simple d'intégrer ces personnes âgées dans un circuit d'échange de petits services qui les valoriserait, leur donnerait l'occasion d'établir des liens avec leur entourage, à l'échelle du village ou du quartier, d'avoir ainsi plusieurs voisins qui veillent sur elles et de nous permettre surtout de jouir de leur présence. Naturellement, le facteur santé est important, mais combien de cas d'isolement sont-ils vraiment dus à une détérioration irrémédiable de la santé au point que celle-ci empêche tout échange?

Nature - humanité

Mémoire

Nous vivons dans une compréhension linéaire du temps qui fait se succéder le passé, le présent et le futur, comme des wagons d'un train, attachés l'un derrière l'autre. En fait, ces divers temps ne sont absolument pas équivalents et leurs perceptions respectives se superposent dans notre présent. Pour ce qui concerne notre passé, nos perceptions s'appellent souvenirs et se superposent en nous, sous la forme de couches multiples et entremêlées, pour constituer notre mémoire. Notre mémoire est la bibliothèque où nous stockons pêle-mêle nos lectures et nos interprétations des faits après les avoir passées au filtre de notre savoir et de nos émotions, car notre mémoire n'est pas pure et ce qu'elle stocke n'est pas un récit objectif et complet des événements passés mais seulement une interprétation personnelle et subjective des faits vécus, c'est-à-dire une déformation personnalisée par notre vécu en fonction de nos expériences antérieures, de nos émotions, de nos préférences, de nos craintes, de nos désirs, de nos frustrations.

Notre mémoire est en fait double:

- Nous avons notre mémoire personnelle, constituée de nos propres souvenirs qui sont liés à notre vécu. Elle stocke pêle-mêle notre expérience et les conclusions que nous en avons tirées, sans établir une distinction très claire entre ce qui constitue d'une part les faits objectifs et d'autre part l'interprétation que nous en avons faite. La mémoire consolide donc un bilan qui n'offre pas de grandes possibilités de revoir ces interprétations.
- Nous héritons aussi de la mémoire de nos ancêtres, sous forme d'héritage émotif, sous forme éducative et sous forme certainement aussi génétique, le corps étant rapidement affecté par nos attitudes. Cette forme d'héritage, surtout dans sa dimension physique ou

émotive, reste plus difficilement déchiffrable. Pour la plupart d'entre nous, cet héritage est lourd et surtout inconscient, car il est aussi chargé d'un passé que nous n'avons pas connu et dont nous ignorons en général les trajectoires qui l'ont constitué. L'accès à cet héritage est souvent difficile, malgré notre besoin de connaître le lourd fardeau que nous tirons et qui est hérité de nos ancêtres.

Sous ces deux formes, la mémoire est étroitement liée à la dimension du temps car elle est en quelque sorte la condensation de tout l'héritage passé, collectif autant que personnel, dans cette espace qui influe constamment notre comportement présent. Cette mémoire nous inscrit dans la durée, comme chaîne d'un héritage dont nous ne sommes que les maillons présents. Elle fait constamment intervenir la dimension et la nécessité de la réconciliation car elle implique conscience et reconnaissance (au deux sens de ce terme comme identification et comme gratitude) ainsi qu'elle appelle la faculté de pardonner, car notre héritage doit constamment être libéré de toute la lourdeur de la culpabilité dont il nous fait forcément les héritiers en nous forçant à prendre part à la responsabilité assumée par notre famille, notre communauté, notre nation, dans le passé, dans tous les cas de guerre, d'exploitation sociale, de racisme, d'esclavagisme, de colonialisme. Nos relations au passé ont été marquées par le mépris, la haine, la violence, comme aujourd'hui encore. Nous ne pouvons éviter d'aborder ce lourd bagage si nous voulons transformer la réalité d'aujourd'hui, dans nos relations aux autres. Chaque communauté saura identifier ses boucs émissaires et les victimes de ses attitudes et de ses actes.

Par le biais de ce mouvement de réconciliation, la libération des charges de la mémoire nous ouvre à la liberté: chaque instant est nouveau et nous ouvre à d'autres possibles, sans pour autant renier

notre nature. Chaque jour est un nouveau départ, l'occasion d'être un être nouveau, comme s'il était sans passé.

Futur et perspective

Le futur, par définition, n'est pas encore. Il n'existe toujours pas, car il s'éloigne au fur et à mesure qu'on s'en rapproche. C'est que, comme dit l'humoriste, on remet toujours le futur au lendemain, par peur aussi de l'affronter et d'assumer les erreurs d'hier. Le futur n'existe en fait qu'au présent comme attente de ce qui vient. Il n'est donc pas quelque chose qui se passera demain, mais il est une vue d'aujourd'hui sur ce qui va arriver. Il est bel et bien dans le présent une perspective d'évolution, une vue sur la dynamique des choses.

Cette perspective sur ce qui vient est fondée sur une hypothèse. Et, comme en science, toute hypothèse n'est que la construction présente de ce que nous pouvons prévoir. L'hypothèse est une prévision qui doit constamment se réadapter à ce qui est expérimenté. Et le rôle de l'expérience scientifique consiste justement à confirmer ou à corriger, voire invalider l'hypothèse de départ. A chaque moment correspond donc une hypothèse nouvelle, réadaptée à l'heure du jour. Notre futur, en tant que perspective, nous permet d'agir aujourd'hui en fonction de demain, mais l'acte reste limité à maintenant car on ne saurait agir dans le futur. Seule donc notre perspective présente nous rattache au futur et nous permet de percevoir les conséquences de nos actes. Les conséquences, elles, restent réelles et mécaniques; on ne saurait les changer sans agir à la source même de ce qui les provoque.

En fait, dans notre société occidentale, les choses se passent complètement différemment, à l'inverse de ce qui est appliqué en science, bien que nous nous revendiquions de la rationalité et de la rigueur. Le futur chez nous est un projet, une projection de nos désirs

et de nos attentes sur demain. Nous n'agissons pas en fonction de l'expérience qui permet de lire l'enchaînement des causes et des effets, mais nous projetons naïvement et sans aucun esprit critique nos désirs sur demain et nous persévérons à agir en fonction de nos projets personnels et de notre petit monde intérieur sans mesurer le fossé qui le sépare de la réalité expérimentée au quotidien ni des conséquences tragiques de nos actes. Il est urgent d'adapter nos comportements et d'inclure aujourd'hui cette perspective sur demain, constamment révisée et réadaptée selon l'expérience et la conscience qui doit aller en s'approfondissant.

Silence et communaux

L'expérience du temps est étroitement liée à la pratique du silence, car le silence est espace de l'écoute et l'expérience du présent ne peut se limiter à l'expression de nos projets, mais elle doit aussi être réceptivité. Féminité de l'écoute et masculinité de l'expression se complètent et ne se développent harmonieusement que dans une relation de complémentarité réciproque.

Le silence permet d'expérimenter le temps dans le présent, à l'état brut. Pour cela, il faut au préalable encore parvenir à faire taire la mémoire et le mental qui ne cessent de distiller leurs multiples idées, leurs concepts et leur discours incessant et qui marquent ainsi notre vie éveillée de leur agitation permanente, un peu comme une machine à coudre devenue folle et incapable de s'arrêter. Si nous parvenons à calmer cette mémoire et ce mental, le silence nous permet d'accéder à un espace de paix et de sérénité intemporelle qui devient réel et prend corps comme écoute directe de la vie, sans interférence du passé ni du futur. C'est ce que la méditation zen ou la pratique du silence nous apprennent à découvrir.

Nature - humanité

Dans la pratique du langage, le silence est écoute de l'autre, ouverture à ce qu'il est vraiment, comme le décrit si bien Ivan Illich dans ce discours¹⁷ qu'il adresse aux missionnaires pour leur expliquer le véritable sens du silence dans le langage au quotidien - que ce soit le leur ou celui de l'indigène qu'ils chercheront à contacter - et pour les préparer à rencontrer l'autre culture sans s'imposer à elle, mais au contraire en la percevant dans toute sa richesse, et en établissant des relations réciproques.

Le temps de silence personnel quotidien offre un espace où trouver la paix et se mettre au diapason du cosmos. Il est une préparation de la journée pour échapper à la dictature du temps organisé et nous aider à trouver notre propre rythme selon notre propre perception du temps qui varie d'un être à l'autre. Il est enracinement dans le soi profond.

Ce silence fait partie des communaux, c'est-à-dire partie de la richesse collective et partagée d'une communauté, richesse que personne n'a le droit de contrôler. Le silence est cet espace que ne meublent pas les mots et qui reste libre pour l'expression de chacun et l'interprétation par chacun, sans que quiconque n'impose son propre sens. C'est un espace à exploiter en commun. C'est cet espace que détruit par exemple la publicité en s'insérant subrepticement dans la vie familiale et dans la vie de la collectivité, pour imposer ses valeurs et son interprétation étroitement matérialiste et sacrilège du sens de la vie.

Le silence est fragile et vulnérable, car le moindre bruit le détruit, le moindre geste imposant le dissout. Le temps, dans sa dimension présente, ne peut être contrôlé. Comme disait St Augustin, le temps

est, parce qu'il tend à ne pas être. Il est par nature indéfinissable et doit rester libre de toute mainmise.

Durée et éternité

Et si, au lieu de nous adonner aux illusions et griseries de la vitesse, nous faisons l'éloge de la lenteur, du temps de s'arrêter, du temps de contempler? C'est alors tout un autre programme, tout un autre rythme qui se calque sur celui des saisons et de la lune, des intempéries et des conditions saisonnières, des impressions et des émotions.

Malgré un déroulement très régulier du temps selon notre mesure occidentale, notre perception en est en fait très fluctuante. Certains moments paraissent très longs, d'autre incroyablement brefs. Nous admettons toujours que ce sont nos sens qui nous trompent et nous acceptons que la mesure chronométrique de la montre est seule juste parce qu'objective. Pourtant notre perception est ce qui crée notre réalité, elle est notre relation au monde, elle est notre expérience, notre vie et donc notre temps.

S'il n'est pas perçu comme un ennemi à combattre, le temps devient un allié qui nous permet d'approfondir les dimensions de l'être et de la conscience. Les moments où nous touchons plus profondément à ce qui nous paraît essentiel sont des moments d'éternité.

Présent

Nous sommes pris, comme déjà dit, entre passé, présent et futur, mais cette chaîne est une illusion car en fait seul le présent est réel et actuel. Le passé n'est que mémoire et le futur n'est qu'attente et projection. Nous vivons donc seulement au moment présent, mais sans pour autant être coupé des autres dimensions du temps. La

¹⁷ Ivan Illich, *Libérer l'avenir*, Seuil, Paris, 1971. Chapitre 4: l'éloquence du silence.

mémoire est au présent, même si elle concerne le passé, et le présent la fait évoluer et la transforme, car il la réinterprète. Le futur, de manière analogue, existe en tant qu'attente, projection ou perspective et notre préparation à ce temps à venir évolue aussi en fonction de notre expérience présente, mais cette représentation du futur reste elle aussi au présent. Ainsi passé, sous la forme de mémoire, et futur, sous la forme de perspective, cohabitent au présent. La chaîne du temps est bien une illusion.

Ces moments de perception du passé, du présent et du futur, sont tous simultanés. Certainement, nos divers états de conscience dans les présents qui se succèdent sont comme autant d'état de notre être et il n'est même pas certain qu'ils se succèdent selon une échelle du temps. Peut-être sont-ils simultanés. Il est fort possible que le temps soit une illusion, comme la chaîne du passé-présent-futur est une illusion. Nous serions dans ce cas une succession simultanée d'états de conscience au présent, relatifs au passé et au futur, mais qui ne seraient réels que dans une relation vécue instantanée au présent. Dans ce cas, la vie n'est faite que de présent!

Chaque moment présent est donc la chance d'un nouveau départ. Rien ne nous lie au passé que ce que nous désirons bien garder de ce passé. Naturellement les conséquences de notre passé s'expriment dans notre présent, et souvent nous rattrapent à notre insu, mais si nous acceptons cette perception d'un présent libre du passé, sans pour autant nier ce dernier, nous nous sentons libérés et rafraîchis, et chaque heure est un nouveau recommencement, déchargé de toute maladresse passée et de toute culpabilité. N'est-ce pas là le fondement du message chrétien: le salut nous est offert gratuitement et permet un nouveau départ, une résurrection de tout instant, car les échecs sont effacés, abolis. Le passé ne pèse plus et seul le présent compte dans notre manière d'être conscient et complètement présent à ce temps

présent, avec pourtant cette mémoire du passé et cette perception du futur qui restent actives mais cessent de définir ce que nous vivons. Cette présence au temps présent n'est pas reniement du passé; elle est rectification de notre comportement en fonction de l'acquis.

Durée

Même si elle n'est réelle qu'au présent, l'inscription dans la durée subsiste. Et cette inscription est fondamentale car elle abolit notre égocentrisme pour nous situer dans une chaîne d'héritage. Nous héritons de la Terre de nos ancêtres et nous l'empruntons provisoirement aux générations futures, comme dit le dicton africain. Nous nous inscrivons ainsi dans un temps minuscule présent, intégré en fait à un mouvement qui nous dépasse, en amont comme en aval.

L'aspect de la durée s'avère ainsi être une dimension fondamentale de notre vie. Nous ne pouvons plus nous comporter comme des enfants gâtés qui ne voient qu'eux-mêmes et ne pensent qu'en fonction d'eux-mêmes, mais nous sommes incités à nous inscrire consciemment dans cette chaîne de l'héritage. Tout ce que nous faisons devrait se rattacher au sens de cet héritage. Cette conscience de participer à un héritage en amont et en aval nous inscrit dans la durée, avec une perspective sur l'avenir, modelée par une conscience de notre expérience passée.

La durée implique un héritage amont qui est constitué par notre mémoire au sens double d'une mémoire personnelle et d'une mémoire collective. Nos comportements sont les fruits d'un passé personnel, d'une expérience individuelle de vie, mais aussi de tout un bagage culturel et historique. Si je nais esquimau, aborigène ou euro-américain, je n'ai pas du tout les mêmes conceptions de vie, même si je reste pourtant moi-même. Ce bagage est très complexe car il est

Nature - humanité

fait d'éléments clairement explicités mais surtout aussi de non-dits et d'inconscient. Il importe d'identifier et de connaître les composantes de notre propre héritage pour ne pas en être les esclaves et il convient d'user de tout notre bon sens et de toute notre conscience pour réinterpréter cet héritage. Il est clair que certaines générations ont hérité d'un lourd bagage, comme les générations de l'immédiat après-guerre. On le voit encore actuellement, plus de soixante ans après la seconde guerre mondiale, les conséquences et les expressions violentes du malaise d'après-guerre se font encore sentir dans la plupart des pays touchés, et même des autres par rebondissement.

La durée implique aussi un héritage aval, c'est-à-dire que nous sommes les ancêtres de ceux qui nous suivront et, dans ce sens, nous devons nous comprendre lucidement dans la continuité de cette transmission qui implique une responsabilité importante concernant la qualité de l'héritage que nous livrerons aux jeunes générations à venir. Notre vie consiste à préparer leur héritage qui est destiné à les aider à vivre dans la justice et la paix. De cette conscience devrait naître notre perspective de l'avenir et tout notre comportement présent. Nous créons donc les conditions dans lesquelles les générations à venir auront à vivre et à s'épanouir. Or notre société pense son présent en termes purement égocentriques sans se soucier des dégâts qu'elle provoque ni de l'état de la Terre dans lequel elle livrera son héritage à nos enfants. Il y a donc nécessité d'une profonde révolution de nos mentalités en ce qui concerne cette inscription dans la durée et l'introduction d'une plus juste perspective sur l'avenir.

Eternité

Nous nous inscrivons ainsi dans la durée bien que nous ne vivions que dans le présent. Si nous discernons bien que notre présent est seul réel tandis que notre mémoire et notre perspective de ce qui vient

constituent des liens avec le passé et avec le futur en tant que représentations de ces autres temps de notre vie tels que nous les avons intériorisés, notre conscience nous permet d'échapper à l'illusion du temps perçu comme une chaîne linéaire qui se développe inexorablement. Cette nouvelle qualité de relation avec le présent nous permet de nous ouvrir à la vie comme souffle qui circule en nous et nous irrigue. Par la conscience que nous avons acquise que notre vie de ce jour forme l'un des maillons de toute une chaîne d'héritages et de personnes, l'inscription de notre infime présent dans la durée nous ouvre à une autre dimension du temps qui n'est plus linéaire mais associative ou communautaire. Nous avons reçu des dons en héritage, légués physiquement par nos ancêtres, transmis sous forme de connaissance, intégrés sous forme de mémoire ou incarnés sous forme génétique et physiologique. Nous transmettons également ce que nous sommes, ce que nous croyons et ce que nous faisons à nos contemporains et à nos héritiers. Cet héritage, il est important de le voir, ne constitue qu'un seul tout indivis, car il est l'amalgame de toutes les composantes apportées par chacun et consolidées dans notre environnement naturel, matériel, culturel, social ou spirituel. En ce sens, le paysage est la visualisation de ce que nous sommes en tant que collectivité.

Le monde dans son état tant matériel que spirituel incarne ainsi nos apports et les rend palpables aux générations présentes et suivantes. Peut-être est-ce là ce que les traditions orientales appellent réincarnation ou ce que notre tradition chrétienne appelle éternité. Peut-être notre contribution à l'évolution de l'univers s'incarne-t-elle ainsi pour devenir réelle aux yeux des autres à travers ce que nous avons donné, c'est-à-dire ce que nous avons transmis de notre esprit. Ce que nous devenons en nous incarnant et surtout ce que nous donnons généreusement de nous-mêmes est transmis et repris, puis retravaillé et à nouveau transformé. Qu'en est-il dans tout cela de

notre personne? notre personne n'est certes pas seulement ce corps qui finit par mourir et se désintégrer. Si nous voyons que l'essentiel de notre personne est ce que nous transmettons en termes d'amour et de générosité, nous percevons combien notre contribution peut être large et durable, même si elle reste à l'échelle minuscule d'une seule personne. Notre personne renaît-elle comme le croient les orientaux dans plusieurs vies successives en restant elle-même bien distincte des autres ou participe-t-elle à un fleuve dans laquelle elle se perd par ses contributions diverses immédiatement reprises et transformées également par les autres? Ou traverse-t-elle ses divers états d'être pour rester une et indivisible? Sans doute aucune de ces descriptions n'est-elle complète et juste car ce n'est là que spéculation. Mais l'important apport de cette réflexion consiste dans le fait qu'elle donne une forme perceptible à la dimension d'éternité dans notre vie: nous sommes bien davantage que ce corps pris dans ce laps de temps entre naissance et mort, car nous nous transmettons aux autres parties de l'univers, êtres et choses, présentes et futures dont nous faisons indissolublement partie. Notre cœur et notre esprit vivent bien au-delà de notre mort car ils animent leur part de création, bien sûr très modestement, mais dans une mesure bien réelle et palpable. Cette part, même si elle est modeste, reste pourtant très clairement perceptible; elle n'est pas toute puissante et ne peut que peu de choses, mais son impact est significatif. Les effets de toutes nos parts respectives à chacun se cumulent pour définir partiellement la qualité de demain, et donc la qualité de la vie des jeunes générations à venir. Cet héritage est commun et ne constitue qu'un seul corps, certes diversifié, mais solidement lié.

Cette inscription de nos vies dans la durée et dans l'éternité constitue un fondement essentiel de la présente réflexion et fonde notre responsabilité personnelle et collective face les uns aux autres, face à

notre communauté, face à la durée, face au cosmos tout entier, et face à Dieu.

4) TECHNOLOGIE ET TRADITION

Le grand fossé qui nous sépare de la nature est essentiellement dû à notre technologie. Sans elle, nous n'aurions pas eu la possibilité de nous isoler ainsi. Certes la mentalité qui a donné naissance à cette technologie est prédominante dans les causes de cet isolement, mais il est intéressant de voir comment nos outils et nos machines nous permettent d'entretenir et même d'accroître toujours ce décalage. Examinons donc la nature de nos outils.

L'outil, la machine et la technologie

Comparativement à l'animal, l'homme est dépourvu d'outils propres. Il est un être fragile et vulnérable: sans fourrure, il est exposé au froid; sans griffes ni dents acérées, il est presque sans défense. L'outil, aussi primitif soit-il, lui offre un prolongement indispensable à sa survie: du vêtement à l'arc ou au fusil, du marteau à la truelle et à la faucille, l'outil lui procure les moyens indispensables de sa subsistance.

Cet outil, autrefois primitif, s'est développé au cours des siècles et a donné naissance à des machines complexes qui marquent profondément notre mode de vie. La technique est une dimension essentielle de notre quotidien, surtout urbain.

L'outil

L'outil est un prolongement du bras. Il tire toute son énergie de la force humaine, qui est une force purement organique, et ne fait que démultiplier cette force tout en protégeant le corps de l'effet mécanique que cette force démultipliée aurait sur notre physiologie.

Le marteau nous permet d'enfoncer un clou (force accrue) sans nous blesser (protection). La seule force du marteau provient du bras.

L'effet de l'outil se trouve ainsi à la mesure de notre propre force et de notre échelle individuelle. Il nous permet de mesurer l'effort et d'évaluer l'effet car la main, le bras, l'oeil et tous les autres sens règlent leur effort en fonction de l'effet perçu immédiatement. L'effet de l'outil est limité et par conséquent les erreurs qui découlent d'un usage inadapté le sont dans la même mesure. C'est à la fois l'avantage et l'inconvénient de l'outil: il ne peut pas tout mais il assure un contrôle relativement bon et des nuisances limitées en cas d'emploi erroné.

Le travail avec l'outil permet un rythme souple dicté par l'utilisateur. Il peut être une forme de rêverie ou de contemplation. Par excellence, dans la tradition bouddhiste, le travail de râtelier le gravier est une méditation en même temps qu'une activité créative qui tend à embellir le lieu.

L'outil est relativement silencieux car il n'a pas de moteur. Il crée moins de nuisances sonores que la machine et s'impose donc moins à l'utilisateur. La force de l'animal est venue de tout temps compléter celle de l'homme. Nous pouvons admettre que cet usage auxiliaire de l'animal relève de l'usage de l'outil même s'il constitue un apport d'énergie extérieur, car cette force est une force naturelle et physiologique, elle est de nature organique et non pas due à une source d'énergie domptée par la technique, comme l'est celle de l'eau, du vent, de la vapeur.

La machine

La machine, contrairement à l'outil, jouit d'une source d'énergie extérieure qui n'est pas liée à la force humaine ni à celle de l'animal. Elle a de ce fait une efficacité accrue et permet d'effectuer des travaux qui, sans cette autre source d'énergie, ne seraient pas envisageables: transformation du matériau brut, travail de la matière, déplacement de charges, exécution de tâches nocives pour l'être humain, automatisation. Cette efficacité accrue s'applique aussi aux usages erronés et aux erreurs qui se trouvent amplifiées dans la même mesure.

Vu sa source d'énergie extérieure (moteur ou autre), elle est soumise à son propre rythme et impose ce rythme à l'utilisateur qui peut certes le ralentir ou l'accélérer mais doit se soumettre à lui dans l'exécution de la tâche en cours.

Du point de vue de la douceur et de la maîtrise, il est donc préférable, chaque fois que cela est possible, d'utiliser l'outil (prolongation du corps humain et énergie organique mieux maîtrisable) à la machine (moins nuancée et moins sensible vu sa source d'énergie extérieure non organique).

Les effets de la machine

L'efficacité de la machine a été le moteur du développement occidental depuis toujours mais surtout depuis la révolution industrielle. Cette métamorphose profonde de notre relation à notre milieu a bouleversé les rapports entre les hommes, entre les sociétés et surtout notre rapport avec notre milieu naturel. Elle a complètement refaçonné nos relations personnelles et communautaires. Il est donc bon de décrire ici quelques traits de cette métamorphose, en se limitant pourtant à considérer seulement les

attributs respectifs propres à l'outil et à la machine. Dans un esprit polémique, je ferai ici l'apologie de l'outil et le procès de la machine. Cette démarche est certes simpliste, mais elle a l'avantage de remettre en cause beaucoup d'aspects de notre développement que nous considérons comme acquis et inévitables. Ces quelques remarques sont étroitement liées à un esprit d'autolimitation bien comprise, décrit plus haut. Grossièrement, je vois six traits caractéristiques important de la métamorphose entraînée par l'usage extensif de la machine dans notre mode de vie:

1) La contrainte.

L'outil servant de démultiplicateur de la force de la personne, il lui permet de mettre en valeur toutes ses facultés. Il constitue vraiment une extension de la personne dans la mesure où il respecte son rythme, sa force, sa créativité. Certes il implique aussi une série de contraintes dans son utilisation, mais à une échelle réduite qui permet un très bon contrôle des effets. Sa fonction démultiplicatrice est très polyvalente et concerne de nombreuses dimensions de l'être. Par contre la machine impose non seulement un mode d'emploi mais toute une mentalité. Par exemple, la voiture impose évidemment une seule et unique manière de la faire fonctionner mais aussi et surtout un code de la route, un aménagement de l'espace, un mode de relations entre les personnes, une perception de la distance et de la différence. qui s'avèrent limitatives de la richesse des relations humaines, alors que la voiture prétend justement être un facteur de liberté. Elle offre le mouvement et le rayon d'action, mais au prix de la richesse d'autres dimensions plus subtiles de la vie. La machine est efficace, mais elle est contrainte et impose sa loi à qui veut en avoir les fruits.

Nature - humanité

2) La démesure.

Comme je l'ai déjà dit, l'outil permet la mesure de l'effet par la mesure de l'effort. Parce qu'il favorise la sensibilité de son utilisateur, il est donc un instrument subtil qui permet de gérer l'ampleur du besoin et l'importance des moyens mis en oeuvre pour satisfaire ce besoin, particulièrement par le fait que chaque étape supplémentaire nécessite un effort supplémentaire; l'usage de l'outil demande en général une dépense de force, de temps, d'attention, qui sert d'élément autorégulateur dans l'usage qui en est fait. Presque automatiquement un équilibre s'établit entre besoin, effort et résultat de l'action, en termes de satisfaction. De la sorte, à chaque instant intervient le jugement de celui qui l'utilise. Certes la machine permet aussi cette application du jugement personnel concernant l'adéquation et la mesure de l'application en cours, mais il se trouve qu'elle crée la démesure par le simple fait qu'elle peut davantage et sans dépense d'efforts supplémentaires. Sa puissance encourage la croissance et l'excès. Elle procure la force et flatte la volonté de pouvoir et l'avidité de chacun. Elle crée aussi le surplus qui sert de réserve et de marge de spéculation. Depuis la révolution industrielle, nos villes ont complètement changé de visage et représentent cette même démesure: excès dans la hauteur comme dans l'extension, dans l'attrait pour la vitesse et par notre relation faussée au temps. La machine est le principal vecteur de cette démesure.

3) L'illusion de pouvoir.

L'outil nous situe dans un juste rapport avec l'environnement. Le bois reste dur et long à couper, la terre reste lourde et difficile à retourner, le poids et la distance restent des entraves au chargement et au transport. L'outil nous aide pourtant à couper le bois, à labourer la terre, à soulever les charges et à les transporter, mais il ne nous donne pas l'illusion d'un travail facile. Par contre la machine crée cette

illusion de facilité et encourage notre volonté de domination et de contrôle de notre milieu. Elle nous transforme en petits démiurges qui veulent transformer leur environnement. Nous nous sentons les maîtres du monde et aménageons notre contexte à notre guise: nous retenons les mers, perçons les montagnes, enjambons les vallées. Nos puissantes machines nous donnent l'illusion de dominer et de contrôler l'environnement jusqu'à ce que la nature réimpose sa loi par des raz de marée, des avalanches, des inondations. Nous réalisons alors que nous ne sommes pas les maîtres et que nos ambitions nous ont menés trop loin, coûtant la vie aux victimes de ces catastrophes certes naturelles, mais dont trop souvent nous avons accru les conséquences néfastes ou même déclenché le mouvement par des aménagements qui ne laissaient pas suffisamment de place à ces phénomènes ou qui brisaient les résistances de la nature à ces phénomènes. Notre vue s'avère toujours trop courte et ignorante de maints facteurs, car il nous est impossible de tout prévoir et, dans la majeure partie des cas, nous ne voyons que notre but immédiat, à très court terme, et ignorons de ce fait la complexité des processus que nous engageons. La machine est le support de notre mégalomanie et de nos illusions.

4) La dégradation du milieu.

L'outil a peu d'incidence sur le milieu. Il est silencieux et ne dégage pas de toxiques. Son usage reste discret à moins que son utilisateur ne soit fou. Par contre la machine est bruyante. Elle consomme de l'énergie et pollue souvent. C'est d'ailleurs une nuisance que nous ne percevons plus, tant nous nous y sommes habitués. En ville, on n'entend presque plus le bruit des voitures, car celles-ci créent un bourdonnement de fond auquel nous nous accoutumons. Dans un lieu tranquille, le simple moteur d'une pompe ou d'un générateur déchire le silence naturel, comme d'un seul coup de couteau. Il suffit d'aller

dans le désert, de se laisser déposer au milieu de nulle part et d'y rester seul pour percevoir ce qu'est le vrai silence et la paix naturelle d'un monde tranquille. On y entendra la prochaine voiture au moins cinq minutes avant qu'elle ne passe à proximité. C'est dire combien, sans en être conscients, nous nous adaptons tant bien que mal à un environnement qui est pollué par des bruits, des odeurs, des vibrations, des ondes, des produits toxiques. Je me rappelle avoir été frappé, à Ghardaïa (Algérie) combien, en pleine ville, les bruits étaient humains; on y entendait des voix, le cri de l'âne et du coq, le muezzin, parfois la radio du voisin. La machine n'est certes pas la seule cause de cette dégradation du milieu mais elle est l'un des principaux vecteurs de la destruction de notre milieu, qu'il soit naturel, urbain ou social. L'homme doit être l'une des seules espèces vivantes qui détruit son propre milieu par un comportement excessif; on ne parle pas ici de cas où la surpopulation engendre une détérioration du milieu par manque de ressources élémentaires, mais de cette rapide dégradation des conditions de vie par un choix délibéré d'utiliser des moyens inadaptés et dévastateurs. La machine, même utilisée à des fins créatives, s'avère aussi souvent un facteur de destruction.

5) *La domination sociale.*

L'emploi de l'outil a peu d'incidence sur la structure sociale, car il engendre peu la division et la spécialisation. L'outil reste relativement polyvalent et respecte la polyvalence des utilisateurs, tout en encourageant certes une forme de spécialisation restreinte, plus artisanale qu'industrielle. Par contre la machine, depuis la révolution industrielle, a complètement bouleversé le paysage social. La manufacture du 18^e siècle s'est muée en halle industrielle avec une très forte spécialisation des tâches qui s'est traduite par une stratification sociale à sa mesure. La naissance d'un misérable

prolétariat fournissant la force de travail et d'une classe bourgeoise contrôlant les moyens de production a engendré une exploitation et des privilèges inconcevables sans l'utilisation de l'efficacité de la machine qui permet de dégager des surplus et une marge de bénéfice importante qui a été à l'origine de ce développement spectaculaire. Ainsi la machine engendre une forme de spéculation découlant de ces surplus et génère le développement de l'avidité de l'homme et participe aussi à la création de faux besoins, qui vont de pair avec l'exploitation de ces surplus et la nécessité de les écouler. La machine est facteur de déstructuration sociale, d'exploitation et de hiérarchie de pouvoir et de richesses, tant en termes de production qu'en terme de consommation.

6) *La colonisation culturelle.*

L'outil reste très polyvalent, dans le sens qu'il peut s'utiliser sans forcément qu'une mentalité donnée soit requise. La hache peut être en contradiction avec les valeurs d'un peuple de respecter la forêt, mais elle reste un moyen très élémentaire et minimal de couper un arbre et de se procurer le bois nécessaire à la construction et au chauffage. Par contre la machine véhicule avec elle toute une mentalité indispensable à un maniement beaucoup plus strict, à un entretien régulier, à un respect des règles de sécurité, à une intégration au circuit de l'échange pour se procurer carburant et pièces de rechange et pour pouvoir se procurer les moyens financiers de ces acquisitions. La machine impose un code de conduite et exige une attitude conforme à celle du cadre dans lequel elle a été produite. Par ailleurs, elle a été un vecteur important de la colonisation: les bateaux et les armes ont certainement été les deux instruments principaux qui ont permis à l'occident d'imposer sa tutelle sur les autres continents, car c'est par la force qu'il s'est imposé et non par la sagesse. Ceci montre combien la machine impose une présence, combien elle exige la

Nature - humanité

pratique d'une mentalité, combien elle exclut de simples relations de troc et donc dans quelle mesure elle est élément de colonisation culturelle et économique.

La tentation de puissance semble trop forte pour que l'humain sache renoncer à cette efficacité facile au nom de valeurs supérieures.

Technique et technologie

Après cette comparaison intentionnellement simpliste des effets de l'outil et de la machine, il est temps d'apporter quelques nuances à ces propos.

Tout d'abord la différence qui a été faite entre outil et machine est tout à fait théorique, car en fait il n'y a pas de ligne de démarcation claire entre l'outil et la machine. J'ai affirmé que la différence résidait dans le fait que la machine utilise une source d'énergie extérieure à l'homme et à l'animal tandis que l'outil est la prolongation du bras. Dans ce sens la brouette est un outil et la moto est une machine. La roue de la brouette est une partie d'outil mais la roue de la moto est une partie de machine. Le vélo est un outil, et c'est sans doute l'exemple par excellence de cette distinction qui a été faite. Mais certains types de vélos sont dotés d'un moteur auxiliaire qui n'en fait pourtant pas un vélomoteur (machine) parce qu'il n'assume pas la totalité de l'effort mais ne fait que soulager celui-ci. Un tel vélo est-il un outil ou une machine? Par ailleurs, on peut constater que les systèmes de palans et les engrenages permettent une démultiplication presque infinie de la force humaine et s'assimilent de ce fait plus à des machines qu'à des outils même s'ils n'utilisent pas de source d'énergie extérieure. Les simples machines telles que perceuse, scie circulaire, ponceuse, sont plutôt assimilables à des outils car leur effet reste maîtrisé par la simple pression de la main.

Dans la description que je viens de faire de l'outil et de la machine, un point fondamental a été évoqué à propos de l'illusion de pouvoir que crée la machine. Cette illusion a été décrite dans un premier temps comme une pulsion négative, afin de mieux faire ressortir ce caractère illusoire de la machine par rapport au simple outil, et donc la portée d'autant plus perverse des emplois néfastes qu'il en est fait. Il y a certes cette fascination viscérale que la machine exerce sur l'homme car elle lui confère une puissance étonnante et séduisante, et lui permet de réaliser les projets les plus fous: dévier les rivières, percer les montagnes, se déplacer sur la lune. Les grandes découvertes par exemple de la roue, de la voile, de l'imprimerie, du métier à tisser, de la vapeur, de l'électricité, de l'électronique, ont sans doute bouleversé nos modes de vie et elles nous ont apporté une ouverture riche en échanges avec nos semblables et avec d'autres peuples. Elles ont enrichi notre vie émotive, intellectuelle et spirituelle. Personne ne pourrait contester cette valeur inestimable. Pourtant chacune de ces inventions a son revers, par le simple fait d'abord que toute invention trouve immédiatement une application militaire, mais surtout pour la raison que toute invention débouche inévitablement sur des excès, ou entraîne également des effets néfastes indissociables de son application: accidents, exploitation, pollution.

Il est important de souligner que la machine ou l'outil ne sont pas bons ou mauvais en eux-mêmes, mais ils sont neutres. Je peux fracasser le crâne de mon prochain avec un marteau et je peux éventuellement sauver des vies avec un fusil; ce ne sera dans ce second cas qu'un moindre mal et non un bien! Certes une charrue est destinée à un usage pacifique, tandis que la bombe est destinée à détruire. La première est certainement chargée d'une énergie plus positive que la seconde, car on imagine mal le fabricant mettre tout

son amour dans la bombe qu'il produit et destiner cet amour à celui qui la recevra sur la tête. La différence qualitative entre outils ou entre machines relève des différences mentionnées plus hauts, mais aussi essentiellement de l'usage qu'il en est fait et cet usage dépend de l'utilisateur et de ses intentions, du dessein, de la manière et de la mentalité avec lesquels ces accessoires sont utilisés.

L'homme teste tout ce qu'il trouve jusqu'à la limite du possible, et même souvent au-delà! Malheureusement, il ne sait pas se limiter et il refuse d'apprendre à partir de ses mauvaises expériences. Le développement de la technologie repose sur deux mythes trompeurs:

- 1) L'homme croit toujours en une solution technique pour remédier au problème créé; en clair, c'est l'illusion de la fuite constante en avant. Rien ne doit freiner le développement.
- 2) Bien au contraire, au lieu de freiner le développement, la complexité stimule la technologie; en clair, les excès engendrent d'autres inventions qui à leur tour sont censées résoudre les problèmes rencontrés, mais ne font que déplacer ces problèmes en créant d'autres problèmes et d'autres excès.

C'est en fait un cercle vicieux et la logique de la technologie consolide cette fuite en avant car elle refuse d'assumer son rôle éthique et spirituel d'évaluation. En effet, il n'y a pas seulement la technique qui traite de la composition des pièces pour former un tout qui fonctionne, mais il y a, en amont de cette technique, la technologie qui est l'art d'utiliser la technique à bon escient. La technologie concerne aussi bien le bon usage des outils que celui des machines.

La technologie sert à l'évaluation et au choix des moyens, mais elle ne peut effectuer ce choix qu'en regard de l'évaluation qu'elle a faite

des besoins. Elle ne concerne donc pas seulement l'application des moyens, l'évaluation du contexte et des conséquences que le choix effectué aura pour le milieu, mais elle doit considérer aussi d'un oeil critique la mesure des besoins qui appellent ces moyens. C'est aussi l'enjeu de la technologie d'estimer si tous nos besoins doivent être satisfaits. En ce sens la technologie revêt un fort sens moral, philosophique et même spirituel. Or cette dimension de la technologie est trop souvent ignorée ou du moins négligée. Pour notre civilisation technicienne, il n'y a pas de questionnement des besoins puisque notre société cherche même à susciter les besoins les plus invraisemblables, par la publicité par exemple, en cherchant à créer des besoins nouveaux car chaque besoin supplémentaire est source d'un meilleur profit. La technologie de notre société se veut neutre, mais elle est loin de l'être, par le lien étroit qu'elle entretient avec des buts non explicités.

Les trois rôles de la technologie peuvent être donc définis de la manière suivante:

- 1) évaluation critique des besoins,
- 2) choix des moyens adéquats c'est-à-dire aussi limités que possible (principe de précaution),
- 3) et proposition de restrictions d'usage en regard des conséquences sur le milieu naturel et social.

Ainsi donc, lorsqu'une société réduit consciemment et intentionnellement son usage technologique afin de limiter son impact négatif sur son milieu, il s'agit d'un progrès évident qui met en évidence la maturité sociale de la communauté concernée, car elle a su intégrer à son processus de décision les critères relatifs au choix des moyens adéquats (point 2 ci-dessus) et relatifs à la réduction des effets nocifs (point 3). Cette communauté qui sait s'autolimiter fait

Nature - humanité

preuve en fait d'une grande maturité; ce devrait bien être le propre de notre époque post-moderne de pouvoir effectuer des choix conscients et d'opter pour une forme d'autolimitation car ce choix est la preuve d'un stade plus avancé dans son développement spirituel. C'est même au moment où une communauté est en mesure d'effectuer ce genre de choix autolimitatifs qu'apparaît sa force spirituelle et qu'elle fait preuve d'une faculté d'échapper aux mécanismes purement matérialistes. L'esprit prend alors contrôle de la matière et du devenir commun. Les valeurs humaines et spirituelles prennent le contrôle de l'évolution commune qui n'est plus abandonnée aux aléas du marché ni aux tendances à l'accumulation ou à l'exploitation au profit d'une minorité. Malheureusement, notre société en général continue à juger et à comparer les diverses cultures en fonction de leurs seuls niveaux technologiques respectifs. C'est le modèle américain qui devient le modèle de la réussite, peu importe en fait que cette société ait complètement échoué à respecter les cycles naturels ou à pratiquer l'équité. La fascination du tout technologique domine notre monde et relègue les sociétés plus matures et équilibrées au rang des ratés.

Mais surtout il faut bien souligner qu'une société vraiment mature ne se limite pas à évaluer les moyens qu'elle utilise; elle reconsidère aussi ses buts et ses valeurs. Le tragique aspect de notre développement actuel et de la mode du développement durable, c'est que nous faisons semblant de vouloir nous adapter; nous sommes prêts à revoir les moyens, mais jamais il n'est question de revoir les buts ni l'orientation de notre société. La technologie est, dans ce sens, la seule solution envisagée; il faut trouver d'autres techniques, d'autres ressources. Or en fait il faut redéfinir nos buts et le sens de notre vie personnelle et collective. C'est là qu'intervient la dimension communautaire; nous devons parvenir à un consensus concernant nos priorités: est-ce d'accumuler un maximum de richesses et d'avoir un maximum de plaisir à satisfaire tous nos désirs, ou s'agit-il de

découvrir le véritable sens profond de l'existence et d'offrir le bonheur à nos enfants? C'est un changement radical de perspective, une métanoïa, un changement de paradigme qui est indispensable. Quel que soit le terme qui définit cette réorientation, il s'agit d'un changement de cap fondamental. Et ce changement ne peut pas s'effectuer par la technologie. Il est de nature spirituelle et sociale; il est celui des choix d'ordre immatériel.

J'aime l'histoire de ce moine tibétain qui était inventeur et qui mettait chaque fois son invention dans un tiroir après s'être posé la question: "en quoi cette invention avance-t-elle l'homme sur son chemin spirituel?". L'invention s'avérait sans valeur car la réponse à cette question présageait des effets surtout nocifs. Cette attitude sensible nous change bien de l'absolue fascination et logique de notre science et de notre technologie qui veulent que tout ce qui est possible soit entrepris sans regard ni pour l'utilité ni pour les conséquences: on cherche même à cloner des êtres humains, sans considération pour le sens profond de cette démarche, mais uniquement pour le "plaisir de l'exercice" et pour la fascination de la découverte.

Le filtre qui permet de tester la validité de toute invention devrait être la question multiple suivante, qu'on s'amusera à attribuer au moine dont il a été question plus haut, la difficulté étant bien entendu de répondre à cette question multiple sans nous laisser piéger par les illusions de notre avidité.

Les six questions du moine tibétain:

- 1) Authenticité: est-ce vrai?
- 2) Evolution: est-ce bien?
- 3) Adéquation: est-ce juste?
- 4) Harmonie: est-ce beau?
- 5) Besoin: est-ce nécessaire?

6) But: est-ce un élément de progrès humain et spirituel?

L'homme se croit démiurge, au centre même du monde qu'il croit diriger et dominer. C'est bien la source des majeures catastrophes de notre époque: guerres, changement climatique, accroissement des disparités, exploitation.

Le choix des peuples aborigènes

Les sociétés traditionnelles et surtout les peuples aborigènes n'ont pas eu cette latitude d'utilisation d'une technologie poussée. Les plus mûrs d'entre ces sociétés ont même su réduire consciemment leur développement technique par conscience des dommages que de telles techniques ne manquent pas d'entraîner.

Le confort minimum

Les peuples aborigènes ou amérindiens ont intentionnellement renoncé à un modèle de développement matériel du type de celui que l'occident a suivi. Ils ont choisi, pour des raisons éthiques et spirituelles, de ne pas se couper de la nature. Ils ont maintenu à dessein un bas niveau de développement technologique et un état de confort minimum, dans le but de rester insérés à leur milieu et de rester sensibles aux vibrations de la nature. Cette simplicité librement choisie leur a permis de rester en harmonie avec leur contexte et de conserver une conscience profonde du sens véritable de la vie, qui consiste, en termes simplifiés, davantage en une faculté d'être dans le présent que de faire dans l'avenir.

Il est vrai que chaque progrès technologique, depuis la simple hutte jusqu'à la climatisation, interpose entre l'homme et son milieu des filtres successifs qui finissent par l'isoler complètement de son environnement. Par exemple, les produits d'isolation thermique que

nous utilisons n'ont pas pour seul effet de nous protéger des déperditions de chaleur, ils nous coupent aussi du climat extérieur et nous rendent moins sensibles aux changements de la température et au cycle des saisons. L'isolation a certes pour but très positif d'assurer notre confort et de permettre des économies d'énergies, mais elle a aussi, en corollaire, pour conséquence négative de nous encourager à augmenter nos exigences de confort; de la sorte, nous trouvons normal que la température intérieure de notre logement ne varie pas d'un seul degré, quelles que soient les conditions climatiques extérieures. Nous pouvons, dans nos bâtiments équipés de tout le confort contemporain, rester toute l'année en bras de chemise quelle que soit la température extérieure. Nous nous étonnons même lorsqu'un grand froid vient perturber le rythme de notre vie citadine et ose rafraîchir notre climat intérieur. De la sorte, nous perdons, tant physiquement que mentalement, cette faculté d'adaptation aux variations naturelles ou mêmes saisonnières.

C'est dire combien notre démarche en occident est différente de celle des aborigènes ou des amérindiens. Et pourtant ces derniers ne vivent pas dans des climats plus cléments que nous! Avant de rechercher ce lien avec le cosmos que cherche nombre de peuples dits primitifs, nous recherchons en occident, plus que tout, notre confort physique, qui, lui, est plus que primitif tant il réduit notre être à sa seule dimension physique. Nous nous attachons plus aux aspects matériels de notre vie qu'aux aspects non matériels. La notion du confort n'est en fait pas aussi simple que nous le croyons, car beaucoup d'autres éléments entrent aussi en ligne de compte pour nous assurer le véritable bien-être qui est bien plus que le confort physique. En effet, ce bien-être global comprend toute la dynamique de nos énergies que le simple confort physique participe à endormir. Par exemple, le développement de notre confort physique détruit également, en nous isolant les uns des autres, les liens qui nous lient aux autres membres

Nature - humanité

de notre communauté, créant ainsi un fort malaise social, source d'inconfort psychologique. Cette quête du confort auquel nous aspirons n'est donc pas si simple qu'il paraît et requiert en fait plus de retenue pour ne pas étouffer nos capacités de rester flexibles et de satisfaire nos vrais besoins.

Le corps, capteur et stimulant de l'être

Notre société spécialisée, par le biais de notre technologie, nous délivre de la plupart des tâches manuelles nécessaires à notre survie, comme couper notre bois de chauffage, cultiver notre jardin, pomper notre eau. En aménageant notre confort physique par des dispositifs automatiques, nous mettons paradoxalement le corps hors jeu, c'est-à-dire que nous lui assurons les conditions de passivité maximale de sorte qu'il n'ait plus à lutter; le corps, lorsque son confort est assuré artificiellement, n'a pas besoin de produire les calories manquantes; souvent même, il n'a pas besoin de fournir d'effort, et n'est finalement sollicité que pour les activités minimales que rien ne peut assumer à sa place: respirer, digérer, éliminer. Presque inactif à l'exception de ces quelques fonctions vitales élémentaires, il se retrouve soutenu par le mobilier qui nous supporte, au cours d'activités toujours plus cérébrales qui ne font bouger que les doigts. Hegel disait, il y a plus d'un siècle, que l'homme marche sur la tête et qu'il convient de le remettre sur les pieds. Sauf dans le cas du sport qui vient artificiellement rétablir une forme d'équilibre minimum, toute notre énergie est en général consacrée à nos activités mentales, puisque notre société tend à supprimer toute activité physique.

Le corps, dans ces conditions, perd sa fonction de capteur de sensations et son rôle d'intermédiaire entre notre intériorité et la face visible du monde avec laquelle il se confronte dans une forme de test de la réalité palpable. Privé de cette fonction d'écoute, protégé par les

filtres successifs qui garantissent notre confort (la vitre, le chauffage, la machine), le corps s'atrophie et perd sa sensibilité. Il se retrouve de la sorte aussi dévalorisé à nos yeux.

Par contraste, dans les traditions aborigènes ou amérindiennes, le corps n'est pas seulement intermédiaire, mais il est une des forces de la vie qui entraîne tout l'être. La dynamique du corps entraîne la dynamique de l'esprit. Le corps est un stimulant de l'être. Le corps et l'esprit ne sont pas opposés mais forment un tout indissociable dont ils présentent les deux faces.

L'effort

Dans notre tentative d'assurer notre confort, nous mettons notre corps hors jeu non seulement en tant qu'organe de perception, en tant qu'oreille à l'écoute du savoir universel et en tant que force dynamisante de tout notre être, mais aussi en tant que corps physique qui nous permet d'effectuer des efforts. Tout notre mode de vie cherche à nous éviter l'effort physique: voiture, ascenseur, machines, automatismes, appareils électroniques. Il est évident qu'une vie moderne équipée de tous ces accessoires couramment utilisés au quotidien ne trouve plus d'occasion de confronter non seulement notre corps mais aussi notre être à l'effort, que celui-ci soit de nature physique, mentale, psychologique, affective. Les automatismes nous évitent de devoir nous rappeler certaines opérations nécessaires au quotidien; les machines nous dispensent de toute dépense d'énergie physique; la routine nous permet de ne pas devoir effectuer de choix trop fréquents. Bref, notre corps est soi-disant libéré, mais il est en fait assassiné, comme notre esprit et notre être entier, condamné à léthargie.

Comme on le voit, les notions de confort et d'effort sont étroitement liées, et nous incitent à nier les réelles facultés du corps et de l'être tout entier. Il importe donc de limiter consciemment le niveau de notre technologie à un strict minimum qui permette à notre corps:

- 1) de fournir sa juste part d'effort physique et mental, pour ne pas perdre la juste perception de la qualité de notre action et de sa compatibilité avec le milieu,
- 2) d'assumer pleinement sa fonction de capteur sensoriel et émotif, et d'enracinement,
- 3) de mieux intégrer et surtout de pratiquer ainsi les diverses dimensions physiques, mentales, psychologiques, culturelles, spirituelles de l'être.

Les cercles concentriques de la tradition ojibway

Une position de parasites utiles

Comme le dit la revue *Interculture*¹⁸, les amérindiens Ojibway "voient la vie comme une série de cercles concentriques de dépendances: de la terre et des eaux, qui se trouvent au centre, on passe vers l'extérieur aux plantes qui en sont tributaires, puis aux animaux qui dépendent d'elles, et en dernier lieu viennent les humains, car rien ne dépend de notre survie". Voici bien une compréhension complètement opposée à la nôtre! Selon cette perception, nous ne sommes plus le centre de l'univers, mais la marge négligeable, comme parasites, et encore comme parasites trop rarement utiles et trop souvent nuisibles! Dans des moments de pessimisme, il semble que le mieux qui pourrait arriver à la nature, pour retrouver son équilibre, serait de se débarrasser de l'espèce humaine. Mais là aussi il s'agirait de la disparition d'une espèce et ce

serait une autre tragédie inacceptable, pour la richesse du cosmos, une tragédie comme il s'en passe chaque jour! Car, de nuisible qu'elle est trop souvent, notre espèce pourrait très bien s'avérer de plus en plus utile.

Kopernik

Cette perception ojibway, qui nous relègue au rôle de parasites, me semble très saine, car, au lieu de voir le monde de notre seul point de vue anthropocentrique, elle perçoit l'ensemble de l'univers comme un système équilibré où chacun a sa place et elle constate, avec beaucoup de sérénité et de sagesse, que non seulement notre espèce n'est pas au centre de l'univers, mais surtout qu'elle n'est même pas indispensable à l'équilibre naturel. Il n'y a rien de mal à cela, car cette position que nous pourrions qualifier de marginale n'enlève rien à la valeur de la créature humaine.

Par contre, cette autre perception entraîne une révolution copernicienne absolument nécessaire qui nous permet enfin de ne pas nous cacher derrière nos illusions mais nous contraint à reconnaître notre vraie position dans l'univers.

Perception émotionnelle

Cette compréhension ojibway de la création est d'autant plus intéressante qu'elle permet de mettre en évidence le fait que la perception occidentale que nous avons de notre position dans le système naturel, et le comportement qui en découle, sont de nature purement émotionnelle, bien que nous prétendions, plus qu'aucune autre créature, être dotés de raison et d'une capacité d'observer les choses objectivement. Nous nous voyons au centre de l'univers alors que nous ne sommes objectivement qu'à la périphérie des cercles concentriques de la représentation ojibway.

¹⁸ Revue *InterCulture*, publiée semestriellement par l'Institut Interculturel de Montréal.

Nature - humanité

Le petit enfant confond la réalité du monde avec sa propre perception subjective construite à partir de ses besoins personnels. A son stade de développement, il n'a pas encore compris que d'autres êtres existent autour de lui qui ont des besoins différents et une perception différente de celle qu'il a. A cet âge, il n'a pas encore appris à percevoir le monde comme l'autre le perçoit, ni à intégrer cette donnée externe dans sa propre perception des choses. De la sorte il n'a qu'une vision simpliste où perception et réalité se confondent de manière indistincte. Il n'a pas encore franchi l'étape d'une perception complexe de la réalité, avec plusieurs acteurs et plusieurs gammes de désirs souvent inconciliables, et surtout avec plusieurs regards possibles sur une même réalité, parce que son évolution ne lui a pas encore permis d'intégrer d'autres points de vue contradictoires au sien. De même, bien que nous soyons en principe adultes, nous nous comportons de manière purement égocentrique selon une compréhension du monde définie uniquement par rapport à nous, comme si l'univers n'avait aucune autonomie par rapport à notre espèce. Cet égocentrisme nous cache les besoins des autres espèces et surtout les lois d'équilibre général. Il nous prive aussi, bien entendu, de la possibilité de comprendre l'univers en nous plaçant dans la peau de l'autre, qu'il soit notre voisin, un homme d'une autre culture, un être d'une autre espèce, une plante. Il serait en effet fascinant d'apprendre à voir le monde comme un chat le voit, ou comme une plante ou un caillou le perçoit, puisque la plante, elle aussi, réagit aux changements qui s'opèrent autour d'elle.

En appliquant la perception ojibway, nous réalisons donc une véritable révolution copernicienne qui nous oblige à nous intégrer en douceur dans un univers plus puissant que nous et nous aide à percevoir le monde dans une forme de complexité - comme réseau

d'interactions souvent antagonistes - qui ne soit pas centrée sur notre ego personnel ou collectif.

Maîtrise et culpabilité

Entre harmonie et maîtrise

Cette perception du monde à la manière ojibway nous montre combien à chaque culture correspond une perception de notre relation à la nature qui s'avère bien différente de celle des autres cultures. On peut schématiquement résumer les perceptions respectives que les diverses civilisations ont de la nature à deux attitudes fondamentales:

1. Si la civilisation a entretenu une tradition vivante et si elle a conservé un lien étroit avec la nature, elle reste très souvent consciente du fait que l'humanité fait partie intégrante de l'équilibre naturel. Dans ce cas, elle fait en général preuve de capacité d'autolimitation, ou du moins d'adaptation aux cycles naturels, et sait régler en principe sa consommation sur le degré d'abondance ou de pénurie qui varie d'une saison à l'autre. Le sens de l'harmonie reste la loi dominante.
2. Si au contraire la civilisation a misé sur la technologie et la maîtrise de son environnement, elle a souvent perdu ce lien qui la rattache au milieu naturel et elle croit pouvoir dominer la nature et la plier à ses besoins. Ce sont alors ces besoins qui prédominent et cette société se met à consommer les ressources sans égard pour la capacité du milieu naturel à les satisfaire, entraînant ainsi de graves déséquilibres. C'est alors la loi de la maîtrise et de l'exploitation qui domine, et non celle de l'harmonie.

Vu que nous appartenons à une culture de domination et de maîtrise, il est riche pour nous de nous inspirer des cultures d'harmonie dans notre relation à l'univers car elles nous incitent:

- à préserver un lien authentique et sain avec la nature et à reconnaître qu'elle est notre milieu,
- à nous adapter à ses rythmes naturels journaliers, saisonniers, lunaires et à ses cycles naturels qui nous imposent leurs lois,
- à faire preuve d'une capacité d'autolimitation dans nos interventions et dans la satisfaction de nos besoins,
- à rester solidaires des autres espèces animales, végétales et minérales.

Au contraire de ces quatre principes, comme dit Maurice Bellet¹⁹:

"Notre société [occidentale] vit selon un double principe.

Tout d'abord, le principe technologique: tout ce qui est possible, nous le ferons.

Ensuite le principe économique: tout ce qui nous fait envie, nous l'aurons [nous l'achèterons].

[...] Ces deux principes ne font qu'un et se multiplient l'un par l'autre, sous la forme du principe d'expansion: produire toujours plus, par, pour, dans une excitation toujours plus grande des envies."

On peut aussi dire les choses de la manière suivante: Les 3 valeurs dominantes qui guident notre société sur la voie de la compétition sont les 3 P: profit, pouvoir, prestige. Ces 3 valeurs sont fondées sur les mécanismes du marché (profit), de la volonté de domination (pouvoir) et des valeurs de façade qui cachent notre fragilité (prestige).

La grande question qui se pose ici est celle du désir, du droit de disposer des ressources et des biens que nous procure la nature, du devoir d'entretien et de respect de l'équilibre écologique, du droit de dominer la terre au sens d'une maîtrise qui n'accepte pas de

résistance. En filigrane, derrière cette question se pose la question du droit à disposer de ce qui est offert, du devoir d'entretenir un milieu qui nous entoure même si nous ne lui avons rien demandé, de la marge d'erreur tolérable enfin (de la faute) dans cette liberté de consommer et de consacrer nos efforts à améliorer ce qui nous entoure, et donc de la culpabilité qui peut nous ronger de ne pas avoir fait ce qu'il faut, en terme d'excès comme de retenue. Il est vrai que notre attitude, en occident, oscille entre deux extrêmes: soit une domination irréfléchie de notre milieu naturel, soit une mauvaise conscience de consommer trop, d'épuiser les ressources naturelles et de laisser derrière nous des déchets non résorbés dont hériteront nos enfants.

Cette question de la culpabilité est extrêmement délicate, car elle n'est pas très agréable à traiter; elle touche certes à la conscience de la personne qui ne peut être réglée à coup de principes, mais elle met aussi en lumière notre héritage judéo-chrétien dont l'enseignement a été profondément marqué par la culpabilité. Il est triste que cette dimension de la culpabilité soit aussi dominante dans un enseignement moral et religieux dont le but est avant tout de libérer l'homme, et non de lui enfoncer la tête sous l'eau. C'est pourquoi, il est bon que nous revenions ici brièvement sur cette notion de culpabilité, après ce qui a déjà été dit, dans mon introduction générale²⁰, sur le péché, compris non pas comme faute mais comme élan qui n'atteint pas son but, comme rupture du lien, comme absence de relation à la source.

Une autre compréhension de la faute

Il faut tout d'abord revenir au récit biblique de la Genèse sur ce qu'on a appelé le péché originel, car le texte de la Genèse (Genèse chap. 3)

¹⁹ Maurice Bellet, *L'invitation*, Bayard, 2003.

²⁰ Voir 0 - *Communauté et autolimitation - une mise en mouvement du changement*.

Nature - humanité

qui relate l'histoire de la chute a trop souvent été interprété en termes de transgression d'interdits et d'opposition simpliste entre le bien et le mal.

La tradition populaire, figée à partir d'un enseignement institutionnel dénaturé, propose une interprétation très déformée et moralisante et a, de la sorte, forgé une conception de la vie, qui a marqué toute notre éducation, fondée sur un dualisme simpliste entre la règle et la faute. Selon cette tradition, le serpent figure l'image du Malin qui tente de séduire la femme par le fruit qu'il lui présente et qui est plaisir, synonyme de mal, par opposition à d'autres fruits qui représentent le bien. La femme se laisse convaincre puis, assimilée dès lors au serpent, séduit à son tour l'homme. L'opposition entre le bien et le mal est présentée comme une alternative entre deux termes équivalents. Le péché est par définition cette inévitable tentation de répondre à l'offre du mal plutôt qu'à l'offre du bien. L'homme, dans cette perspective, est condamné à trébucher sans cesse et le pardon à jouer le rôle d'une grosse éponge qui vient régulièrement effacer l'ardoise. La mauvaise conscience de l'homme subsiste, car rien n'a fondamentalement changé dans cette perspective du salut qui n'en est pas un.

Mais, à cette compréhension dite populaire, on peut opposer une autre interprétation en s'inspirant des travaux d'Annick de Souzenelle²¹, basés sur l'étude du texte d'origine et du sens profond des racines étymologiques, dans le cadre plus large de la tradition hébraïque. Dans cette perspective, réinterprétée ici de manière libre, le texte de la Genèse ne présente qu'un récit symbolique dont la fonction n'est pas d'opposer une femme et un homme comme

individus en chair et en os, mais de mettre en contraste, au contraire, les caractères symboliques respectifs des tendances fondamentalement masculine et féminine qui ne dépendent pas de notre genre mais habitent chacun de nous, homme ou femme indifféremment:

- D'un côté, la femme du récit représente le principe féminin, qui est eau, matrice, maturation cachée, et symbolise non pas le mal, mais le non-accompli, les ténèbres dans le sens de non-encore-lumière, la source non révélée, l'intériorité.
- De l'autre côté, l'homme du récit représente le principe masculin, qui est sec, action, expression, et symbolise non pas le bien, mais l'accompli, la lumière, l'extériorité.

Cette différence de tempérament est souvent illustrée dans les textes sacrés par la femme qui y est présentée comme creux d'ouverture et de disponibilité à l'esprit (non-accompli en devenir) tandis que l'homme y est décrit comme saillie de l'expression de la parole (accompli). Ces notions d'accomplissement ne nous sont pas trop familières. Elles le sont davantage pour certaines autres cultures, par exemple les cultures slaves qui font la distinction, dans leurs langues, entre verbes qui expriment des actions accomplies et verbes qui expriment des actions non-accomplies.

Dans le récit de la Genèse, il n'y a, au début de la création, que le monde féminin informe des eaux et des ténèbres; c'est le domaine de l'origine, du non-accompli. Le processus de la création et de la révélation aura pour mission d'établir le règne masculin du sec et de la lumière, c'est-à-dire d'accomplir et de révéler le potentiel, jusqu'alors caché, contenu de manière informe dans la matière brute de la création, en le traduisant en une réalité enfin exprimée. A ce

²¹ Annick de Souzenelle, *La Parole au coeur du corps*, Albin Michel, 1993, et *Le symbolisme du corps humain*, Dangles, 1984.

niveau symbolique, seul le bien (accompli masculin) existe et se confond avec Dieu; le mal (non-accompli féminin) n'est que son absence, ou même son non-devenir, éloignement de Dieu. Mais il faut bien voir que la présence féminine est essentielle - il est bien question ici de présence de cette dimension féminine en chacun, et non de la femme elle-même - dans la mesure où elle est l'origine qui donne naissance au mouvement d'expression et de maturation qui ne peut prendre forme que grâce à cette dimension féminine. Sans elle, rien n'existe.

Le fruit de l'arbre de vie - qui est connaissance - est le résultat d'une longue maturation qui a amené l'être à s'accomplir, à manifester sa nature profonde qui a source dans son créateur. Ce chemin de maturation est un chemin de longue croissance, par lequel chacun doit passer, et qui amène l'inaccompli à s'accomplir. Cette transformation ne se fait pas du jour au lendemain, mais elle implique une mutation de l'être tout entier qui, dans son ouverture à Dieu, abandonne sa vieille nature et découvre le sens profond de la vie et surtout l'origine de sa propre source. C'est cette *re-naissance* en Dieu qui débouche sur la véritable *con-naissance* car elle est *naissance avec Dieu*.

Le serpent, l'arbre et le fruit

Le serpent - qu'on pourrait aussi appeler kundalini ou wouivre - est symbole de l'énergie qui pousse le non-accompli à devenir accompli; il n'est donc ni bon ni mauvais en soi; il est simplement énergie de la croissance et tout dépend de ce à quoi il est appliqué. Or il n'y a qu'un seul chemin authentique pour la croissance et c'est celui de la descente dans notre intériorité profonde pour y embrasser toutes nos ténèbres et les apporter à la lumière, guérison des profondeurs ainsi que mariage du féminin et du masculin. Ce chemin est un long

processus de maturation, parfois douloureux, mais en tout cas nécessaire pour trouver la vie.

Un raccourci illusoire pourtant existe qui permet d'éviter la douleur et la lenteur de ce cheminement de maturation intérieure; sous l'influence de notre propre énergie impatiente d'aboutir - c'est-à-dire de notre serpent dont l'énergie est ainsi détournée et qui devient de la sorte le Mauvais comme dans le récit de la Genèse - nous choisissons le raccourci qui consiste à s'approprier directement le fruit de la connaissance, en le cueillant sur l'arbre de vie, avant même d'avoir suivi ce long cheminement de la maturité. La connaissance n'est plus alors fruit de la croissance mais se réduit à l'illusion d'un savoir volé, acquis de l'extérieur: masculin et féminin ne peuvent plus fusionner. Les épousailles ont échoué et l'être ne peut être entier.

On voit donc ainsi que, selon cette seconde interprétation, la rédemption - si elle suit le chemin de véritable croissance et refuse d'emprunter le raccourci - se révèle comme un mouvement de transformation dynamique qui transporte l'être depuis les ténèbres vers la lumière; elle est progression, et non pas éternel recommencement comme dans la description précédente propre à la tradition populaire. Le salut est re-création à partir du non-accompli qui toujours subsiste; il est donc mouvement d'éternelle création et, par là même, salut authentique et durable.

En résumé, le récit de la Genèse nous dit qu'il y a deux chemins, de valeurs respectives bien différentes, pour accéder à la connaissance:

- 1) Le premier chemin accepte les lois de l'univers conçu comme un tout indissociable et passe par un long cheminement de maturation profonde dans une symbiose avec la création et une ouverture à Dieu qui offre, à celui qui le suit, la seule forme de croissance

Nature - humanité

intérieure approfondie capable de le faire goûter à une véritable connaissance en l'amour de Dieu, essence de la vie.

- 2) Par contre, le second chemin se coupe résolument de la création pour prendre un raccourci individualiste, en comptant sur ses propres forces et à son propre bénéfice, et pour s'emparer avidement d'un savoir qui ne pourra jamais être assimilé car il restera pour toujours extérieur et étranger. N'est-ce pas dans ce caractère étranger du savoir frauduleusement acquis qu'il faut voir le sens profond de ce dépouillement que ressentent soudain Adam et Eve face à leur nudité qui, auparavant, était le signe d'une fusion bienheureuse avec l'univers et avec le jardin d'Eden qui les nourrissait sans restriction.

Ces deux chemins-types mettent en opposition d'une part la croissance lente de la graine qui devient arbre et produit ses propres fruits, uniques en leur genre, après une longue maturation, et d'autre part la cueillette des fruits volés sur un arbre étranger.

Le récit de la Genèse, compris dans cette tension entre croissance assimilée et savoir usurpé, ne cherche pas à nous culpabiliser en nous chargeant de tous les maux de l'humanité, mais veut nous montrer le chemin de la vie en nous encourageant à réaliser notre potentiel. Il nous engage à persévérer sur le chemin de la croissance authentique, celui de la patience et de l'effort, qui nous amène à mûrir lentement et à assimiler la connaissance au fur et à mesure que nous découvrons de nouveaux aspects, c'est-à-dire que nous nous ouvrons au savoir universel par le biais de notre expérience. Cette fable oppose ce chemin de croissance au raccourci qui consiste à s'appropriier les fruits de la croissance sans passer par le chemin de la transformation intérieure qui doit nous guérir de nos blocages et nous ouvrir au sens profond de la vie.

Notre culture religieuse est malheureusement imprégnée de la culpabilité de la faute comprise comme transgression de la morale. L'interprétation ci-dessus est beaucoup plus large et profonde et ouvre véritablement la voie du salut: une voie de croissance qui débouche sur la plénitude de l'être. On voit combien cet enseignement est riche aussi pour nous apprendre à instaurer une relation plus respectueuse de notre milieu, dans le sens défini plus haut d'un dialogue dans un esprit de simplicité et d'autolimitation. Cette autre interprétation du récit de la Genèse change radicalement notre attitude: la terre n'est plus là pour être dominée et exploitée mais pour servir de réceptacle à notre croissance personnelle dans une relation harmonieuse au tout. Voici bien le véritable sens de la domination de notre terre intérieure.

Le règne naturel de l'harmonie universelle

L'état d'autolimitation comme état de conscience

Cette autre compréhension du récit de la Genèse, qui oppose chemin de croissance et acquisition illusoire ou frauduleuse de la connaissance, est vraiment libératrice car elle ne fait plus peser sur nous le poids de la culpabilité. L'Eglise, dans sa forme historique, a beaucoup manié la menace du péché et de l'enfer dans le but d'effrayer ses ouailles par des fresques terrifiantes illustrant des scènes de l'enfer, à la manière de Jérôme Bosch, afin de mieux tenir ses sujets. Mais il faut voir dans ce dérapage une maladresse et une ignorance dues à l'avidité humaine et à la soif de pouvoir. En fait cette image du péché et de l'enfer selon Bosch est en complète contradiction avec le message d'amour et de pardon des évangiles. Dieu nous aime et nous pardonne tout; il nous montre la voie du salut qui est la voie de la douceur, de l'écoute et de la sensibilité; c'est une voie d'humilité car notre conscience discerne les limites de notre propre savoir et de notre propre force.

Sommes-nous les héros de la technologie, capables de dominer la planète et de la mettre à feu et à sang? ou sommes-nous ces créatures ambivalentes, tantôt aimantes, tantôt violentes, souvent égarées et ignorantes qui cherchent leur chemin à tâtons face à la complexité de la vie? Favorable à cette seconde façon de voir, l'interprétation ci-dessus nous ouvre la porte du salut car elle nous incite à voir lucidement où nous en sommes. Elle nous situe sur un chemin de croissance et nous indique la voie de la modestie qui seule nous ouvrira à l'écoute attentive qui nous permettra de discerner la vérité. Notre "état de péché" n'est donc pas un fardeau de culpabilité, mais une conscience de nos limites et surtout des illusions que créent nos désirs. Cette conscience nous appelle à la croissance sur le chemin de la sagesse que nous devons découvrir avant de pouvoir vivre pleinement. La conscience de nos propres limites et faiblesses n'est plus fardeau mais conscience lucide de notre condition humaine et de notre insertion dans le cosmos, face à notre milieu et parmi nos semblables. Cette nouvelle conscience, fondée sur la lucidité de notre réalité plutôt que sur l'illusion de notre pouvoir dominateur, nous incite à découvrir la nature encore trop mal connue de la vie plutôt que de vouloir contrôler notre mode de vie dans un réflexe d'enfermement dans le connu d'un petit environnement artificiel quotidien créé par l'homme dans sa peur farouche de s'exposer aux vraies dimensions de la vie.

Elle nous montre la richesse du chemin qui reste à découvrir et nous incite inévitablement à l'autolimitation qui n'est rien d'autre que la traduction de notre humilité en termes de mode de vie. Et ce mode de vie fondé sur la modestie nous ouvre à toutes les richesses de la vie, en tant que richesse de l'être, par opposition à une abondance du faire ou de l'avoir.

Notre volonté de contrôle

C'est que l'univers évolue selon une cohérence qui nous dépasse. La conscience de nos limites nous aide donc à nous ouvrir à cette harmonie universelle; l'univers n'est pas le fruit d'un hasard de circonstances, de rencontres aléatoires d'atomes, mais il est soumis à une orientation guidée par une énergie créative. Naturellement cette question du sens de l'orientation de l'univers est l'objet de nombreux débats philosophiques et on peut argumenter sans fin; ma conviction personnelle est que l'évolution n'est pas le fruit du hasard mais répond à un ordre établi, à une volonté spirituelle d'un ordre qui nous dépasse. Brian Swimme, dans son livre *The Universe is a Green Dragon*²², dit très bien et avec beaucoup de force et de poésie combien les forces de gravitation qui physiquement régissent les mouvements des astres sont en fait, à un niveau plus subtile, des forces d'attraction qui expriment les forces de l'amour qui génèrent et guident la vie. L'aspect physique de ces forces de gravitation n'est en fait que l'expression d'une force spirituelle d'amour qui procède à la création et façonne notre monde visible et invisible.

Ainsi donc, dans notre vie quotidienne, lorsque nous nous enfermons trop étroitement dans nos projets personnels et dans nos actes ordonnancés selon nos désirs, nous suivons une ligne que nous avons nous-mêmes déterminée et qui ne répond pas forcément à l'ordre intrinsèque de l'univers dans lequel nous vivons. Nous vivons dans une forme d'enfermement qui est en décalage avec la vie, selon un projet que nous avons nous-mêmes conçu dans l'illusion de notre liberté et qui devient notre projet personnel mais en fait ignore des données fondamentales de la vie et de notre milieu. En fait, ce n'est pas une réelle liberté, mais seulement une illusion, car la vraie liberté consiste à s'adapter à l'ordre de l'univers pour rester à l'écoute de

²² Brian Swimme, *The Universe is a Green Dragon*.: a Cosmic Creation Story

Nature - humanité

l'enseignement que nous pouvons recevoir de la vie. Notre enfermement illusoire, même s'il ressemble davantage à ce que nous croyons être la liberté, n'est qu'une forme de vie limitée qui se nourrit de nos seules ressources au lieu de s'enrichir de toutes les ressources disponibles dans l'univers.

Notre enfermement dans un univers technologique et un microcosme apprivoisé est une forme de liberté en vase clos. La vraie liberté consiste à reconnaître nos propres limites et à nous ouvrir aux lois de la vie pour évoluer, progresser, devenir toujours plus conscients du vrai sens de la vie. Dans ce but, il vaut mieux laisser la porte ouverte à ce qui doit devenir que nous enfermer dans nos projets individuels.

C'est que, dans notre vie quotidienne occidentale, nous sommes habitués à organiser notre vie comme un projet en devenir. Il est bien évident que cela ne peut pas marcher ainsi. Pourquoi le monde se plierait-il à nos souhaits? Pourquoi, à moins d'une coïncidence fortuite, les autres se comporteraient-ils selon nos désirs alors qu'ils ont eux aussi leurs propres projets. Une telle démarche ne mène qu'au malheur assuré car elle est frustration de tous nos désirs et attentes. Et ceci même si notre projet est de connaître la vie de l'esprit car la vie de l'esprit n'est pas un continent qui se conquiert par une stratégie.

Pourtant il est clair que nous devons continuer à avoir des projets. C'est pour nous le seul moyen de faire consciemment et activement face au quotidien. Il ne nous est pas demandé de rester passifs; nous devons seulement rester attentifs, à l'écoute de ce qui est et de ce qui se passe autour de nous, pour apprendre à nous adapter à ce qui ne peut pas ou ne doit pas raisonnablement être changé. Nos projets désormais deviennent secondaires: ils ne sont plus un plan total de vie mais seulement une réponse adéquate à ce qui nous est offert. Notre projet de vie suit bien sûr fondamentalement une intention

générale, une orientation que nous percevons comme juste. Mais cette intention fondamentale est capable de se réadapter continuellement car elle sait ne pas être une enfermement volontaire mais, tout au contraire, elle opte consciemment pour être une hypothèse constamment réajustée.

L'harmonie universelle

Notre univers est en fait en harmonie et nous n'avons pas à l'adapter à nos désirs, qui sont la plupart du temps des désirs de maîtrise et de contrôle, mais nous sommes appelés à nous ouvrir pour lâcher tout ce qui nous empêche de nous adapter à lui. C'est à nous de nous ouvrir à cette harmonie, de nous élaguer de tout ce qui nous empêche de voir cette harmonie avec le coeur, avec notre être profond comme avec tous nos sens.

L'harmonie est là et elle est l'oeuvre de cette force gravitationnelle d'amour dont parle Brian Swimme. La souffrance des hommes n'est pas l'oeuvre du Créateur, mais la conséquence de la folie humaine, car nous conservons notre liberté de choix et nous pouvons à chaque instant nous opposer à cette harmonie, qui est la loi même de l'univers, la loi de la justice, la loi des causes et des conséquences qui régissent la chaîne des effets et toute la création visible ou invisible. C'est pourquoi cette harmonie engendre notre malheur et notre souffrance chaque fois que nous voulons nous comporter en maîtres et imposer nos propres lois à notre milieu et à nos semblables. En travaillant, en général par ignorance, contre ces lois d'harmonie pour réaliser nos petits projets privés, nous nous heurtons sans cesse à leur rigueur et nous courrons à l'échec. Le monde nous paraît alors mauvais et nous croyons être des victimes. Bien plus, dans cette course à la satisfaction de nos désirs, nous nous comportons en bourreaux et imposons nos lois qui font à leur tour des victimes.

La beauté de l'instant présent

Pourquoi nous imposer au monde, s'il est en harmonie? Il semble que nous soyons si peu sûrs de nous-mêmes que nous ayons besoin de nous sécuriser par quelque vue claire et simpliste que nous nous forgeons. En fait, nous nous révélons terriblement blasés car nous perdons le sens de la merveille de ce que nous vivons au quotidien. Le quotidien nous paraît gris et monotone. En fait, chaque seconde est un miracle qui devrait provoquer notre émerveillement et notre émotion la plus profonde. La beauté du lever du jour, l'éveil de la faune à l'aube, les premiers rayons du soleil, la dissipation des brumes matinales, chaque transformation de chaque instant, chaque seconde est un spectacle impressionnant de beauté et bouleversant pour l'âme de qui sait s'arrêter un instant.

Paul Pitchford, dans son livre²³ sur la santé par la nourriture, pose la question très simple suivante: quand vous levez le bras, êtes-vous conscients de commander chaque muscle pour que le mouvement s'accomplisse? Et, sinon, comment s'accomplit donc ce mouvement? Y a-t-il une volonté propre à chaque mouvement et à chaque implication d'un muscle? Notre esprit ou notre mental se concentre-t-il sur la manière de faire ou sur le but du mouvement? Est-ce un modèle ou paradigme final qui sert de guide ou est-ce une série d'adaptations millimétriques qui interviennent au fur et à mesure que le mouvement se développe? Seule l'habitude au mouvement, acquise depuis notre plus tendre enfance, nous évite de nous poser continuellement ce genre de questions. Nous sommes blasés par accoutumance et nous ne percevons plus la majeure partie des événements habituels de chaque jour. Mais lorsque nous

commençons à étudier la vie dans son détail quotidien - la vie telle que nous la vivons très pratiquement dans chaque geste, dans chaque réaction sensorielle ou émotive - un monde nouveau s'ouvre qui débouche sur l'inconnu et le mystère que s'avère être chaque instant de notre vie. Nous voyons combien le plus petit détail du quotidien recouvre un mystère intense à propos du moindre de nos gestes physiques. Il en va d'un mystère encore plus grand lorsqu'il est question de nos émotions, de nos sentiments, de notre perception de la beauté ou de notre ouverture à l'amour. En fait, soit nous vivons comme des automates blasés, soit nous nous ouvrons à chaque instant qui, vécu en pleine conscience, s'avère si riche que nous ne pouvons l'assimiler.

La beauté de l'instant réside bien dans cette perfection dont nous sommes les spectateurs mais aussi les acteurs, dans ce double flux de l'inspire et de l'expire ou dans ce battement du pouls qui fait vivre notre corps, dans cette perception aiguë du présent en son caractère insaisissable et pourtant tout à fait réel. Au creux de cette perception fugitive nous apparaît cette harmonie fondamentale de l'univers qui nous ouvre les yeux sur une dimension insondable à découvrir en toute chose.

Le lâcher prise et l'ouverture à la vie

Pour capter ce que nous pouvons de cet instant dans sa forme la plus fugitive, nous sommes appelés à lâcher prise, à renoncer en quelque sorte au contrôle de nos vies pour que se réalise en nous l'harmonie, cette harmonie que nous ne connaissons pas, dont nous ignorons tout et qui est d'une nature tout à fait autre que nos projets. Nous connaissons alors la profonde félicité d'être en accord parfait avec notre source et avec l'univers, car nous serons rattachés à notre racine profonde qui prend sa source en notre origine. Naturellement cette

²³ Paul Pitchford: *Healing with Whole Food, Asian Traditions and modern Nutrition*. North Atlantic Books, Berkeley, California, 1993.

Nature - humanité

démarche n'est pas forcément de tout confort physique, matériel ou psychologique. Elle ne se fait pas sans cahots ni heurts, ni sans la souffrance de la mutation et de l'accouchement. Mais elle est, pour moi, fondamentalement le sens de notre vie et elle est notre vocation la plus intime.

En fait, nous sommes terrifiés à l'idée de vivre dans une vacuité d'intentions et de projets. Nous sommes terrifiés de vivre dans le présent. Nous craignons plus que toute chose de laisser le temps au temps et de rester à l'écoute dans une attitude indécise. La vie a, selon nous, horreur du vide. Nous sommes convaincus que notre vie consiste en une suite d'actes mûrement réfléchis; pour nous, la vie est action qui transforme la matière et l'état des choses, si ce n'est même la nature de nos semblables. Nous nous prenons pour des petits dieu-le-père et nous trouvons ainsi la preuve de notre existence dans ces transformations, heureuses ou malheureuses, que nous provoquons. L'enfant en bas âge prend conscience de son être en démolissant la tour de cubes. Je détruis donc je suis! Par la suite, nous affinons nos comportements en devenant plus créatifs. Je transforme donc je suis! Mais la plupart du temps nous sommes très ignorants de ce qui est souhaitable et agissons ainsi à l'envers du bon sens, d'une manière qu'on pourrait qualifier d'enfantine, tant elle a peu mûri au cours de la croissance.

La société exige de nous une performance. Elle nous force donc dans un rôle de contrôle et de façade qui nie la profondeur du silence et de l'écoute; notre tragédie en agissant de la sorte est de nous priver des inspirations de l'Esprit. Nous sommes si actifs et si agités que nous avons à peine le temps d'écouter ce qu'il veut nous inspirer, si même nous arrivons à réserver quelques minutes quotidiennes à faire l'apprentissage de cette écoute silencieuse et à nous mettre en position d'y être disponible. Le lâcher prise découle directement de

cet état de conscience de nos propres limites et fait ainsi partie intégrante d'une démarche consciente et choisie d'autolimitation, dans un esprit d'ouverture et d'écoute aux lois de la vie.

5) ATTITUDES PSYCHOLOGIQUES ET PISTES D'EVOLUTION

Deux attitudes d'immaturité

Deux attitudes psychologiques semblent très significatives de ce profond manque d'accord entre le comportement humain et les impératifs de l'équilibre naturel.

La pseudo-libération conceptuelle face au corps

Pour se distinguer de l'animal qui n'est, à nos yeux, que corps et instinct, l'homme se dit doué d'intelligence. Le mot *intelligence* signifie, étymologiquement, une capacité de compréhension. Cette compréhension est surtout intellectuelle. Elle donne naissance au mot et au concept, et le concept donne naissance à l'outil. La découverte du langage et du concept constitue une phase très marquante dans le développement de l'enfant. Elle a fait croire à l'homme qu'il pouvait imposer sa manière de voir et sa volonté. Grâce à l'outil et au concept, l'homme a cru pouvoir forger un monde à sa mesure, comme si le concept avait pouvoir de transformer magiquement le monde; en fait le concept transforme bien le monde, mais par le biais des attitudes qu'il génère, avec toutes les conséquences que celles-ci entraînent. Mais, fasciné par ce nouveau pouvoir, l'homme s'est cru libéré des contraintes physiques, il s'est vu puissant et capable de contrôler et il en a oublié ses propres dimensions physiques et émotionnelles qui le rattachent pourtant au monde physique et biologique. Il en a oublié son appartenance à la nature; il a cru qu'en s'isolant, il pourrait créer un monde conceptuel et artificiel à l'abri duquel il pourrait ignorer qu'il n'est que quantité négligeable dans cet univers. Mais ce monde artificiel, faute d'être rattaché à sa mère nourricière et de conserver un point de repère, part à la dérive et devient fou.

La perception égocentrique et l'ignorance de la différence

Comme je l'ai déjà dit plus haut, l'homme se comporte, face à la nature dont il fait partie, comme un petit enfant qui ne voit que ses propres besoins, sans mesurer l'incidence de son comportement sur son milieu, ni sur les autres espèces. Dans le développement de l'enfant, il est un stade important où il apprend que le monde existe indépendamment de lui et que chacun de ses interlocuteurs a un point de vue différent. C'est le temps alors pour lui d'apprendre à percevoir la position des autres et à pouvoir se distancier de son propre point de vue. Il doit aller à la découverte de la différence. Comme on le voit, l'homme se comporte face à la nature comme s'il avait mal assimilé cette étape essentielle de son développement.

Redécouvrir notre humanité

Le chemin d'évolution qui s'ouvre devant nous pour retrouver une plus juste relation à la nature consiste à redécouvrir notre humanité. Cette humanité ne doit pas être seulement perçue comme ce qui nous différencie de la nature mais aussi comme ce qui nous rattache à elle.

La dimension de culture qui est partie intégrante de cette humanité doit, elle aussi, retrouver sa juste place. La culture est, dans ce contexte, l'héritage, sans cesse renouvelé, qui nous guide pour établir cette relation avec notre milieu dans un subtil équilibre qui allie soumission aux forces dominantes et contrôle des aspects plus pratiques de notre quotidien. Chaque culture a résolu ce problème de manière différente. La comparaison des diverses approches n'en est que plus fascinante, car elle permet de prendre le recul nécessaire par rapport à notre manière de faire et nous propose de multiples sources d'inspiration pour un changement de nos mentalités.

Nature - humanité

Car notre humanité n'est pas seulement une force intellectuelle. Elle est bien plus: elle est aussi intuition et sensibilité. Elle est aussi mémoire et émotivité. Elle est aussi créativité par le sens et par l'esprit. Elle est liée à notre culture, mais elle est aussi issue de la nature. Culture et nature ne s'opposent pas, comme on a tendance à le croire, mais se combinent. Comment? De la réponse à cette question dépend la qualité de notre lien à notre milieu et au cosmos.

6) NOTRE EXPERIENCE A NUMBUGGA

Il y a quelques années (fin 2003), nous nous sommes installés, ma femme - qui est Australienne - et moi, en Australie pour mener, dans une étroite relation avec la nature, une vie axée à la fois sur la contemplation et sur les aspects très pratiques de notre subsistance. Notre désir profond est de centrer notre vie sur sa dimension spirituelle et de mettre en oeuvre les moyens quotidiens d'une relation équilibrée avec la nature, en repensant nos besoins et en cherchant les moyens les plus légers et adéquats de les satisfaire. Cette recherche souhaite aussi s'ouvrir à l'accueil des autres afin de partager tant les questions que les réponses esquissées, dans le cadre de quelques séminaires sur des thèmes écologiques ou spirituels, qui soient l'occasion pour nous tous de repenser nos modes de vie et de partager nos expériences pour faire progresser une réflexion qui n'est en fait jamais achevée. Situé un peu en retrait de la côte océane des New South Wales, à quelques 450 km au sud de Sydney, le lieu de Numbugga où nous vivons est implanté sur une croupe en pente douce entre une crête et une rivière, dans un contexte très paisible de forêts d'eucalyptus, face à un parc national (South-East Forests National Park), avec pourtant quelques prairies à proximité de notre habitat.

Cette expérience très concrète en voie de réalisation encore précoce nous permet de tester les aspirations présentées dans cet essai et de proposer concrètement des solutions à chacun des problèmes qui se posent dans notre quotidien, à la mesure de nos compétences, de nos moyens et surtout de notre capacité d'adaptation. Je vais donc ici présenter sommairement les quelques réflexions issues de cette pratique qui me semblent intéressantes en ce qui concerne notre relation avec la nature.

Entre volonté et adaptation

La volonté d'aménager

Il semble contradictoire de s'installer à proximité de la nature et de vouloir aménager, pour le rendre habitable, un coin de terre sauvage, qui, dans notre cas, n'était certes pas vierge puisqu'il était déjà construit. Notre démarche repose sur une contradiction évidente: nous ne faisons que repousser ainsi les limites de cette nature que nous cherchions mais que nous ne tolérons finalement qu'assez mal. Certes il ne nous est pas possible - ou ce serait extrêmement difficile et contraignant - de vivre dans une nature brute. Notre fragilité nous en empêche. Se pose alors la question de savoir jusqu'à quel degré il convient d'aménager notre milieu. Il ne saurait y avoir d'impact nul. Toute créature, même sauvage, transforme son milieu et le marque de sa présence. La contradiction que met en évidence notre besoin d'aménager notre milieu devient donc défi: quel est le juste équilibre entre d'une part ces besoins, qui peuvent être réexaminés et souvent considérablement réduits, et d'autre part ces moyens de les satisfaire qui transforment notre milieu et marquent notre environnement. Quelle est la marge d'inconfort que nous sommes prêts à tolérer pour laisser la nature être telle qu'elle est, ou aussi peu changée que possible, afin que nous puissions continuer à être en relation avec une nature authentique et non pas avec une sorte de jardin d'Eden artificiellement dompté? La réponse appartient sans doute à chacun de nous de manière différente et requiert une forme d'équilibre fragile et jamais acquis.

Le principal piège de notre démarche consiste à conquérir tout simplement un bout supplémentaire de cette nature sauvage pour le soumettre à notre mode de vie qui ne sait pas se passer d'un minimum de confort. A la limite, nous risquons de reconstituer tout simplement ce que nous avons en ville, avec en plus le luxe de la

jouissance du silence, du temps et de l'espace. Notre empreinte écologique, même si elle est réduite par quelques moyens plus adaptés, resterait celle des peuples riches, avec même un accroissement dû à notre consommation supplémentaire d'énergie qu'implique notre éloignement des sources courantes de ravitaillement en biens spécialisés.

Etre un généraliste

Un des aspects que je préfère dans ce mode de vie alternatif, c'est la pratique quotidienne de mille métiers différents. Du jardin à la maintenance des bâtiments et de la route, des prés ou de la forêt; de la pratique de tous les métiers du bâtiment (maçonnerie, charpente, couverture, électricité, sanitaire, menuiserie, plâtrerie, peinture...) à l'organisation de séminaires sur divers thèmes pratiques ou spirituels; de notre propre vie de couple à l'accueil de personnes qui cherchent un lieu de silence; de la psychothérapie à l'architecture; nous ne manquons pas de diversité. Naturellement, pour toute tâche qui dépasse nos compétences ou notre force, nous pouvons faire appel à des tiers. Pourtant subsiste au quotidien cette tension, et parfois ce défi jamais vraiment maîtrisé d'être capable soi-même de faire face aux mille contraintes matérielles du quotidien: la pompe ne fonctionne pas, pourquoi? Et comment y remédier? Sans solution à ce petit problème, pas d'eau!

Chaque domaine apporte son lot de contraintes et il importe de savoir discerner les priorités sans se laisser mettre sous pression, puisqu'il y a de toute façon trop à faire et que nous ne pouvons pas répondre à tous les besoins.

La richesse de cette vie prise entre esprit et matière nous contraint en douceur à ne pas nous échapper dans le virtuel et le rêve. Chaque

Nature - humanité

étape se vérifie concrètement. Le discours ne peut plus transformer la réalité. Je n'aurai de l'eau que si je sais réparer ma pompe.

L'énergie

La question la plus délicate est celle de l'énergie. Elle est d'ailleurs loin d'être résolue.

L'électricité

Notre électricité est produite par 14 panneaux solaires composés de cellules photovoltaïques qui, exposées à l'action du soleil ou même de la lumière intense, produisent un courant continu de 24V. Cette énergie est stockée dans des batteries et transformée en courant alternatif à 240V par un inverseur au fur et à mesure de notre consommation. Un relevé électronique des données, relatives à la production et à la consommation pour le mois écoulé, procure les repères nécessaires à une saine gestion du système et à une adaptation de nos comportements. Le bon fonctionnement du système dépend de cette bonne gestion car les batteries n'ont une longue durée de vie que si nous ne les déchargeons pas en dessous du 90% de leur capacité, chaque plongée en dessous de ce seuil réduisant leur longévité.

Le gros avantage de ce type de production consiste dans le fait qu'il est complètement décentralisé et qu'il n'implique donc aucun barrage hydraulique ni aucune centrale ni aucune ligne à haute tension. Naturellement, nos besoins restent modestes car notre activité n'est pas de type industriel ni même artisanal. Pourtant nous faisons fonctionner tous nos outils courants (aspirateur, perceuses, scies, et même le fer à repasser de manière ponctuelle) sur ce système, à l'exception du poste à souder et de la bétonnière. Un générateur, presque jamais utilisé, est là pour faire face aux besoins de puissance supplémentaire ou en cas de panne du système.

Il ne faut pas oublier que la fabrication des éléments de ce système a nécessité beaucoup d'énergie. Avant que notre installation puisse produire gratuitement de l'énergie reçue directement du soleil. Pour que le bilan énergétique puisse être positif, notre installation doit produire autant d'énergie que sa production en a consommé, afin de "rembourser" l'énergie grise (énergie incorporée) qui a déjà été dépensée pour sa fabrication et son installation. Une installation solaire ne devient donc réellement efficace, en produisant de l'énergie gratuite et totalement renouvelable, que lorsqu'elle a repayé sa "dette de naissance", soit après 4 ans environ.

Il importe aussi que les conditions de production et de recyclage respectent les cycles naturels: que fait-on des vieilles batteries et des vieux panneaux solaires, surtout lorsqu'on sait que la vie des batteries est limitée à un certain nombre de cycles de déchargement-chargeement (20 à 30 ans selon l'usage qui en est fait).

Les carburants fossiles

La grosse difficulté en matière d'énergie reste celle de la consommation de ressources non renouvelables comme les carburants fossiles, pour les machines et les transports. J'ai affirmé plus haut que notre part individuelle annuelle de carburant correspondait, en théorie, à un mètre parcouru en voiture; c'est insignifiant par rapport à notre consommation réelle.

Le tracteur peut fonctionner au biodiesel (huiles végétales) ou même à la vieille huile de friture. Cette solution peut être envisagée pour les machines agricoles car chaque véhicule avec un moteur diesel peut être adapté facilement. Mais la surface de terre qu'il faudrait affecter pour assurer la consommation mondiale de tous les véhicules serait

sans doute bien supérieure à celle de notre planète! De surcroît la consommation de biodiesel résout la question de l'approvisionnement en pétrole mais ne résout pas le problème de la pollution (production de CO₂).

Les voitures électriques existent. Il est aisé de convertir à l'électricité une voiture conventionnelle de sorte qu'elle permette d'effectuer seulement les trajets très locaux. C'est un coût de quelques 4 à 6'000 euros pour remplacer la partie moteur seule (c'est-à-dire en conservant toute la transmission) d'une voiture conventionnelle par un moteur électrique et un jeu de batteries suffisant à un rayon d'action adéquat. De telles technologies pourraient aisément se développer si les intérêts économiques ne militaient pas contre elles. En plus du problème de puissance pour le rechargement à domicile, surtout s'il se fait à partir d'une installation solaire conventionnelle, l'inconvénient majeur est celui du poids considérable des batteries qu'il faut transporter pour assurer une autonomie (un rayon d'action) suffisante de déplacement; cette autonomie se voit ainsi limitée à quelques 20 ou 30 km de rayon d'action, ce qui suffit pour répondre en général aux besoins du ravitaillement en biens qui ne peuvent être produits sur place. Une chose est certaine, l'utilisation de ce type d'énergie ouvrira de larges perspectives d'avenir à condition que nous acceptions de réduire notre confort et notre vitesse et que nous admettions de choisir à quels déplacements nous affectons ce faible capital d'énergie dont nous disposons pour la journée, en regard de la taille de nos batteries et du temps de rechargement.

Les voitures solaires, c'est-à-dire qui captent elles-mêmes l'énergie nécessaire à leur déplacement, existent à titre de prototypes, mais elles ne présentent pas une surface d'enveloppe suffisante pour capter l'énergie indispensable pour effectuer de réels transports. Elles ne sont encore à l'heure actuelle que des jouets ultra-légers de

technologie et de compétition. Si cette technologie se développait, nous devrions encore apprendre à régler notre temps de déplacement sur les aléas d'une énergie dont la source dépend des conditions climatiques de l'instant. C'est toute une autre mentalité qui est en jeu, d'ailleurs sans que cela ne pose de problème majeur! Toutefois une voiture peut être aussi dite solaire, de manière certes moins pure, si elle peut se recharger à l'électricité solaire à domicile ou à des stations services; elle n'a pas besoin de capter sa propre énergie en transportant ses capteurs; elle peut aussi transporter un stock d'énergie rechargeable, en batteries, ce qui pose le problème du poids. Naturellement le fait de capter sa propre énergie lui confère une réelle autonomie. En résumé, la solution pour construire une voiture solaire semble devoir tableer sur un temps de captage supérieur au temps d'utilisation; elle réside sans doute dans un savant équilibre entre légèreté et puissance minimum. Pour cela, nous devons faire l'apprentissage de la lenteur et de la faiblesse: une sorte de vélo à 4 roues qui avance à 40 ou 60 km/h, dans un rayon d'action de quelques 50 à 100 km. Quelques réalisations pratiques montrent que cela semble possible.

D'autres technologies existent comme celle de l'air comprimé qui a permis de développer des prototypes très intéressants avec un rayon d'action de quelques centaines de kilomètres, et ceci pour un prix modique. La recharge s'effectue aussi à domicile, en ayant recours à un compresseur électrique.

A Numbugga, nous continuons à utiliser pour l'heure une voiture normale. Nous espérons prochainement procéder à une reconversion électrique. Cette opération devra aussi nécessiter une adaptation de notre système solaire pour pouvoir faire face aux contraintes de recharge des batteries de la voiture ou, de manière plus pragmatique, nous trouverons une forme de jouissance, chez un voisin, d'un

Nature - humanité

possibilité de recharge sur le réseau en nous assurant de la provenance renouvelable de l'électricité. Ce serait aussi l'occasion d'organiser une forme de partage collectif de divers véhicules. Pour les déplacements à plus longue distance, nous utiliserons les transports publics qui sont ici très peu développés, en raison de l'usage généralisé de la voiture, des énormes distances et de la faible densité résidentielle qui rendent le développement d'un réseau de transports publics très onéreux et peu efficace, en plus du manque total de conviction à développer des moyens de transport collectif qui ne satisfont pas l'individualisme ambiant.

L'objectif réel en matière de transport est surtout d'assurer notre approvisionnement. Or, dans la même mesure où nous parvenons à produire nous-mêmes tout ce qui concerne notre subsistance de chaque jour, il nous est possible de différer le transport et donc de limiter les allers et venues. Le déplacement peut alors s'effectuer quand l'occasion se présente, ou par regroupement ou à une vitesse réduite. Il faut privilégier le déplacement des personnes par rapport à celui des biens, et favoriser la lenteur ainsi que le long séjour des personnes plutôt que le déplacement pour des rencontres ponctuelles.

Néanmoins cette question des transports reste centrale; tant que nous avons recours à des carburants fossiles, notre mode de vie, aussi écologique soit-il par l'usage du solaire et de technologies douces, s'avère très dispendieux: un habitant de la campagne branché sur la ville et la pire source de dépense énergétique. Notre mode de vie dit alternatif n'est en fait qu'un immense luxe très coûteux pour la collectivité tant que nous n'avons pas résolu cette question des transports. Ce n'est que le jour où nous la résoudrons que notre mode de vie deviendra alors vraiment un défi pour notre temps.

De manière plus accessoire, nous utilisons des carburants fossiles pour la pompe qui alimente nos citernes en eau. Cette pompe, qui existait déjà, sera prochainement remplacée par une pompe électrique alimentée au solaire. L'eau donc ne coûtera aucune énergie supplémentaire et seule son abondance ou sa pénurie constitueront les critères de son utilisation. Ces critères restent essentiels sur un continent très sec, surtout dans un contexte social où l'économie de l'eau n'a jamais été une priorité.

La tronçonneuse fonctionne à l'essence ainsi que le générateur, très peu utilisé. La première a besoin d'une bonne puissance et d'une grande mobilité. Il y a là sans doute d'autres alternatives possibles. Ce sera pour plus tard vu que la consommation est ici très réduite (1 ou 2 décilitres tous les trois à six mois).

La chaleur

Notre installation électrique solaire ne se prête pas à produire de la chaleur car c'est ce qui consomme le plus de puissance. A l'exception de quelques instants de repassage, la chaleur doit donc être produite autrement.

Heureusement le climat est clément, mais il gèle pendant les nuits d'hiver et il faut chauffer l'habitat. Les bâtiments qui existaient lorsque nous nous sommes installés ici sont des constructions très légères et mal isolées. En général, la construction en Australie est très simple et légère, et elle compte beaucoup sur la climatisation, faute de procurer la masse thermique qui seule peut assurer la régularité et le confort face aux variations extérieures. Heureusement, nous n'avons pas d'installation de climatisation chez nous, car ce type d'appareil constitue un gouffre à énergie.

Après 3 ans passés sur place à améliorer une infrastructure très élémentaire et à aménager les constructions existantes, nous constatons le besoin d'offrir quelques lits supplémentaires, en suffisance pour pouvoir héberger une dizaine de participants à nos rencontres lorsque celles-ci s'étendent sur plusieurs jours; en vue d'améliorer cette infrastructure d'hébergement modeste, nous projetons de construire l'année prochaine, avec le minuscule budget encore disponible et moyennant une participation directe aux travaux, une maison bioclimatique et solaire qui capte la chaleur en hiver et nous en protège en été. Il sera important de montrer ce qu'on peut faire avec une architecture pensée en fonction du climat. L'architecture solaire ne consiste pas seulement à capter la chaleur par de grands vitrages, elle doit aussi savoir stocker, restituer, transporter, distribuer, réguler, protéger. La construction que nous projetons, en pisé, sous une toiture bien isolée et bien ventilée protégeant les façades de l'insolation estivale, devrait pouvoir se passer de chauffage, à l'exception des froids plus extrêmes de quelques jours d'hiver et de notre attirance pour les feux de bois.

Le chauffage s'effectue avec de petits poêles à bois que nous alimentons avec le bois mort collecté lors de l'entretien du terrain. Les forêts qui nous entourent constituent un excellent absorbant pour le CO₂, et la combustion de ce peu de bois ne représente rien en regard des immenses incendies de forêts qui sont le propre de cette région et qui sont absolument indispensables au processus naturel de reproduction des plantes du bush. Nous nous intégrons ainsi parfaitement dans les cycles naturels locaux. Naturellement cette solution est étroitement liée au contexte proprement australien et ne saurait s'appliquer en ville où des installations de chauffage collectif sont envisageables lorsque la densité et la compacité de l'habitat le permet.

L'eau sanitaire pour les douches et la vaisselle est chauffée par une petite installation solaire qui consiste en capteurs noirs que parcourt un circuit fermé doté d'antigel et qui transporte par simple thermosiphon la chaleur vers un réservoir de quelques centaines de litres. En cas de temps couvert, nous devons ralentir notre consommation, à moins de brancher l'installation d'appoint au gaz qui chauffe l'eau au fur et à mesure de sa consommation. C'est là qu'on expérimente combien l'adaptation de nos besoins à la disponibilité des ressources permet une réduction significative de la consommation d'énergie, car l'ampleur de cette consommation est surtout déterminée par la consommation aux heures de pointe, plus que par la consommation moyenne courante, vu que c'est la puissance au maximum qui détermine l'envergure des installations de production.

La cuisson s'effectue au gaz. Je souhaiterais remplacer ce combustible par du biogaz, mais celui-ci ne se trouve pas facilement ici vu que le bétail vit essentiellement en plein air et que le fumier ne peut donc pas être collecté. Recherche à approfondir.

La réfrigération

La réfrigération constitue certainement le gros problème de notre subsistance. Il existe des réfrigérateurs électriques très performants, mais il faudrait pour cela ajouter plusieurs panneaux solaires car leur consommation est importante vu qu'ils fonctionnent à intervalles réguliers pendant toute la journée et tous les jours de l'année. Actuellement, nous utilisons des réfrigérateurs à gaz qui devraient pouvoir consommer du biogaz ou qu'il me semblerait possible d'adapter à l'énergie solaire, le rayonnement solaire produisant la chaleur qui remplacerait la flamme de gaz. Est-ce possible? Je

Nature - humanité

souhaiterais pousser un peu cette recherche, de manière très empirique.

Une autre solution consiste à utiliser le rayonnement froid du ciel nocturne, lorsqu'il est clair, pour absorber autant de chaleur possible et rafraîchir ainsi la température d'un stock d'eau qui sera de la sorte en mesure d'absorber le trop-plein de chaleur du jour suivant. Cette forte capacité d'absorption de l'espace sidéral très froid explique pourquoi les nuits sont plus fraîches lorsque le ciel est découvert. Dans le désert, on peut même faire geler de l'eau en utilisant cette "source de froid".

Cette question de la réfrigération est d'autant plus importante que notre subsistance dépend de la conservation des produits du jardin et que l'espacement de nos trajets en ville dépend de la durée de notre autonomie. Il importe donc d'aménager de bonnes chambres froides dont la température n'a pas besoin d'être très basse, mais pourtant suffisamment fraîche pour assurer une bonne conservation des légumes. Bien sûr l'intégration de ces chambres froides est déterminante pour limiter les pertes thermiques; elles doivent être enterrées; ainsi notre prochaine construction devrait prévoir un espace excavé et un sous-sol, ce qui n'est pas conforme à la tradition locale qui construit en général sur un seul niveau et presque jamais de cave, et surtout ce qui n'entre que très difficilement dans notre budget: à voir!

L'eau et la production maraîchère

L'eau potable

Vu que l'Australie est le continent le plus sec qui soit, c'est pour nous un immense privilège de nous trouver en bordure d'une rivière qui sort du parc national, à l'eau très pure dont le flot est permanent,

même en période de grande sécheresse. Nous pompons l'eau dont nous avons besoin dans cette rivière et la stockons dans une citerne qui domine la position de notre maison et jouissons donc d'un réseau sous pression. Nous avons installé un réseau de distribution qui alimente les éviers, lavabos et baignoires.

Nous pouvons qualifier ce système de distribution comme actif puisqu'il est alimenté par une pompe qui remonte l'eau de la rivière à la citerne. Il est doublé d'un système passif qui capte l'eau de pluie des toitures dans diverses citernes situées à proximité des toitures suffisamment importantes et qui fonctionne par simple gravitation. Cette eau sert essentiellement à l'arrosage. Elle a l'avantage de rester très fraîche et sert parfois d'eau de boisson quoiqu'elle soit plus insipide que l'eau du ruisseau, car dépourvue de minéraux.

Les toilettes compostables

Une grande économie d'eau est rendue possible par l'installation de toilettes compostables qui n'utilisent pas d'eau mais des copeaux de bois non traité récupérés de la scierie. C'est une économie considérable si l'on pense qu'un tiers approximativement de l'eau consommée par un ménage est gaspillée pour évacuer les excréments humains. Cette méthode moderne d'évacuation mélange de manière irréversible l'eau pure et des déchets qui seraient réutilisables s'ils étaient compostés. Il est aberrant de considérer les excréments comme des déchets puisqu'ils constituent en fait une ressource (on achète même le fumier!); de plus, vu que le principe élémentaire de la séparation des déchets à la source n'est pas respecté, la séparation ultérieure ne s'opère que très mal en fin de processus car les matières compostables y sont aussi mêlées à d'autres produits et l'eau ainsi souillée ne peut être que difficilement réemployée. L'usage de filtres très performants vient bien sûr corriger cette erreur de conception et

permet même d'utiliser l'eau traitée pour la boisson. Mais pourquoi provoquer ces complications de traitement lorsqu'on sait que le composte est une matière très précieuse pour l'agriculture et que l'eau pure devient une denrée vitale toujours plus rare. Le mélange, tel qu'il est pratiqué pour tous les réseaux d'égouts classiques, engendre le gaspillage de deux ressources précieuses: l'eau et le composte dont la pénurie est évidente, pour tous deux; combien de villes ou régions souffrent-elles d'un manque d'eau, alors même qu'elles pratiquent cette procédure du tout à l'égout. L'avenir verra certainement la généralisation de ces toilettes compostables dont l'usage est absolument inodore lorsque l'installation est exécutée convenablement (moins d'odeur que dans des toilettes conventionnelles!). On économisera ainsi les kilomètres de conduites surdimensionnées qui engendrent le gaspillage et l'évacuation de ces précieuses ressources. Le changement, dans ce cas, s'avère essentiellement culturel, tant le prestige de la chasse d'eau est devenu une valeur universelle.

Les eaux grises

Parce qu'elles ne sont que des eaux grises et non pas noires vu qu'elles ne sont pas chargées d'excréments humains, nos eaux usées (douche, lessive, vaisselle) sont conduites à travers un grand filtre de sable et récupérées dans une citerne d'où elles sont pompées (mue par électricité solaire) pour arroser le jardin. Cette eau est donc utilisée deux fois. Il est bien sûr important de diminuer l'usage des détergents et de ne choisir que des produits biodégradables, au risque sinon de les retrouver dans nos assiettes.

En conséquence de l'installation de nos toilettes compostables et de la récupération de nos eaux grises; nous n'avons pas d'égout. Quelle simplification! Et le recyclage est total: pas de déchets.

Le jardin et le verger

Le jardin et le verger se situent forcément au cœur de l'expérience, dans la mesure où ce sont eux qui procurent les bases de notre subsistance. C'est la première infrastructure importante que nous avons installée: un jardin potager mis sous cage pour le protéger des animaux (kangourous, wallabies, oiseaux), une surface externe consacrée aux produits que ces animaux négligent: pommes de terres, courgettes, melons, et un verger comprenant presque toutes les espèces de fruits possibles (pommes, poires, pêches, nectarines, abricots, cerises, amandes, olives, avocats). Le verger ne produit pas encore vraiment, car il lui faut au minimum trois ans pour atteindre sa maturité.

La première difficulté consiste à assurer une bonne croissance régulière, ce qui pose évidemment problème face à la sécheresse qui règne sur ce continent. Le fait de jouir d'un accès direct à l'eau ne doit pas masquer le problème, car cette source doit rester disponible à parts égales pour toute la communauté. Ainsi, le fait de se situer en amont ne concède aucun droit supplémentaire d'exploitation de cette ressource précieuse.

La pratique du paillis (*mulching* en anglais - couverture végétale posée sur les plates-bandes) permet de considérablement diminuer l'arrosage car elle maintient une humidité favorable et protège la terre de la sécheresse, tandis qu'elle freine aussi la croissance des mauvaises herbes. Un système de distribution par tuyaux percés, contrôlé par une série de petits robinets, permet de conduire l'eau au pied des plants, par secteurs successifs, et de limiter l'évaporation. Ce réseau peut être branché sur le réseau d'eau fraîche (système actif) ou sur le réseau des eaux grises, voire même partiellement sur le système

Nature - humanité

passif d'eau de pluie pour peu que la gravitation permette d'atteindre les secteurs à arroser.

La seconde difficulté consiste à protéger la production contre les dents et les becs de nos voisins à poils et à plumes qui viennent grignoter sans cesse ce qui pousse. Cela implique un système de cages (pour les plantes!) ou de filets amovibles sur une structure faite de poteaux et de fils de fer, pour protéger les fruits des oiseaux, en période de maturation.

La troisième difficulté consiste à assurer une production régulière. Pour cela il faut une grande constance et savoir replanter à temps les nouvelles séries, c'est-à-dire savoir ne pas se laisser distraire par les autres urgences ou les autres travaux en cours (bâtiment, entretien, séminaires).

La quatrième difficulté consiste à savoir quelles plantes nous pouvons cultiver parce qu'elles sont parfaitement adaptées au climat et résistent tant à la sécheresse qu'à l'appétit de nos voisins à pattes. A l'exception de ces rares espèces non menacées qui ne sauraient suffire pour nous nourrir, la culture des légumes et des fruits courants nécessite un arrosage régulier qui doit être d'autant plus abondant que la sécheresse, c'est-à-dire la pénurie d'eau, est importante. Il importe donc de savoir travailler avec la nature et de limiter autant que possible le caractère artificiel des conditions que nous créons.

Certaines espèces sont trop fragiles et nécessitent beaucoup trop de moyens. Il nous revient de choisir ce que nous voulons cultiver et consommer, en regard des moyens disponibles et des moyens à mettre en oeuvre. Les fleurs par exemple offrent un plaisir réelle et sont une contribution importante de notre cadre de vie par le beauté qu'elles nous offrent, mais elles nécessitent beaucoup de soins, surtout en

matière d'arrosage, c'est-à-dire de consommation d'eau. Seule l'expérience nous permettra d'effectuer à la longue une sélection judicieuse.

La nature environnante est très fragile et il importe de ne pas y diffuser des espèces étrangères à ce milieu naturel. Or notre production ne comporte que des espèces étrangères au bush. C'est le paradoxe d'une installation à proximité d'un milieu naturel tout en cultivant des espèces introduites pourtant depuis longtemps et nécessaires à notre survie comme l'est toute forme d'agriculture. Il s'agit toujours de la même contradiction: s'adapter ou aménager? la réponse réside dans la mesure.

Le composte

Le composte est bien sûr la base de la production. Pourtant il est encore ici très mal organisé. Il n'est pas facile d'obtenir le bon mélange de végétaux, de minéraux et d'humidité sans un effort physique important car il faut sans cesse le retourner et effectuer les mélanges. Notre intention est d'utiliser le tracteur pour créer une légère fosse protégée du vent et de la sécheresse, où viendront se mélanger les diverses sortes de végétaux, y compris l'herbe de la fauche. Dans ce but, nous pouvons atteler au tracteur un chariot qui collecte l'herbe qui y est propulsée par la faucheuse. Malheureusement, la sécheresse qui sévit ici depuis sept ans a ralenti considérablement la croissance de l'herbe des pâtures et il n'y a pas grand chose à faucher.

La proximité de bétail chez les voisins ou même de deux chevaux sur le pré adjacent nous procure toute la fumure dont nous avons besoin pour le jardin et le composte.

Les animaux

N'étant pas fermiers, nous avons réduit la production animale à son minimum. Pourtant ce n'est pas la surface qui manque. Les poules assurent la production d'oeufs et donc des protéines nécessaires à notre santé. Il est difficile de maintenir un équilibre entre production et consommation car la quantité d'oeufs varie en fonction des rapines menées par les rats et les serpents et surtout de l'âge des poules qui, chez nous meurent de vieillesse car elles ont toutes un petit nom qu'elles se sont acquises à la longue par leur comportement particulier. Pourtant il est important de savoir tuer pour achever les poules qui souffrent de maux aigus. La vie apparaît ainsi bien fragile. Ma crainte serait surtout de pouvoir soudain prendre plaisir à enlever ainsi la vie; on ne connaît jamais trop bien les pulsions qui peuvent nous habiter. Je reste convaincu qu'il est néanmoins nécessaire, pour ceux d'entre nous qui sont carnivores, d'être confrontés directement à la nécessité d'achever la victime qui finira dans notre assiette. Ceci dit sans aucune valeur de jugement.

La proximité de la nature

L'un des aspects les plus fascinants de l'expérience consiste dans cette proximité de la nature qui agit sous nos yeux.

La lenteur

La caractéristique la plus frappante est certainement celle de la lenteur des processus. Du jour au lendemain, on ne perçoit aucune différence; pourtant le changement a lieu, inexorable dans sa persistance. Les arbres poussent et envahissent les prairies, l'eau érode la route, les mauvaises herbes envahissent le jardin, les chemins forestiers disparaissent faute d'entretien au point qu'on ne sait plus où ils passaient.

Chaque pluie provoque des gros changements: certains arbres ou branches tombent, encombrant la rivière ou coupant le passage d'un sentier ou d'un chemin. La pluie creuse des canyons sur les chemins de terre et il faut sans cesse les entretenir avec le tracteur.

Cette progression inexorable de la nature est parfois inquiétante, car il est difficile de repérer les seuils d'évolution qui appellent une intervention, à l'image du syndrome de la grenouille qui ne sait pas sauter hors de son bocal tandis que la température y augmente progressivement.

La sécheresse

La sécheresse est la grande caractéristique de ce continent qui, depuis quelques années connaît la plus grande pénurie d'eau jamais vue de mémoire d'homme (ou du moins de colon), suite au réchauffement climatique de ces dernières décennies. Les prairies, qui devraient être relativement vertes au printemps, tournent au jaune puis au brun puis enfin au gris, et se décomposent lentement sous les effets de l'érosion et du vent toujours présent. Même les arbres, pourtant habitués à résister à la pénurie d'eau, meurent et se dessèchent sans espoir de retour à la vie; la tourmente soulève la poussière qui enveloppe tout mouvement de ce qui vit encore; le bétail et la faune sauvage errent lascivement sous la chaleur à la recherche de quoi manger ou boire; le ciel s'habille d'une teinte jaunâtre, comme le Sahara lors de vents de sable, et le soleil se gonfle en une boule de feu rougeâtre qui semble disparaître dans ce magma de poussière et de chaleur, un peu à la manière dont il plongerait en début d'après-midi dans une sorte de brume vénitienne dont l'humidité aurait été transformée en poussière. La vision infernale de cet environnement explosif présente tous les aspects d'une image d'apocalypse.

Nature - humanité

La tragédie, c'est que personne ici ne change son mode de vie; nous autres humains sommes vraiment les animaux les plus stupides qui soient! Chacun continue à vaquer à ses occupations, selon ses habitudes quotidiennes. Les chasses d'eau des toilettes continuent à fonctionner, gaspillant cette précieuse denrée sans laquelle la vie n'est pas possible et dont une infime fraction ferait le bonheur de beaucoup. Chacun continue à conduire sa voiture avec la même assiduité, comme si le réchauffement climatique était dû aux autres exclusivement. Pourtant ce réchauffement et cette pénurie d'eau sont dangereusement aggravés par notre consommation de carburant, bien que cette consommation ne s'effectue qu'à notre échelle individuelle. Il ne saurait y avoir de consommation sans une personne qui en soit l'agent.

Devant une telle folie, on souhaiterait organiser une action de pénitence, non pas pour nous morfondre de manière malsaine et acheter ainsi la clémence divine, mais pour tout simplement reconnaître nos erreurs passées et provoquer ce changement de mentalité, cette reconversion de nos comportements qui fonde en fait le sens de la pénitence. Etymologiquement, le mot pénitence (en grec *métanoia*) signifie bien ce changement de mentalité, ce retournement de l'esprit. En changeant de mentalité, nous pourrions nous remettre en harmonie avec la création; en changeant nos comportements, nous pourrions retrouver cette juste relation qui fait que tout rentre dans l'ordre. Chacun de nous a expérimenté cela une fois ou l'autre: chaque fois que nous sommes en harmonie avec notre milieu et notre contexte, il semble qu'une autre qualité de fluidité s'instaure; il semble y avoir comme un changement de registre, comme si on accédait à une qualité supérieure de vie. Mais, tant que nous persistons dans notre volonté d'affirmer "je veux" et "pour moi d'abord", il n'y a aucune chance de salut. Nous attendons que nos gouvernements gèrent le futur, mais en fait, l'écologie n'est pas en

premier lieu l'affaire des gouvernants, elle est d'abord celle des personnes et, alors seulement, elle devient enjeu communautaire et politique. Sans une pratique personnelle d'une autolimitation qui renonce à détruire et d'une soif de partage personnelle qui renonce à monopoliser, il n'y a pas de solution collective.

Notre salut ne passera en effet que par deux conditions: notre propre détermination à renoncer à tout désir qui provoque la destruction et notre volonté de partage qui nous fait renoncer à tout ce que nous pourrions accaparer sans nous assurer que les autres y puissent avoir aussi part. L'utopie ou la mort, comme disait René Dumont.

Les feux de forêt

Corollaire de la sécheresse, le grand danger, et par conséquent l'obsession permanente des gens qui habitent à proximité du bush, ce sont les incendies de forêt. Ce phénomène fait partie intégrante de la vie du bush et il est nécessaire à la reproduction de la forêt. Certaines graines ne peuvent éclater que sous la chaleur extrême d'un incendie. La forêt brûle, mais quelques années plus tard, les arbres à moitié calcinés reviennent à la vie.

En été, quand la chaleur est torride et la sécheresse quasi absolue, on sent que la moindre étincelle peut mettre le feu aux poudres. Le vent trop chaud vient encore décupler cette impression, surtout qu'il propage en cas d'incendie les braises produites par l'explosion des arbres chargés d'huile d'eucalyptus. On se sent ainsi en sursis car l'incendie se propage à la vitesse d'un cheval au galop. Face à la violence d'un incendie, il est pourtant préférable de rester chez soi pour protéger les constructions des braises volantes qui ne manquent pas de bouter le feu aux parties les plus exposées. Il importe donc d'être présent pour étouffer le feu partout où il prend. Le passage du

gros de l'incendie ne dure que quelques minutes, et il faut alors surtout se protéger de l'extrême chaleur radiante en couvrant bien toutes les parties de son corps. Lorsque l'incendie fait rage, il faut se réfugier à l'intérieur des constructions, sous des couvertures humides et attendre que la vague ait passé. Heureusement les brigades de lutte contre le feu sont très bien organisées et la défense incendie illustre la remarquable solidarité des gens qui habitent ici.

La faune

La faune est omniprésente. Les kangourous, les wallabies et les wombats nous rendent visite presque chaque jour, et viennent brouter, jusque sous nos fenêtres, nos fleurs, nos plantes et nos arbres. C'est une présence attendrissante mais souvent très destructrice aussi. A nous de savoir protéger nos plantations dans une mesure raisonnable. La cohabitation passe forcément par une forme de partage.

Les oiseaux sont très beaux, mais aussi très gourmands: perroquets de toutes couleurs et de toutes tailles, petits oiseaux de toutes formes.... Ils s'égareront souvent dans notre maison et nous devons les reconduire en liberté.

Dans notre maison pénètre de temps en temps un intrus: un échidné, sorte de petit mammifère ovipare (monotrème), à la fois fourmilier et hérisson; un varan, sorte de gros lézard très primitif mesurant plus de deux mètres de long; un serpent noir à ventre rouge, un opossum au nez rose et aux grands yeux noirs qui nous regarde avec étonnement; et d'autres visiteurs encore à venir, sans compter les nombreuses souris marsupiales ou rats des champs qui, en pleine santé, viennent à titre de propriétaire des lieux prélever leur loyer en espèces. En général, la faune n'est pas dangereuse, et quand elle peut l'être, elle est peu agressive. Dans ce cas, surtout face aux serpents et araignées,

il faut laisser de l'espace, laisser l'animal s'échapper, quitte à le pousser un peu dehors; c'est que l'hospitalité a ses limites! En principe, la cohabitation est aisée et elle est riche car elle nous offre des spectacles édifiants et émouvants, sauf lorsque tous nos oeufs semblent disparaître ou tous nos arbres se faire effeuiller par des mâchoires trop habiles et trop avides à notre goût.

L'apparition de ces animaux reste toujours pour moi une expérience particulière, comme un aperçu bref sur le sens profond de la vie. C'est une forme d'illumination, car tout se passe dans l'instant, face à quelque chose qui nous est révélé et que nous ne contrôlons pas. J'avais déjà cette forte conviction, en Europe. lorsque, adolescent ou jeune adulte, j'allais camper seul dans les Alpes pour guetter les chamois, les marmottes, les cerfs. Chaque apparition se mue en révélation d'une dimension sacrée et insaisissable de la vie. Lorsque cette apparition prend forme sur le lieu même où nous vivons au quotidien, se tisse en douceur un lien personnel avec ces animaux que nous reconnaissons d'un jour à l'autre et dont nous finissons même par repérer le comportement individuel.

Les termites et autres insectes

Les termites ressemblent beaucoup aux fourmis, mais n'en sont pas. On les appelle d'ailleurs ici *fourmis blanches*. Ils vivent en colonies comme les abeilles, avec une reine qu'ils nourrissent, selon une forme très élaborée de vie "sociale". De notre point de vue humain, ils représentent une menace puissante car ils dévorent de l'intérieur tout ce qui est en bois, sans que cela n'apparaisse en surface. Craignant la lumière, ils vivent toujours cachés et vident ainsi les poutres de l'intérieur jusqu'à ce que le tout s'écroule. Il importe donc de développer une vigilance de tous les instants. Généralement, les spécialistes proposent des traitements chimiques, mais ceux-ci sont

Nature - humanité

très nocifs et en fin de compte très peu efficaces, car, pour prévenir une invasion de termites, il n'y a que deux moyens: détruire les nids qui se logent dans de gros troncs en dehors des constructions ou empêcher les termites d'accéder à la construction. Les produits chimiques visent à la première solution, mais celle-ci s'avère complètement théorique en regard de la localisation toujours changeante et du nombre presque infini de nids dans un contexte de nature. La seconde méthode est seule efficace mais demande une grande rigueur et une inspection constante. Ici, à Numbugga, nous avons inventé et aménagé un système de barrières et de regards d'inspection qui semble bien fonctionner: au pied de chaque cloison en bois, nous avons une cornière en tôle qui fait office de plinthe intérieure et que nous pouvons visiter en dévissant une latte inférieure du revêtement extérieur. Cette inspection depuis l'extérieur a l'avantage de ne pas entrer en conflit avec le mobilier. En cas de visite des termites, on constate un cheminement de boue qui leur permet de créer des tunnels de protection contre la lumière tout en contournant la barrière métal qu'ils ne peuvent percer. Tant que la pièce métallique reste propre, il n'y a pas de termites. En cas de traces de passages, destinées à se transformer à la longue en autoroute principale d'accès, il faut traiter chimiquement, mais l'impact est alors extrêmement réduit et localisé. L'avenir dira si notre système est fiable. Son efficacité dépend de sa capacité d'exclure absolument tout accès: c'est justement là que subsiste le problème et le suspens. La lutte contre ces "ennemis" est un mélange de passion, de fascination, de ruse et d'anxiété.

A côté de ces termites, les insectes sont en général très actifs; les mouches nous assaillent en été. De manière très étonnante, chaque soir apporte une nouvelle espèce de visiteurs, en vertu des conditions atmosphériques de la journée écoulée.

Le vent

Le vent est chez nous un personnage très important car il souffle souvent, en général par rafales parfois très violentes qu'on entend courir dans le bush comme un train express qui s'approcherait de nous, puis qu'on sent passer à proximité et disparaître on ne sait trop où ni comment. Ce vent omniprésent exprime les violents contrastes de ce continent gigantesque. Les différences énormes entre la masse thermique intérieure très chaude le jour, très froide les nuits d'hiver, et les rives océaniques à la température plus stable, la proximité de la masse glaciaire de l'antarctique, les différences de climat entre les diverses parties de cette masse continentale engendrent de grands courants d'air sous l'effet de différences de pressions et de mouvements d'air gigantesques. C'est le régime des contrastes qui fait chuter la température de quelques dix ou vingt degrés en quelques heures. La nature semble d'ailleurs s'abreuver de cette forme de contrastes violents qui engendrent une condensation ou du moins une humidité relative passagère accrue qui vient remplacer les précipitations trop rares.

La force harmonisante de la nature

Cette description de notre relation à la nature peut sembler bien compliquée et dangereuse. Il fallait bien présenter notre cadre pour ce qu'il est: un cadre relativement hostile où nous ne saurions survivre longtemps à moins de changer complètement notre mode de vie et d'adopter celui des aborigènes qui nous semblerait d'ailleurs impossible. Pourtant cette hostilité apparente n'est pas destructrice; elle n'est que le reflet d'une certaine rudesse bienfaisante à laquelle on s'habitue. La cohabitation avec la nature devient alors une force réellement harmonisante et apaisante.

Les aborigènes devraient être ici les premiers à nous guider dans cette réconciliation avec la nature, car ils ont toute la sagesse et l'expérience d'une tradition qui considère la nature comme notre mère à tous. Malheureusement, la majorité blanche ne perçoit pas cette richesse et continue à croire que le confort technologique est la source de tous les biens. Malgré tous les artifices techniques, pourtant mineurs, qui viennent d'être décrit à propos de notre installation à Numbugga, il faut bien voir que la solution réside surtout dans le choix d'un autre mode de vie. La technologie n'est jamais une solution en elle-même; elle peut certes apporter quelques améliorations, mais la fondamentale adéquation de nos modes de vie est de nature plus philosophique ou spirituelle. C'est notre esprit qui doit changer et découvrir de nouvelles voies, et non la technologie qui doit trouver de nouvelles ressources ou inventer des solutions qui ne font en général que mieux masquer le véritable enjeu.

Si la nature peut être menaçante par sa puissance et son côté souvent imprévisible, elle n'en est pas moins la force la plus harmonisante qui soit. En nous contraignant à rester toujours en éveil et conscients de

ce qui se passe, elle nous empêche de nous enfermer dans un monde d'illusion. Elle nous marque sans cesse de ses rythmes et de sa régularité.

Le ciel nocturne

L'une des plus belles découvertes ici a été la nuit étoilée, loin de toute autre source artificielle de lumière étrangère. C'est une chose qu'on ne connaît plus en ville; on ne perçoit plus la luminosité du ciel nocturne et le nombre incroyable d'étoiles qui s'allument chaque soir. Les cycles de la lune sont d'autant plus perceptibles que le contraste est important. La nouvelle lune nous laisse dans une obscurité totale où nous ne saurions percevoir ce qui est devant notre nez tandis que la pleine lune nous éclaire presque comme en plein jour.

Ce spectacle de la nuit n'est jamais achevé car la rotation de la terre et les saisons nous en présentent toujours d'autres aspects nouveaux.

Les cycles

L'Australie côtière est peu marquée par l'alternance des saisons, mais à Numbugga la variation saisonnière est très sensible car notre position à l'intérieur des terres confère une réalité plus continentale marquée par de plus forts contrastes. Il gèle la nuit en hiver mais la journée hivernale est généralement belle. Au lever, il fait donc 6 °C dans la maison et il faut vite faire une petite flambée; mais dès le lever du soleil, la terre se réchauffe; et les arbres ont pendant un moment deux ombres légèrement décalées, l'une blanche, celle du givre, et l'autre bleue-grise, celle due au soleil.

L'absence de lumières artificielles autour de nous rend plus perceptible la brièveté des journées, même si elle est encore peu accentuée sous cette latitude encore faible (36°). Il est plaisant de se

Nature - humanité

réfugier devant un bon feu de bois tandis que nous renfilons les multiples couches que nous avons laissé tomber pendant la journée.

Tout ici est mutation permanente et le rythme du temps prend un autre relief. Pas de montre, pas d'heure fixe, sauf celle de nos propres rythmes.

La paix

C'est bien évidemment un lieu commun de célébrer la paix et le silence d'un lieu situé à l'écart du bruit. Pourtant, à la longue, on se sent profondément transformé par cette paix qui nous habite. Les gens qui viennent séjourner chez nous en font tous l'expérience. Nous sentons combien à leur arrivée ils sont agités, comme habités par une surtension inconsciente, et comment au fil des jours ils trouvent une paix qui les transforment petit à petit. Le lieu soigne ceux qui viennent ici; nous n'avons rien à faire pour que cette force agisse. Nous ne faisons qu'assister à cette profonde transformation de l'être.

L'éloignement de multiples sources de perturbation comme la publicité ou la télévision renforce encore ce sentiment de sérénité. Nous ne sommes pourtant pas coupés du monde car nous lisons la presse et restons certainement aussi bien voire même mieux informés que la moyenne des gens qui se fient à la télévision et à leur quotidien local pour savoir ce qui se passe dans le monde. En n'ayant pas de télévision, nous nous protégeons simplement de cette pénétration violente de notre monde intérieur par les agents de la politique agressive et de la vente. La lecture tranquille d'un bon hebdomadaire ou d'un bon mensuel²⁴ nous procure une meilleure qualité d'information que le bombardement de mille détails et événements

²⁴ Le *Monde diplomatique*, dont l'engagement pour une information honnête au service de la justice est remarquable.

que nous ne saurions assimiler, surtout pas dans leur complexité et réalité puisque le récit qui nous en est fait est déjà complètement faussé. La paix de la distance prévaut donc et surtout nous transforme lentement au prix du renoncement à quelques émissions certainement intéressantes.

La vie à proximité de la nature est vraiment harmonisante et la présence de tous les problèmes techniques ou des menaces environnantes que je viens de mentionner n'y est paradoxalement pas pour rien. Cette présence maintient en nous une attention et une conscience qui ne sauraient subsister sans cette part d'effort permanent mais léger qu'il faut maintenir au jour le jour. Comme à bicyclette, il faut fournir un effort toujours un peu plus soutenu que ce qu'on souhaiterait naturellement.

L'effort, s'il fait partie du quotidien, n'est pourtant pas une nécessité de chaque instant; nous serions sinon épuisés. Il peut s'adapter car, sauf urgence extrême, les processus sont lents comme je l'ai décrit plus haut. Le temps est avec nous et l'effort s'adapte à nos possibilités, et même désirs. Pour mieux gérer nos efforts, il importe de percevoir les composantes de nos choix et d'établir la juste échelle de priorité. Dans tous les cas, cette échelle de priorités n'est jamais absolue; elle est toute relative et liée à nos choix personnels. Naturellement, elle doit savoir intégrer les véritables urgences et les contraintes auxquelles nous ne saurions échapper. Mais cette pratique est-elle plus sévère ici qu'ailleurs? je ne crois pas. Elle est seulement plus apparente et, peut-être dans ce sens, plus facile à pratiquer que dans un milieu où tout est virtuel et tout est faussé par mille apparences, comme cela est souvent le cas en ville.

Cette distance confère un recul et, j'en suis convaincu, nous permet de mieux juger de la véracité de certains enjeux. Les gens qui passent

ici trouvent une forme de clairvoyance par rapport au mode de vie qu'ils mènent ailleurs. Ce temps de retraite est nécessaire pour repartir plus frais et plus libres vers ce qui constitue leur quotidien habituel et pour pouvoir mieux l'orienter en fonction de leurs vrais besoins.

Peut-être est-ce là l'occasion, certes modeste, d'un nouveau départ, d'une nouvelle relation avec notre milieu naturel et social.

7) DES CONSTATS ET OUTILS

Plutôt que de conclure, il importe, à ce stade de la réflexion, d'ouvrir aussi grandes que possible les portes du changement. Pour cela, je désire proposer dans ce dernier chapitre une forme de mise en oeuvre de la matière abordée dans les pages qui précèdent afin d'en faire un outil de mise en mouvement. Je vais donc reformuler, en quelques mots, les éléments dominants de la matière principale de cette réflexion, et ceci sous deux formes:

- 1) des constats qui expriment une autre perception de notre réalité et qui, parce qu'ils transforment notre manière de voir, sont destinés à générer d'autres attitudes et de nouveaux comportements,
- 2) ainsi que des outils qui constituent des instructions plus précises et concrètes par rapport à notre quotidien.

Naturellement, la ligne de démarcation entre constats et outils reste relativement floue. Rappelons qu'il ne s'agit pas de produire ici un essai académique parfait ni une méthode intellectuellement inattaquable, mais qu'il s'agit, face à la complexité de notre société, de proposer très concrètement quelques attitudes constructives qui aident chacun de nous à transformer nos relations ici et maintenant. Il s'agit d'un témoignage, d'une prise de position qui veut inciter à la mise au mouvement, au détriment peut-être de la pureté formelle de la présentation. Ce n'est rien d'autre qu'un défi à la survie.

Je présente ces constats et outils dans l'ordre de l'exposé qui précède; la numérotation est donc purement arbitraire car elle correspond à l'ordre d'entrée en scène. Ces constats et outils sont souvent présentés sous la forme de listes numérotées. Cette manière de faire

est inspirée des nombreuses listes du bouddhisme qui parlent des 3 bijoux, des 4 vérités, des 5 agrégats. Il faut voir surtout dans cette manière de faire une bonne pointe d'humour; la réalité est complexe et nous n'arrivons pas à la saisir; nous la simplifions donc et cela rend notre action plus aisée. Il y a donc derrière chacune de ces listes un clin d'oeil qui dit: ce n'est pas si simple que ça! Mais essayons malgré tout de dire et de faire.

1) La nature entre puissance et fragilité

Constat 1: le divorce entre la nature et nous

Face à l'indifférence de la nature à notre égard et à la peur qu'elle nous inspire, nous nous réfugions dans un monde artificiel qui nous isole des lois harmonisantes de la vie.

Outil 1: nous réconcilier avec la nature

- Instaurons une relation de douceur avec la nature, qui accepte ses cycles de mutation, de naissance et de mort.
- Ne dominons pas la Terre, mais dominons notre propre terre intérieure de pulsions et de passions.
- Choisissons la voie de l'harmonie avec notre milieu naturel et avec notre milieu social car cette voie nous enseigne le chemin de la croissance personnelle et de la conscience.

2) Le conflit entre humanité et nature

Constat 2: les 4 mouvements de notre conflit avec notre milieu

Notre société occidentale s'oppose à son milieu par:

- 1) un mouvement de contrôle - dominer,
- 2) un mouvement de fuite - nier,
- 3) un mouvement de démesure - piller,
- 4) un mouvement de rupture - dépérir.

Constat 3: accumulation, exploitation et destruction pour dominer

Notre volonté de dominer la nature et nos semblables engendre un système fou qui cherche à s'entretenir au détriment du bien-être humain: exploitation des faibles et de la nature, mal fonctionnement et gaspillage, accumulation et destruction.

Outil 2: contrer le mouvement de contrôle - ne pas dominer

- Remettons l'homme au centre avec sa créativité et la satisfaction de ses vrais besoins (autolimités).
- Conformons la vie économique à cette exigence.
- Empêchons les mécanismes d'accumulation et de (auto)destruction de se développer.

Constat 4: le syndrome de la grenouille ébouillantée (ou de la détérioration progressive) et le syndrome du mouton résigné (ou du mal commun)

- Pour échapper au syndrome de la grenouille, il importe de rester clairement conscient des processus en cours (les observer, les mesurer, les évaluer) et de réagir vigoureusement avant de franchir les divers seuils.
- Pour échapper au syndrome du mouton, il importe d'imaginer des alternatives, de les expérimenter à petite échelle pour tester leur validité, et de rompre ainsi la résignation générale face aux maux qui touchent tout le monde.

Constat 5: la production alimentaire est attachée au lieu

Le lieu de production de notre alimentation joue un rôle bien plus fondamental que nous le croyons, et ceci pour plusieurs raisons:

- Il détermine le type d'énergie que nous absorbons; chaque lieu a son énergie propre et l'alimentation qui y croît revêt des qualités particulières à ce lieu, destinées à apporter à l'autochtone tout ce dont il a besoin. Le fait de transporter la nourriture nie donc cette donnée fondamentale de notre équilibre.
- Une production orientée vers l'exportation et donc vers la seule nécessité d'un gain monétaire, entraîne de profonds déséquilibres dans l'économie locale et la satisfaction des besoins alimentaires de la région productrice.
- Les transports sont causes de nombreux défauts de cette nourriture d'exportation, par le simple fait que ces produits doivent être cueillis avant le stade de maturité ou qu'ils doivent être congelés.
- La consommation d'énergie, l'impact du taux des changes et du marché international sur les prix causent autant de déséquilibres qui ne produisent aucun bienfait.
- La distance engendre l'abstraction des conditions de production qui ne permet aucun contrôle de la qualité (droits syndicaux, écologie, santé) Le plus souvent ces conditions élémentaires ne sont pas respectées et notre consommation se nourrit ainsi de la souffrance des autres.

Constat 6: le fast food détruit les êtres et les sociétés

La production de fast food n'est motivée que par le profit; elle détruit la santé, crée la dépendance, déstructure les sociétés humaines, détériore les conditions de travail, exploite le monde animal.

Constats et outils

Outil 3: slow food contre fast food

- Produisons une alimentation dont la qualité et le bien-être du consommateur soient les premiers critères, bien avant celui du profit.
- Pratiquons une alimentation produite localement, dans des conditions de justice, d'écologie, de respect du milieu naturel et social, et du monde animalier.
- Refusons cette alimentation artificielle qui crée la dépendance, l'obésité et le diabète, pour le profit de ces grandes entreprises de production et de distribution qui ont inventé des produits dont le seul but est de leur procurer des profits scandaleux, au prix de la santé et du bien-être des consommateurs et des travailleurs, victimes de ce processus.

Constat 7: les 8 malentendus dans le débat sur le réchauffement climatique

- 1) le refus de percevoir la réelle accélération des déséquilibres provoqués par l'effet de serre,
- 2) la confusion entre les notions d'énergie et d'émission de CO₂,
- 3) l'absence de distinction critique entre ressources et déchets,
- 4) l'urgence d'un démantèlement rapide des sources conventionnelles d'énergie (substitution, réduction et décentralisation)
- 5) la croyance en un rêve d'excellence qui exclut l'exigence d'équité,
- 6) la confiance excessive dans les mesures qui cache la réalité des cycles,
- 7) la confusion entre solutions d'ordre technologique et solutions qui concernent nos modes de vie,
- 8) et enfin la perversion du commerce du carbone.

Outil 4: règle de l'accélération des déséquilibres et de l'urgence d'un remède efficace et immédiat

Un déséquilibre est un phénomène qui tend à s'accélérer; l'urgence exige un arrêt immédiat de tous les excès qui génèrent l'effet de serre. C'est l'objectif à court terme, formulé en termes d'urgence.

Outil 5: règle de l'insertion à des cycles naturels

La production et la consommation de l'énergie, qu'elles procèdent du principe de la combustion ou non, doivent s'intégrer dans un cycle naturel de reconstitution des ressources et d'absorption des déchets, tant du point de vue qualitatif que du point de vue quantitatif, en considérant aussi la localisation. Ce critère du cycle est impératif et déterminant pour notre futur. Il doit être respecté de manière absolue, et à l'échelle locale.

Outil 6: règle de l'étude critique distincte des ressources et des déchets

- En étudiant de manières distinctes ce qui se passe en amont (ressource) et en aval (déchet), on perçoit mieux les propriétés respectives de chaque source d'énergie, c'est-à-dire ses qualités et ses défauts propres, bien que ressources et déchets ne soient en principe que des étapes successives d'un même cycle de transformation où le déchet de l'étape précédente devient la ressource de l'étape suivante.
- Les conséquences indirectes doivent aussi être considérées, à titre d'effets (produits ou déchets).
- Le remplacement d'une source d'énergie par une autre implique que cette stratégie de substitution doit s'accompagner d'une stratégie de réduction de nos besoins, pour éviter que les nouvelles énergies viennent tout simplement s'ajouter aux sources existantes.

Outil 7: règle de l'urgence d'un démantèlement rapide des sources conventionnelles d'énergie (substitution, réduction et décentralisation)

- Non seulement il est urgent de produire une énergie propre (renouvelable et dont les déchets se résorbent rapidement), mais il est impératif de démanteler les anciennes installations de production conventionnelle d'énergie plus rapidement que ne sont mises en place les nouvelles sources d'énergie afin que ces nouvelles énergies se substituent aux anciennes et que la production globale diminue dans les mesures envisagées, au lieu de se voir augmentée de la quantité produite par ces nouvelles sources.
- Et corollaire de cette règle: la décentralisation de la production d'énergie force chacun à respecter les limites de sa propre production, de sorte que le cumul de ces mesures d'autolimitation participe aussi à la diminution globale de consommation.

Outil 8: règle de la priorité du principe d'équité sur l'aspiration à l'excellence

- La véritable excellence en matière de gestion de nos ressources et de nos déchets selon l'exigence d'une juste intégration aux cycles naturels ne peut se fonder que sur les principes de partage et d'équité de traitement de toutes les nations et de toutes les catégories sociales.
- Les variations de rythmes dans les cycles (vaches grasses - vaches maigres) nous imposent aussi des contraintes importantes en matière d'adaptation et de partage.
- L'excellence de nos comportements ne sera réelle que lorsque nous aurons divisé par 4 notre standard de vie, de sorte à rejoindre ainsi la moyenne mondiale de consommation.

Outil 9: règle de la précaution dans l'utilisation des mesures

- Nos mesures nous aident certes à cerner ce qui se passe, mais elles ne sont pas le reflet strict de la réalité; il faut donc les utiliser avec beaucoup de précautions et ménager une large marge de sécurité.
- Les coûts ne peuvent être des critères de choix représentatifs d'aspects qualitatifs, car ils ne représentent que des contraintes économiques sans fondement de valeur.
- Les critères qualitatifs concernant les cycles, l'équité, la paix, jouent un rôle primordial dans notre appréciation.

Outil 10: règle de la priorité du projet communautaire

Il n'y a pas de solution au réchauffement climatique et à une réharmonisation de notre relation avec notre milieu naturel tant que nous refusons de remettre en cause nos modes de vie et les valeurs qui les orientent. Sans autolimitation, il ne peut y avoir d'équilibre dans notre relation avec la Terre. Aucune technique ne peut nous offrir la solution, car la solution est d'ordre éthique: elle concerne notre conception du sens de la vie. L'usage de notre technologie doit découler de nos choix sociaux et communautaires, et non venir déterminer les buts de nos collectivités locales.

Outil 11: règle de l'immoralité du commerce du carbone

Le commerce du carbone est profondément immoral et ne saurait se justifier en aucune condition. Respect des cycles, précaution, équité et autolimitation sont les règles de rigueur, toutes restrictives.

Constat 8: le débat concernant le réchauffement climatique et les agrocarburants subit-il la pression des intérêts pétroliers?

Au-delà de la simple ignorance ou du refus des vérités qui dérangent, il semble que les malentendus qui imprègnent le débat sur le réchauffement climatique préparent la clientèle d'un nouveau marché

Constats et outils

et profitent à la reconversion prochaine des grands producteurs de pétrole. Les déséquilibres impliqués par la production des agrocarburants en sont les signes avant-coureur: déforestation, déséquilibre des prix alimentaires, implication des producteurs de pétrole et de semences OGM, concentration de la production, appauvrissement des petits paysans producteurs.

Outil 12: contrer le mouvement de fuite - ne pas nier - force et virtualité

- Abandonnons l'usage de la force pour retrouver la juste mesure dans un usage parcimonieux de l'énergie et de nos moyens techniques de sorte que ceux-ci permettent de percevoir les réactions du milieu.
- Percevons combien la qualité de vie dépend davantage de notre disposition d'esprit que de la quantité de matière disponible.
- Retrouvons le sens du réel, en échappant à l'enfermement virtuel. Testons sans cesse la véracité de nos attitudes par confrontation directe avec la réalité, c'est-à-dire avec la perception des autres et avec les forces naturelles et physiques.
- Renonçons aux illusions d'une communication qui ne dit plus la vérité, pour retrouver la force du lien vécu.

Outil 13: contre la violence de la voiture

Parce que la voiture est support de notre violence:

- N'utilisons la voiture que pour le transport de charges ou de personnes, seulement sur de courtes distances, lorsqu'il n'y a pas d'autre moyen de transport disponible.
- Transférons dès que possible les personnes et les marchandises sur les moyens de transports publics et le train.
- Protégeons les espaces publics conviviaux de son invasion (rue et place).

- Limitons drastiquement sa vitesse et son usage lorsqu'elle est en compétition avec les transports publics.
- Utilisons des formes d'énergie renouvelable (solaire, végétal, électrique).
- Limitons la puissance des véhicules à un strict minimum et ne produisons que des machines facilement réparables avec un simple jeu de clés.

Constat 9: la voiture outil de prestige

La voiture n'est plus un outil pour le transport mais un élément de prestige social et de privilège réservé à une infime minorité: à peine 8% de la population mondiale dispose d'une voiture.

Outil 14: contre la virtualité de la voiture

- Abolissons l'usage de la voiture comme cocon individuel ou familial.
- Entravons sa mobilité partout où cela permet de protéger les piétons et les personnes.
- Encourageons le partage et la mise en commun des véhicules individuels.
- Gérons l'énergie nécessaire à nos déplacements selon les règles d'équilibre et d'équité.

Constat 10: la voiture, tirelire à temps

Malgré l'illusion de rapidité qu'elle procure, la voiture n'est qu'une simple tirelire à temps: compte tenu de tout le temps qu'on lui accorde, sa vitesse moyenne est celle d'un homme au pas ou d'un vélo, avec cependant un rayon d'action accru. Il est donc urgent de trouver à son égard la forme d'une véritable indépendance culturelle.

Constat 11: l'usage de l'avion est un crime

L'avion cause de graves dommages:

- *Par son dégagement de gaz à effet de serre en haute altitude, il est une des causes les plus puissantes du réchauffement climatique. Il est en ce sens responsable de la perte de moyens de subsistance pour nombre de populations pauvres ou fragiles.*
- *Par la rapidité des métamorphoses sociales et le transfert des usages qu'il provoque, il détruit les cultures locales (aux deux sens du mot culture). Il est un des majeurs facteurs de la mondialisation.*
- *Par l'avidité qu'il stimule il est la cause de nombreuses iniquités.*
- *Par la pollution et le bruit qu'il génère, il détruit la qualité de vie de quartiers entiers.*

Constat 12: la vitesse tue espace, distance, différence et conscience

Le règne de la vitesse a bouleversé notre paysage; l'exigence d'ubiquité et la pratique de l'immédiateté transforment notre perception de l'espace.

- *La vitesse tue l'espace, la distance et, par conséquence, la différence, car la distance est le facteur essentiel qui fonde la différence. La vitesse aplanit.*
- *Elle tue les hiérarchies de valeurs et crée un paysage uniforme et plat, c'est-à-dire morne plaine sans accent ni conscience.*

Outil 15: l'éloge de la lenteur.

Pratiquons la lenteur qui permet de développer la conscience de ce qui est.

Outil 16: contrer le mouvement de démesure - ne pas piller

- Apprenons à mesurer et à gérer nos richesses selon d'autres critères que le profit et les lois du marché.
- Introduisons en priorité des critères d'ordre éthique pour assurer une distribution équitable et limiter notre consommation (autolimitation).

Outil 17: on ne gère bien que ce qu'on mesure

- Gérons tous les flux (agricoles, industriels et commerciaux) dans un esprit écologique et non pas en termes de comptabilité financière. Le prix est un reflet trompeur des flux.
- Pratiquons l'écologie industrielle, qui utilise les déchets ou surplus (chaleur p.e.) d'une première activité comme ressources d'une deuxième activité à implanter à proximité.
- Mesurons l'énergie grise de chaque produit c'est-à-dire son énergie incorporée, énergie nécessaire à sa fabrication depuis

Constats et outils

l'extraction des matières premières jusqu'à la livraison sur le marché.

Outil 18: à chaque produit sa description détaillée

Accompagnons tous les produits d'une information sur leurs conditions de production: conditions sociales et politiques, localisation, transport, intermédiaires, écologie, matières utilisées, énergie grise, santé.

Constat 13: nécessité d'une distribution équitable

L'illusion d'une exploitation éventuellement possible de nouvelles ressources nous dispense, croyons-nous, de repenser les règles de partage. L'exigence d'équité doit pourtant précéder tout effort de trouver des substituts, qui restent d'ailleurs toujours hypothétiques.

Constat 14: densité n'est pas forcément surcharge

La charge d'une collectivité sur l'espace qu'elle occupe et sur ceux qu'elle exploite à distance est déterminante pour établir une forme d'équilibre malgré les fortes densités.

Outil 19: remédier à la densité urbaine

En milieu urbain, pratiquons l'agriculture urbaine et le recyclage, et tentons par tous les moyens de rétablir des cycles complets de renouvellement des ressources et d'absorption des déchets.

Outil 20: la démographie n'est pas affaire de quantité

Osons pénaliser d'abord les riches et les exploiters, et non les pauvres, lorsqu'on considère la démographie en fonction du niveau de vie, de la moralité et de la surcharge du milieu, et non de l'aspect seulement quantitatif.

Constat 15: l'énergie, urgence du changement et imminence de la violence sociale

Il est urgent de mettre sur pied une pratique de l'énergie d'ici 5 à 10 ans (avant que n'éclate la violence sociale):

- *qui soit durable, c'est-à-dire qui respecte le cycle naturel de la reconstitution des sources d'énergie,*
- *et qui soit équitable, c'est-à-dire qui attribue à chacun son quota d'énergie en fonction de ses besoins, sans créer de privilèges ni de dépendances.*

Oser envisager des solutions courageuses et exigeantes.

Constat 16: les 7 chemins de la quête énergétique

La recherche de solutions énergétiques doit oser tout remettre en cause pour se faire selon 7 chemins:

- 1) *Le chemin de la parcimonie,*
- 2) *Le chemin de l'imagination.*
- 3) *Le chemin des choix.*
- 4) *Le chemin des cycles.*
- 5) *Le chemin des incidences.*
- 6) *Le chemin de l'éthique.*
- 7) *Le chemin de la gestion.*

Outil 21: le chemin de la parcimonie énergétique

La lutte contre le gaspillage doit pouvoir nous faire économiser la moitié de l'énergie utilisée actuellement:

- Prenons toutes les mesures à notre disposition pour accroître l'efficacité énergétique. Limitons le gaspillage (isolation, entretien, réparation).
- Examinons d'un oeil critique toutes les dépenses d'énergie improductives parce qu'elles n'apportent rien de consistant, ni même rien d'utile.

- Rappelons-nous que l'excès de consommation procure un profit au vendeur qui trop souvent ne se soucie pas de l'utilisation qui est faite de son produit. C'est à chacun d'entre nous d'être vigilants et d'agir consciemment.

Outil 22: le chemin de l'imagination énergétique

L'imagination et la liberté de penser indépendamment de nos privilèges constituent les clés de ce nouvel avenir énergétique:

- Amorçons les changements maintenant lorsque c'est encore possible.
- Osons renoncer aux énergies fossiles et à toutes les énergies non renouvelables.
- Osons revenir à un stage antérieur de notre développement technique si cela est nécessaire pour trouver un équilibre d'équité et de recyclage.

Outil 23: le chemin des choix énergétiques

Nos choix doivent oser remettre en cause nos modes de vie et nos besoins actuels.

- Limitons de manière drastique les transports et le chauffage surtout.
- Renonçons à l'usage de la voiture et de l'avion partout où cela est possible.
- Renonçons au transport des produits non indispensables.
- Mettons un terme à la production de produits inutiles.
- Produisons des objets conçus pour durer et être réparés.
- Réduisons le commerce à sa fonction simple et nécessaire.
- Ne chauffons que les locaux communs et centraux de l'habitation.
- Réduisons l'éclairage.

Outil 24: le chemin des cycles énergétiques

L'exigence de respecter les cycles énergétiques implique des solutions qui s'intègrent totalement dans le processus de recyclage naturel, sans laisser de traces à long terme ni épuiser aucune ressource disponible dans la nature.

- N'utilisons que des énergies renouvelables et recyclables, de préférence à production décentralisée.
- Renonçons au nucléaire et aux énergies fossiles (non renouvelable, non recyclable, centralisé).
- Acceptons de régler notre consommation sur la disponibilité des ressources.
- Réduisons la vitesse et le rayon d'action de nos voitures qui pourront ainsi fonctionner à l'énergie électrique (ou analogue).

Outil 25: le chemin des incidences énergétiques

L'exigence de considérer toutes les incidences nous incite à envisager tous les enjeux liés à l'énergie, et non seulement la question de disponibilité ou de puissance énergétique à fournir pour satisfaire nos besoins:

- Envisageons des sources locales d'énergie, sous une forme décentralisée, assurant une distribution équitable et n'engendrant ni profit, ni aucun déséquilibre, ni guerre, ni conflit social d'importance.
- Considérons les risques propres à chaque source d'énergie: sécurité, transport, impact social, équité.

Outil 26: le chemin de l'éthique énergétique

L'aspect éthique doit définir la manière dont ces ressources doivent être réparties de manière à préserver l'équité, la solidarité et la paix: juste prix, usage local, solidarité,...

Constats et outils

- Accordons une prérogative aux options sociales pour qu'elles dominent les lois du marché.
- Veillons étroitement à la solidarité et à l'équité entre les communautés.

Outil 27: le chemin de la gestion énergétique

La gestion énergétique n'est que l'outil d'exécution de la politique choisie; elle doit mettre en place les moyens de mesure, de contrôle et d'évaluation de ce qui est entrepris.

- Mesurons et contrôlons les flux en fonction de critères à établir et à réévaluer constamment.
- Etablissons des quotas/personne, à titre indicatif, propres à chaque région et déterminés selon l'ampleur de la population et selon les sources d'énergie disponible, à titre de point de repère pour que chacun puisse mieux situer et contrôler sa propre consommation en regard de l'ensemble.

Outil 28: contrer le mouvement de rupture - dépérir - cancer, sida, obésité

- Ancrons-nous mieux dans notre nature profonde intérieure afin de mieux discerner les hiérarchies, les rythmes, le relief de la vie, les vraies priorités.
- Choisissons un avenir et tenons-nous à notre choix, c'est-à-dire renonçons à ce qui l'entrave et assumons les conséquences qui en découlent.
- Soyons attentifs aux facteurs que nous contrôlons mal actuellement: le mode de croissance (cancer), les valeurs à défendre et notre propre système immunitaire (sida), la tendance à l'accumulation et notre refus de partager (obésité).

Constat 17: les catégories de besoins et les désirs

Le désir est non seulement perçu par chacun comme l'expression d'un véritable besoin, sans véritable discernement des priorités, mais il devient surtout le champ de la compétition sociale. Le désir des uns stimule le désir des autres. Mode et publicité exploitent ce mécanisme.

Outil 29: distinguer besoins et désirs

- Sachons distinguer nos besoins et nos désirs.
- Favorisons la satisfaction des besoins vitaux matériels et immatériels.
- Tentons de réduire les besoins matériels au profit des besoins immatériels.

Outil 30: les transports, le profit et les besoins

- Posons la question du sens pour chaque transport.
- Empêchons tout transport motivé seulement par le profit.
- Interdisons tout transport non productif, de préférence par une maturité de conscience que par une législation adéquate (encore à inventer). Et surtout par la pression d'une consommation éthique.

Constat 18: les 10 principales nuisances des transports

Les transports s'avèrent extrêmement nuisibles car ils entraînent:

- 1) *La destruction du paysage et des tissus villageois et urbain.*
- 2) *La destructuration des villes et des régions.*
- 3) *La concentration toujours croissante dans les lieux les plus favorisés.*
- 4) *La délocalisation des activités, par l'intégration à un marché mondial.*
- 5) *Le pillage des ressources naturelles des pays pauvres.*

- 6) *La course au contrôle des puits de pétrole et les guerres visant à l'accès aux ressources naturelles.*
- 7) *La pollution des mers ou du sol due aux accidents de transport.*
- 8) *La pression à l'exportation pour des sociétés rurales.*
- 9) *La grave désarticulation des sociétés plus traditionnelles.*
- 10) *L'expansion des monocultures et l'étroite dépendance des plus pauvres face à l'évolution des cours.*

Constat 19: urgence de réorganisation des transports

Comme pour l'énergie, le domaine des transports nécessite une reconversion immédiate de notre conception du déplacement, pendant qu'il est encore temps, d'ici 5 à 10 ans.

Mettons d'urgence sur pied une pratique de l'énergie et des transports:

- *qui relocalise les activités et les services,*
- *qui fasse l'éloge de la lenteur,*
- *qui permette la vraie rencontre des personnes .*

Osons envisager des solutions courageuses et exigeantes.

Outil 31: les transports et la relocalisation des activités et des services

Pour limiter l'envergure des transports et améliorer la qualité de vie en évitant le déplacement quotidien des personnes, il faut permettre à chaque région, à chaque quartier, de disposer de pôles d'activités et de services:

- Restreignons le rayon d'action et le transit des transports.
- Créons des pôles locaux d'activité de sorte à éviter le déplacement quotidien des personnes.
- N'induisons pas de déséquilibres dans les autres sociétés. N'exportons pas nos maux.
- Exploitions les ressources à un niveau local.

- Aidons les sociétés traditionnelles et les sociétés locales à retrouver des ressources locales et propres d'auto-alimentation.

Constat 20: axiome d'Einstein

Pour résoudre un problème, il faut toujours recourir à des solutions qui relèvent d'une autre mentalité que celle qui a engendré ces problèmes.

Constat 21: la force centralisatrice de la vitesse

La vitesse provoque une concentration et une centralisation toujours plus grandes, avec une polarisation autour de centres toujours plus puissants. Elle nous oriente vers une forme de consommation rapide et avide qui n'a plus le temps de goûter à ce qu'elle déguste.

Outil 32: les transports et l'éloge de la lenteur

- Faisons l'éloge de la lenteur et pratiquons-la.
- Renonçons à l'usage de l'avion réservé exclusivement aux cas d'urgence.
- Réaménageons les réseaux de transports en vertu des besoins locaux.
- Améliorons la sécurité des transports et surtout limitons les risques.
- Protégeons le tissu naturel, social et construit de l'impact des transports. Restaurons des rues et des places conviviales.

Outil 33: les transports et la rencontre des personnes

- Protégeons la valeur de la distance parce qu'elle fonde la différence.
- Travaillons à la diversification locale des activités et de l'expression des facultés.

Constats et outils

- A distance, favorisons plutôt les échanges de nature immatérielle: échanges culturels, intellectuels, artistiques, spirituels.
- Encourageons le déplacement des personnes plutôt que celui des biens lorsqu'il est question de jouissance facultative (tourisme, échanges culturels), selon le principe de la lenteur.
- Sauvegardons la réciprocité des échanges, en nous assurant que chacun écoute l'autre. Evitons toute relation de domination / de dépendance.

3) La perception du temps

Constat 22: le temps cyclique

Le temps ne se déroule pas selon un rythme linéaire du chronomètre, mais selon divers cycles qui s'interpénètrent: jour, saison, année, lunaison. Ces rythmes naturels nourrissent notre organisme et notre être profond.

Outil 34: apprendre le temps cyclique

- Réglons la vie sociale et nos activités sur les rythmes cycliques de la nature.
- Adaptions nos modes de vie de manière qu'ils varient selon ces divers rythmes en alternance.

Constat 23: les divers temps de la vie quotidienne

Notre vie organisée se décompose en temps successifs qui ne se recouvrent pas: temps de travail, temps de l'école, temps familial, temps amical, temps de transport, temps de loisirs, temps de silence.

Outil 35: une concordance des temps pour unifier nos jours

- Procédons à une concordance des temps qui permette aux temps de la journée de se chevaucher, de se mêler, de se rejoindre.
- Intégrons le travail à la vie quotidienne dont il est une partie intégrante, bien liée aux autres dimensions de la personne et de son vécu.

Constat 24: les divers temps de la vie humaine

Notre vie personnelle se déroule en diverses étapes, toutes essentielles dans notre évolution: enfance, adolescence, âge adulte, maturité, vieillesse.

Outil 36: lier les âges

- Soudons les âges de la vie.
- Conférons à chaque catégorie d'âge sa place valorisée et ses moyens d'expression.
- Mêlons les classes d'âge pour favoriser les liens et les échanges entre classes.
- Acceptons que notre évolution personnelle traverse des crises nécessaires et propres à toute maturation.
- Redonnons plus particulièrement à la vieillesse sa place perdue de classe aînée, marquée par la sagesse malgré les handicaps physiques et mentaux de l'âge.

Constat 25: la lutte contre le temps

Nos horaires, nos agendas, nos machines, notre conception du travail et même des loisirs nous engagent dans une lutte permanente contre le temps chronométrique linéaire. Le mythe de la vitesse veut nous faire gagner du temps, mais pour en faire quoi?

- *Le passé est nostalgie, le futur est imagination, le présent est un cadeau, c'est pourquoi il s'appelle présent.*

- *La vie n'est pas un programme à réaliser, mais une écoute réactive.*

Constat 26: le travail, temps rémunéré

Dans notre société moderne, le travail se définit non pas comme une activité, mais comme un temps rémunéré, par opposition au travail fantôme (travail non rémunéré du ménage, de l'éducation, de notre entretien) et par opposition au chômage qui est un temps sans prix.

Outil 37: redonner au travail sa dimension créative

- Soustrayons le travail au lois du marché.
- Valorisons toutes les formes de travail, indépendamment du tarif horaire et même de l'intégration ou non au marché du travail.
- Abolissons la notion de main d'oeuvre (force de travail sans la personne).
- Valorisons la dimension de la créativité dans le travail.
- Redéfinissons un profil humaniste du travail pour en déduire les règles d'application.

Constat 27: les loisirs, temps de consommation

Les loisirs, dans notre société, sont définis comme antidote et négation du travail, comme temps de consommation (spectacles, jeux, voyages, restaurant).

Outil 38: rendre aux loisirs leur dimension créative

- Mettons un frein à toutes les formes de loisirs qui se développent comme secteurs lucratifs peu soucieux de répondre aux besoins des personnes.
- Réintroduisons les notions de service, de simplicité et de créativité, et réintégrons les loisirs à la vie quotidienne comme formes d'expression personnelles qui créent le lien.

- Favorisons la simplicité et le dépouillement des équipements destinés à permettre la détente et le plaisir pour en faire un champ créatif plus qu'un objet de consommation.
- Reconnaissons l'enfant qui se cache en chaque adulte.

Constat 28: la spéculation, jeu sur le temps et les valeurs fictives

La spéculation est un facteur important de la dégradation de nos relations économiques et humaines, car elle joue sur des valeurs fictives en misant sur leurs variations dans le temps. Ces variations sont complètement déconnectées de la valeur effective (valeur d'usage) des objets ou services produits par les activités cotées en bourse.

Outil 39: Abolir la spéculation.

- Réduisons la bourse à un seul jeu de placement qui maintient la valeur effective des sommes prêtées (indexation selon le coût de la vie?), sans autre profit possible.
- Protégeons les victimes des formes de profit découlant de la spéculation.

Constat 29: la communication, temps du lien

- *La communication est temps gratuit du lien, comme le travail est souvent prétexte (occasion) au lien social.*
- *La communication a besoin d'être protégée de la pression du temps et du marché.*
- *Le temps du lien, comme l'air et l'eau, fait partie des communaux, biens communs auxquels tous ont accès et que personne ne peut exploiter.*
- *Le temps du lien a besoin d'un espace, libre aussi, comme la rue ou la place.*

Constats et outils

- *Ces espaces du lien doivent être protégés contre l'invasion des voitures, des lois du marché, du bruit, de la pollution, de la mainmise des intérêts privés, de toute domination.*

Constat 30: l'enseignement du moine

Comme l'écrivait un moine: «Il ne s'agit plus de 'faire des choses' mais 'd'être avec', paisiblement disponible à l'Amour, disponible pour me laisser aimer par Lui autant qu'Il le désire, pour laisser Dieu aimer en moi...et aimer les autres en Lui et par Lui. Avec, autant que possible, un sourire émerveillé; çà c'est le 'programme'. Prie pour qu'il soit fidèlement réalisé! ».

Constat 31: la peur du temps, peur de la mort

- *Notre fuite devant le temps est peur de la mort, peur du temps qui file et nous rapproche de cette issue considérée comme fatale. Mais la mort est un aspect quotidien de tous les cycles, elle est simplement transformation.*
- *En nous ouvrant à l'instant présent, nous nous confrontons à la mort comme dimension transformatrice de notre existence et nous nous y apprivoisons.*
- *Vivre l'amour au présent est vivre dans la relation aux autres, à la vie, à notre Source. C'est cette force de vie qui nous anime.*
- *Il est urgent de redonner à la mort sa place visible dans notre culture (les ghats de Varanasi).*

Constat 32: le temps de la vieillesse

Cet âge est relégué en marge, dans les antichambres du cimetière, par peur de la mort. Cette mise à l'écart condamne autant de vieux au malheur et nous prive de leur apport riche. Le lien avec les personnes âgées est une occasion pour nous de réapprendre la vie,

car il se fait sur un rythme lent et il nous enseigne toute une expérience de vie.

Outil 40: réintégrer la vieillesse dans la vie sociale

- *Réintégrons d'urgence les personnes âgées dans le circuit de la vie.*
- *Instaurons des formes de solidarité collective à l'échelle du village, du quartier.*
- *Etablissons une forme d'échange de services qui implique les personnes âgées, les valorise et leur donne l'occasion de se rendre utiles.*
- *Etablissons aussi une forme d'échange de services pour assurer certains soins, au sein du voisinage, qui pourront échapper ainsi au professionnalisme.*

Constat 33: les 2 formes de mémoire - personnelle et collective

- 1) *La mémoire personnelle constituée de nos expériences personnelles dont l'interprétation se confond souvent avec les faits puisque tout cela a été stocké comme cela a été vécu.*
- 2) *La mémoire de nos ancêtres qui nous marque sous forme culturelle, historique, génétique, dont nous ne connaissons que peu d'éléments, mais qui peut peser lourd sur notre présent (culpabilité historique due aux guerres, aux appartenances d'un type ou d'un autre, souffrance personnelles des parents).*

La mémoire, même si elle a trait au passé, existe en fait seulement dans le présent.

Outil 41: la nécessité d'un examen de la mémoire et d'une réconciliation avec le passé

Au niveau individuel comme au niveau communautaire:

- Sondons notre double mémoire (personnelle + héritée) et faisons de l'ordre.
- Procédons à toutes les réconciliations nécessaires, avec les personnes, les peuples, les classes, concernées par notre passé.
- Libérons-nous de la haine et de la mauvaise conscience héritées du passé et aménageons de nouvelles conditions de départ pour un futur harmonieux et libre.

Constat 34: la perspective du futur et le besoin de vérification des hypothèses

- *Nous ne pouvons agir dans le futur, mais nous émettons des hypothèses sur ce qu'il sera en fonction de nos expériences passées et de ce que nous percevons de la réalité d'aujourd'hui. Ces hypothèses guident nos actions.*
- *Nous devons entretenir cette perspective d'avenir et la vérifier constamment par l'expérience, selon la loi des causes et des effets, et non selon nos projections émotives.*
- *Nous devons concevoir cette perspective en fonction des générations futures, et non de nos propres intérêts égocentriques.*
- *Comme la mémoire, la perspective du futur n'existe que dans le présent.*

Constat 35: le silence fait partie des communaux

Le silence est cet espace et ce temps que personne ne peut s'approprier, car il est un bien commun. Il offre cet espace de communication non verbale entre personnes, entre nous et nous-mêmes, entre nous et Dieu. Il est fragile; un rien le brise.

Outil 42: le présent, la durée et l'éternité

Mémoire et perspective future n'agissent que dans le présent:

- Vivre le présent entre héritage du passé (mémoire) et préparation de demain (perspective du future).
- Préparer demain en termes d'héritage légué à nos enfants.
- Nous inscrire dans la durée, comme chaînon d'une évolution complexe.
- Percevoir l'éternité dans cette forme de partage et de don qui nous distribue aux autres et nous fait vivre à jamais.
- Le paysage est la visualisation de ce que nous sommes en tant que collectivité.

4) Technologie et tradition

Constat 36: la différence de maîtrise entre l'outil et la machine

Il est préférable d'utiliser:

- *l'outil (prolongation du corps humain et énergie organique mieux maîtrisable)*
- *à la machine (moins nuancée et moins sensible vu sa source d'énergie extérieure non organique).*

Constat 37: les 6 différences qualitatives de la machine par rapport à l'outil

- 1) *la contrainte, qui impose son rythme et empêche les nuances,*
- 2) *la démesure, qui résulte de l'effet de facilité et de l'insensibilité de la force,*
- 3) *l'illusion de pouvoir, qu'encouragent la puissance simpliste et l'occultation des vraies conséquences,*

Constats et outils

- 4) la dégradation du milieu, que génèrent le bruit, la pollution, la puissance, la destruction,
- 5) la domination sociale, qui impose une hiérarchie des classes et des peuples,
- 6) la colonisation culturelle, qui impose une forme unique d'insertion culturelle, sociale et économique.

Attention: la ligne de démarcation entre outil et machine n'est pas franche!

Constat 38: la qualité d'usage de l'outil et de la machine dépend de l'utilisateur

La qualité d'usage ne dépend pas de l'outil ou de la machine, mais du dessein, de la manière et de la mentalité avec lesquels ils sont utilisés.

Constat 39: le double mythe de la technologie

- 1) A tout problème correspond une solution technologique qui doit être développée.
- 2) La complexité de la vie (c'est-à-dire les problèmes techniques) stimule le développement technologique qui apporte de nouvelles solutions.

En fait, il s'agit d'un cercle vicieux.

Constat 40: les 3 rôles de la technologie

- 1) évaluation critique des besoins,
- 2) choix des moyens adéquats c'est-à-dire aussi limités que possible (principe de précaution),
- 3) et proposition de restrictions d'usage en regard des conséquences sur le milieu naturel et social.

Constat 41: une métanoïa - revoir les buts et choisir les moyens

- La technologie (selon ses 3 rôles) ne peut que nous aider à réviser les moyens que nous employons.
- En fait, nous devons, au préalable, revoir fondamentalement nos buts et nos valeurs; c'est l'oeuvre de la communauté de créer le consensus concernant les priorités à respecter; c'est une réorientation complète, une métanoïa, un changement fondamental de paradigme qui est nécessaire.
- Par peur de poser le vrai problème, les démarches qui se réfèrent au développement durable ne posent presque jamais la question des buts, mais seulement celle des moyens.

Outil 43: les 6 questions du "moine tibétain"

Pratiquer l'examen de nos choix selon les 6 questions suivantes:

- 1) Authenticité: est-ce vrai?
- 2) Evolution: est-ce bien?
- 3) Adéquation: est-ce juste?
- 4) Harmonie: est-ce beau?
- 5) Besoin: est-ce nécessaire?
- 6) But: est-ce un élément de progrès humain et spirituel?

Outil 44: le corps comme capteur, entre effort et confort

Limiter consciemment le niveau de notre technologie à un strict minimum qui permette à notre corps:

- 1) de fournir sa juste part d'effort physique et mental, pour ne pas perdre la juste perception de la qualité de notre action et de sa compatibilité avec le milieu,
- 2) d'assumer pleinement sa fonction de capteur sensoriel et émotif, et d'enracinement,

3) de mieux intégrer et de pratiquer ainsi les diverses dimensions physiques, mentales, psychologiques, culturelles, spirituelles de l'être.

Constat 42: la perception ojibway - l'homme, parasite utile

La perception ojibway se caractérise par

- une organisation de la nature selon des cercles concentriques de dépendance
- et une position périphérique de l'homme dans ce cycle de dépendances.

Outil 45: cultures d'harmonie et cultures de domination

En tant que culture de domination et de maîtrise, choisissons de nous inspirer des cultures d'harmonie dans notre relation à l'univers:

- cherchons à préserver un lien authentique et sain avec la nature et reconnaissons qu'elle est notre milieu,
- adaptons-nous à ses rythmes naturels journaliers, saisonniers, lunaires, et à ses cycles naturels qui nous imposent leurs lois,
- faisons preuve d'une capacité d'autolimitation dans nos interventions et dans la satisfaction de nos besoins,
- restons solidaires des autres espèces animales, végétales et minérales.

Constat 43: les 3 principes qui guident la société occidentale

- 1) le principe technologique: tout ce qui est possible, nous le ferons,
- 2) le principe économique: tout ce qui nous fait envie, nous l'aurons,
- 3) le principe d'expansion: produire toujours plus, dans l'éclatement de désirs toujours plus grands.

Outil 46: contrer les 3 P - profit, pouvoir, prestige

Contre les 3 P (profit, pouvoir, prestige) en choisissant de fonder nos communautés sur les valeurs de service, de solidarité et d'authenticité.

Constat 44: un autre sens de ce qu'on appelle "péché"

Le récit de la Genèse sur le péché originel ne cherche pas à nous culpabiliser mais nous enseigne:

- à choisir la voie de la maturation et de la lente croissance de la conscience personnelle et collective,
- à chercher à développer notre soi profond dans l'expression de notre vocation personnelle,
- à renoncer au raccourci illusoire du fruit volé de la connaissance.

Constat 45: la conscience de nos limites et l'autolimitation

Cette nouvelle conscience de nos limites et de la richesse du chemin qui reste à découvrir nous incite inévitablement à l'autolimitation qui n'est rien d'autre que la traduction de notre humilité en termes de mode de vie. Et ce mode de vie fondé sur la modestie nous ouvre à toutes les richesses de la vie, en tant que richesse de l'être, par opposition à une abondance du faire ou de l'avoir.

Constat 46: notre confinement à un monde stérilisé restreint notre liberté réceptive et créative

Notre enfermement dans un univers technologique et un microcosme apprivoisé est une forme de liberté en vase clos. La vraie liberté consiste à reconnaître nos propres limites et à nous ouvrir aux lois de la vie pour évoluer, progresser, devenir toujours plus conscients du vrai sens de la vie. Dans ce but, il vaut mieux laisser la porte ouverte à ce qui doit devenir que nous enfermer dans nos projets individuels.

Constats et outils

Constat 47: la beauté de l'instant présent

La beauté de l'instant réside bien dans cette perfection dont nous sommes les spectateurs mais aussi les acteurs, dans ce double flux de l'inspire et de l'expire ou dans ce battement du pouls qui fait vivre notre corps, dans cette perception aiguë du présent en son caractère insaisissable et pourtant tout à fait réel. Au creux de cette perception fugitive nous apparaît cette harmonie fondamentale de l'univers qui nous ouvre les yeux sur une dimension insondable à découvrir en toute chose.

Outil 47: échapper à l'enfermement auquel nous condamnons notre volonté de contrôle

Plutôt que nous enfermer dans une attitude de contrôle hyper-actif, choisissons d'apprendre à percevoir l'harmonie donnée de l'univers:

- ne nous enfermons pas dans nos projets personnels ou collectifs,
- renonçons à une façade de performance,
- privilégions l'instant présent, le silence, l'écoute, l'autolimitation,
- ouvrons-nous aux inspirations de l'Esprit.

5) Attitudes psychologiques et pistes d'évolution

Outil 48: la pseudo-libération conceptuelle face au corps

Le concept et la parole permettent de dominer la réalité et de la façonner, mais nous avons oublié que ce concept n'est pas tout puissant. Il est urgent de retrouver notre vraie nature et notre ancrage dans le cosmos.

Outil 49: la perception égocentrique et l'ignorance de la différence

L'enfant en grandissant se croit le centre du monde. Il doit encore apprendre à intégrer la différence des points de vue des autres. Alors sa perception devient complexe. L'homme, face à son milieu, doit encore faire cet apprentissage.

Constat 48: en quoi consiste notre humanité?

Elle est liée à notre culture, mais elle est aussi issue de la nature. Culture et nature se combinent. Comment? De la réponse à cette question dépend la qualité de notre lien à notre milieu et au cosmos.

RESUME DES VOLUMES SUIVANTS

2 - Récessif et dominant: une réconciliation entre féminité et masculinité

Je décrirai le second déséquilibre qui concerne les composantes féminines et masculines que chacun a en soi, indépendamment de son genre, comme homme ou comme femme. Le pouvoir d'enfanter de la femme imprègne toute son expérience et sa mentalité plus introvertie, tandis que l'homme est marqué par son besoin d'agir, de structurer, de défendre les siens, dans une attitude plus mobile et extravertie. L'essentiel de la différence entre féminité et masculinité se perçoit surtout dans la différence de nos attitudes et non dans la différence de nos aptitudes, que la société persiste à évaluer selon une hiérarchie qui favorise les valeurs masculines. Je soulignerai combien notre société occidentale ne tient pas compte des acquis, de l'héritage et de l'écoute qui sont des dimensions féminines, et combien elle développe la virilité et l'action au point que la masculinité, toute orientée vers le but, perd toute compréhension de ce qu'elle entreprend et tout sens de la valeur du processus. Les institutions comme l'école et l'hôpital, à l'image de la masculinité, s'emparent d'un domaine de compétence sociale qu'elles se réservent et excluent ainsi toute participation plus affective de la communauté. Par analogie à la génétique, où les caractères récessifs s'esquivent devant les caractères dominants, on peut affirmer que les caractères féminins sont récessifs dans notre pratique sociale et ont donc plus de peine à s'exprimer. Or la société doit retrouver sa féminité et celle-ci ne peut éclore que si les domaines récessifs du silence, de l'écoute, de l'accueil sont protégés et si la perception du travail change fondamentalement, en étant désormais dissociée de sa valeur marchande. Nous devons donc apprendre à favoriser l'expression de

ces qualités récessives féminines qui, si elles ne sont pas consciemment protégées, ne peuvent s'épanouir pleinement car elles se font inexorablement écraser par les valeurs dominantes masculines. La complémentarité entre féminité (caractère récessif) et masculinité (caractère dominant) est fondamentale; grâce à elle recherche de sens et structuration de l'expression peuvent se combiner et s'enrichir mutuellement. Sans cette forme de complémentarité, il ne peut y avoir de vie.

3 - Simplicité et abondance: une réconciliation entre pauvretés et richesses

Je décrirai le troisième déséquilibre, celui entre pauvretés et richesses, en traitant d'abord des divers types de misères, de pauvretés et de richesses pour affirmer que la distinction entre pauvres et riches n'est pas aussi claire qu'on le croit au prime abord et pour montrer que nos sociétés dites riches sont pauvres sous maints aspects, comme, aussi, les sociétés dites pauvres offrent maintes richesses. Puis j'affirmerai que certains biens, contrairement à d'autres, se multiplient lorsqu'ils se partagent, définissant ainsi divers types de biens et les types d'échanges qui leur sont propres. Je montrerai comment le marché a imposé une falsification de la valeur des biens et des échanges. Puis je proposerai une autre compréhension de ces échanges, fondée d'une part sur la gratuité des ressources naturelles, culturelles et spirituelles, puisque celles-ci nous sont offertes librement en héritage, et d'autre part sur la valorisation du travail, à comprendre dans son sens large de contribution de la créativité de chacun. J'aborderai rapidement les notions de pénurie, de rareté et de gaspillage en insistant sur l'absolue nécessité de changer fondamentalement notre rapport avec le temps qui ne doit plus être une mesure linéaire mais doit pouvoir retrouver son épaisseur d'instant vécu. Je finirai enfin par montrer

Résumé des volumes suivants

combien nos hiérarchies occidentales entre riches et pauvres sont faussées par tant de paramètres et j'esquisserai comment la perception de la différence comme source de fascination peut permettre des relations dans la réciprocité et l'enrichissement mutuel, par valorisation du don comme base de l'échange.

4 - Circulaire et linéaire: une réconciliation entre Sud et Nord

Je décrirai ici le quatrième déséquilibre, celui entre Sud et Nord, qui montre combien nous avons imposé nos modèles occidentaux au Sud et réduit nos possibilités d'échanges avec les peuples des autres cultures, nous appauvrissant ainsi nous-mêmes. Je montrerai d'abord comment la mobilité est à l'origine des échanges et comment elle a favorisé la naissance du négoce qui constitue un type d'échange qui va au-delà de la satisfaction des besoins immédiats. Puis je décrirai comment les grandes découvertes, nées d'une mutation fondamentale, engendrent un nouveau type de relations, caractérisées d'une part par un rapport de force qui se traduit dès l'origine par une domination militaire qui s'exerce plus par une forme d'omniprésence dominante potentielle que par une présence réelle, et d'autre part plus récemment par un rapport culturel qui veut imposer nos modèles de développement que sont l'Etat-nation, l'entreprise, les droits de l'homme, la démocratie, qui ne sont en fait pas des modèles aussi universels que nous le croyons. Notre approche mercantile, fondée autant sur une opposition entre continent féodal et littoral marchand que sur le rapport dominant entre métropole et périphérie exclut tout rapport de réciprocité et impose une relation d'exploitation des terres lointaines, soutenue par la cartographie qui déforme les continents et qui propose une image faussée de notre importance. L'opposition qui est faite entre les concepts de culture et de civilisation vient renforcer notre perception dominante. Les modèles urbains, par opposition aux modèles traditionnels, sont les moteurs de notre manière de

penser et engendrent un fossé grandissant entre société matérialistes et sociétés traditionnelles auxquelles ils imposent de fausses images du bonheur qui créent en fait la pénurie. Forts de notre prétendue supériorité, nous apportons une aide au développement qui vient renforcer notre suffisance et notre attitude paternaliste, et accélère l'intégration des économies faibles au circuit commercial mondial, entraînant par là leur dépendance et leur appauvrissement accrus. J'esquisserai enfin une voie de libération fondée sur une recherche de la juste identité et sur un chemin de réconciliation, qui constitue un processus de psychothérapie de notre civilisation, condition nécessaire à l'émergence de rapports d'échanges nouveaux fondés sur la réciprocité et la complémentarité des différences. Cette forme d'échanges favorise l'échange entre personnes et communautés, plus que l'échange de biens. Je préfère aller vers l'autre plutôt que ses bananes viennent à moi.

5 - Vocation et subsistance: une réconciliation entre idéaux, argent et marché

Je décrirai ici le cinquième déséquilibre, celui entre la force de l'idéal et le pouvoir de l'argent, en montrant d'abord combien l'argent n'a de valeur que parce que nous le chargeons d'un pouvoir qu'il n'a pas à l'origine mais qui devient réalité et moyen d'oppression, paradoxalement en référence à une convention tacite fondée essentiellement sur la confiance. Je décrirai une trentaine de mécanismes du marché qui ont tous pour propriété d'inverser le sens de la vie. Puis je montrerai comment l'argent est une illusion et sert de substitut et de refuge dans notre quête du bonheur. Par opposition, je décrirai comment l'idéal n'est pas le contraire du réalisme mais tout simplement une vision très pragmatique de l'existence comprise cependant dans son sens plus large. Je dirai pourquoi l'homme n'est pas un loup pour l'homme et combien nous

subissons en réalité les influences positives ou néfastes de notre milieu social, qui nous incitent, ou non, à poursuivre les vrais idéaux qui font la richesse de la vie et dont je ferai une brève description. Puis je décrirai les quatre modèles d'échanges que nous pratiquons en parallèle au quotidien, bien que de manières distinctes: le marché, l'option sociale de la redistribution et de l'autolimitation, les échanges non monétaires, la pratique du don et de la réciprocité. Je soulignerai combien ces pratiques naturelles, qui déjà coexistent, sont la clé de notre émancipation et comment l'appropriation des communaux (surtout de la terre) et le contrôle de la communauté sur la pratique marchande sont des conditions essentielles de cette émancipation. L'anthropologie viendra nous procurer quelques exemples inspirants de réciprocité. Enfin, je décrirai le cheminement d'une population de montagne (Alpes suisses) qui, dans sa recherche de nouvelles ressources pour survivre, a pu réfléchir à l'élaboration des grandes lignes de son évolution future; je montrerai combien les choix auxquels elle a été confrontée sont en fait les étapes normales de notre chemin vers l'autonomie face aux puissances économiques qui nous contrôlent.

6 - Savoir et connaissance: une réconciliation entre intellect, corps et autres facultés

Je décrirai ici le sixième déséquilibre qui nous montre combien notre culture occidentale nous a incités à développer nos facultés intellectuelles au détriment de nos autres facultés intuitives et de l'écoute de notre corps qui pourtant nous enseignent des vérités très profondes. Je montrerai comment le savoir intellectuel ne prend forme qu'au prix d'une abstraction qui nous sépare du milieu naturel et social. Un rapide survol historique illustrera combien notre évolution nous a fait perdre la vision complexe, propre à la perception médiévale et orientale, car elle a favorisé la spécialisation

scientifique et rationnelle occidentale; les représentations propres à cette approche spécialisée nous enferment en construisant autour de nous une projection sur le monde qui nous empêche de percevoir toutes les dimensions cachées de notre réalité. Dans ce sens, le savoir s'oppose à la connaissance qui, plus inclusive en cherchant à percevoir le mystère de la vie, établit une relation intime entre nous et le cosmos. Je montrerai comment le savoir est aussi pouvoir dans la mesure où il est interprétation qui guide ou même force notre action. J'illustrerai comment nous sommes étroitement liés au grand Tout dont nous faisons en fait partie, la Terre étant comme un être vivant qui nous contient, nous nourrit et nous influence sans cesse. Je montrerai combien la médecine chinoise offre, plus que notre médecine mécaniste, une approche dynamique et intégrée de notre être, et je décrirai comment notre corps physique nous révèle nos dimensions cachées et met plus particulièrement en évidence les obstacles opposés à l'expression de notre vocation profonde. J'affirmerai ainsi que notre corps est comme un livre qui nous enseigne le chemin de la sagesse et que notre santé n'est pas un état physique mais un processus de recherche de la vérité et de notre équilibre spirituel. Paradoxalement, c'est notre ignorance qui, en révélant les lacunes de nos perceptions, nous offre la chance d'accéder à d'autres niveaux de conscience pour effectuer les choix nécessaires à notre transformation et pour trouver ainsi le chemin de notre source et de notre expression.

7 - Esprit et matière: une réconciliation entre apparences et Réalité

Je décrirai ici le septième et dernier déséquilibre, celui entre apparences, c'est-à-dire la perception de notre monde par nos sens, et Réalité, c'est-à-dire cette conscience de la dimension divine qui nous échappe mais qui constitue pourtant le coeur et la source même de notre vie. Je commencerai par montrer combien nous

Résumé des volumes suivants

expérimentons tous les jours cette dimension, mystérieuse mais toujours accessible, et comment nous nous sommes pourtant enfermés dans des représentations trompeuses et limitatrices, tant de Dieu que de nous-mêmes. Sept leçons d'architecture sur la relation entre esprit et matière nous montreront combien la Réalité se révèle à nous en une sorte de creux ou de vide mis en évidence par la matérialité de notre monde. Dans sa dimension d'incarnation, notre développement personnel fait étroitement partie de cette quête de la vérité et nous incite à confronter directement notre souffrance pour nous en libérer (déliier, évoluer et structurer). Une description de neuf stades de développement personnel nous aidera à mieux voir cette évolution et à mettre en évidence l'importance de la dimension de la profondeur, plus que celle de la performance spirituelle. La diversité des traditions qui nous servent de guides, malgré leurs maladroites historiques, sera présentée comme une sorte de gros cristal dont chacun de nous, en fonction de son point de vue, ne perçoit qu'un nombre d'aspects très limités mais complémentaires, et un petit périple parmi les principales religions me permettra de dire ce que j'ai personnellement appris de chacune d'elles (hindouisme, bouddhisme, judaïsme, islam, christianisme); à partir des sensibilités des diverses confessions chrétiennes (catholicisme, orthodoxie, protestantisme), je décrirai une autre perception de l'Eglise dont l'unité doit se fonder sur l'ouverture, la diversité et la complémentarité, comme forme vivante d'une communauté conciliaire, détachée des richesses et du pouvoir. Je finirai par décrire comment la quête spirituelle nous mène à un apprentissage de l'être, nous apprend à percevoir tout simplement ce qui est ici et maintenant, car Dieu n'est autre que "Je suis", mystère insondable, et pourtant expérience fondamentale de l'amour pour tous.